LA REVUE DE PARIS

FÉVRIER

PAUL REYNAUD ..... La Nouvelle Assemblée.
ANDRÉ MAUROIS..... La Vieillesse de Spencer.
ROGER IKOR ..... La Carte du Tendre.
A. GOUTARD ..... Pourquoi 1940?
JEAN HOUGRON..... La Terre du Barbare (III).
ANDRÉ VILLEBŒUF ..... Images de Séville.
MARÉCHAL DE CASTRIES L'Affaire du Collier.
ALBERT VANDEL..... Le Père Teilhard de Chardin.
PIERRE MONTET..... La Barque de Chéops.
PIERRE MONCHENIN ..... Saigon et le Nouveau Vietnam.
PAUL GUTH..... André Billy.
THIERRY MAULNIER ..... Les Oiseaux de Lune.
MARCEL THIÉBAUT..... Ce qu'on ne reverra jamais.

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, PIERRE MICHAUT, SERGE VEBER, GEORGES PILLEMENT, PIERRE-HENRI SIMON, JEAN FAYARD, ANDRÉ RIVOLLET, MARCEL SCHNEIDER, MARCEL GABILLY.

LA LIVRAISON : 190 FRS 1956 - 63e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
PAUL REYNAUD	La Nouvelle Assemblée	3
ANDRE MAUROIS	La Vieillesse de Spencer	8
ROGER IKOR	La Carte du Tendre	17
A. GOUTARD	Pourquoi 1940 ?	28
JEAN HOUGRON	La Terre du Barbare (III)	49
ANDRE VILLEBŒUF	Images de Séville	79
MAREC. DE CASTRIES	L'Affaire du Collier	93
ALBERT VANDEL	Le Père Teilhard de Chardin	107
PIERRE MONTET	La Barque de Chéops	115
PIERRE MONCHENIN	Saigon et le Nouveau Vietnam	123
PAUL GUTH	André Billy	128
THIERRY MAULNIER	Les Oiseaux de Lune	135
MARCEL THIEBAUT	Ce qu'on ne reverra jamais	139
Le Mois à Paris .. 154	Chronique bibliographique	168

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

LE SECRET MÉDICAL
par **PASTEUR VALLERY-RADOT**
de l'Académie française

L'UNION FRANÇAISE
par **JACQUES CHASTENET**
de l'Institut

LA MAISON NATALE
par **BERNARD PINGAUD**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros). 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° I.12237 à Genève. Fr.S. 29,20

Par chèque bancaire .. .. .. Fr.S. 30

Espagne.. .. .. 310 pesetas

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie .. .. Lires 4.360

Angleterre. .. .. £ 2/9

Égypte. .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Florins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican**, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 frs — Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld — André de Fels.
La REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

Copyright by Revue de Paris 1956.

SIMCA

rapides comme la pensée

ARONDE

VEDETTE

DRAEGER WD

Février 1956.

1

INFORMATION FINANCIÈRE

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES PÉTROLES BP

C'est le 27 décembre que sera ouverte la souscription aux obligations convertibles en actions de la SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES PÉTROLES BP. Elle sera close le 3 février 1956.

Cette souscription est réservée par préférence à titre irréductible aux actionnaires de la Société à raison de 3 obligations de Fr. 10.000 pour 10 actions de Fr. 5.000. Ces obligations seront convertibles en actions au gré du porteur entre le 1er janvier et le 1er mars 1958 à raison d'une action pour une obligation.

Rappelons que l'actionnaire principal de la SOCIÉTÉ FRANÇAISE BP — qui est, comme on le sait, la BRITISH PETROLEUM Cy — exercera la totalité de ses droits, ce qui absorbera 4.600 millions environ, ne laissant ainsi que 2 milliards envrron à souscrire par le public français.

Les bottes et snow-boots pour femmes, fillettes et enfants **à l'Aigle** *sont en vente chez tous les spécialistes et grands magasins*

LA NOUVELLE ASSEMBLÉE

par Paul Reynaud

Le 2 janvier, le peuple français s'est montré, à visage découvert, tel qu'il est dans le moment présent.

L'apparentement n'ayant pratiquement pas joué, chaque parti a reçu les sièges qui lui revenaient, en proportion des voix qu'il avait obtenues. La nouvelle Assemblée est donc à l'image du peuple qui l'a engendrée.

Les deux faits les plus frappants sont la stabilité du pourcentage des voix communistes et, fait sans précédent, la brusque apparition d'un parti nouveau, exclusivement composé d'hommes nouveaux totalement étrangers jusqu'ici à la vie parlementaire, le poujadisme.

Que le parti communiste ait, depuis les élections de 1951, accru ses troupes dans la proportion de l'accroissement du nombre des électeurs, a dû être un sujet d'étonnement pour ceux qui soutiennent que la cause essentielle du communisme est le niveau de vie trop bas de la classe ouvrière. En effet, depuis la stabilisation de fait de la monnaie, il y a trois ans, le niveau de vie des salariés s'est élevé, en France, dans une proportion jamais atteinte nulle part dans le monde. Les industriels font observer que, dans l'Est en particulier, où les voix communistes se sont accrues, le fait d'avoir pu devenir propriétaire d'une automobile n'empêche nullement l'ouvrier qualifié de continuer à voter communiste. Que

les chefs des syndicats communistes soient les plus ardents revendicateurs ne suffit pas à expliquer le phénomène. Il faut donc croire que c'est seulement par une mystique opposée à celle du communisme que l'on arriverait à le faire reculer. Et, en attendant, il faut, ce qui est plus facile, loger les jeunes ménages en construisant des logements en série, suivant les méthodes adoptées ailleurs, avec accès à la propriété, suivant la formule Courant.

L'arrivée de 52 députés poujadistes a été un fait moins grave mais plus spectaculaire que celui de la stabilité communiste. Ce fut une surprise générale. La situation malheureuse du petit commerce, surtout dans les régions les plus pauvres de France, est le phénomène de base. Les mesures prises par le gouvernement Edgar Faure qui avaient atténué les excès de la fiscalité dont se plaignait la foule des petits commerçants n'avaient qu'atténué leur irritation collective. Enfin, l'impuissance de l'État, due à une instabilité ministérielle qui nous avait valu 20 gouvernements en dix ans, depuis la guerre, fit voter pour les poujadistes non seulement les ennemis traditionnels du régime, de l'extrême-droite et une partie des gaullistes, mais une foule de mécontents qu'enthousiasma leur : « Sortez les sortants ! » Ils n'ont pas songé à exiger des autres candidats l'engagement de supprimer radicalement, par une réforme de la Constitution, l'instabilité qui nous ridiculise dans le monde, qui est la cause profonde des abus que les poujadistes ont mis en valeur parce qu'elle paralyse nos gouvernements.

Communistes et poujadistes représentent 203 voix, c'est-à-dire plus du tiers de la présente Assemblée. Voilà pour les deux extrêmes. Au centre, c'est la crevasse au sein du parti radical, du fait de la guerre sans merci qui fait rage entre les deux frères ennemis : Edgar Faure et Mendès-France. Leur hostilité est d'autant plus inexpiable qu'elle n'a pas pour cause une opposition de programmes mais une incompatibilité d'humeur politique. Le caractère personnel de la querelle, la qualité des arguments employés, servirent la campagne des ennemis du régime.

Tel est le miroir dans lequel la nation française peut se contempler.

Je ne sais si elle sera tentée de s'écrier : « Je ris de me voir si belle en ce miroir ! » mais ce qui n'est pas douteux, c'est que la réaction dans le monde fut désastreuse. Seules, les feuilles officielles d'au-delà du rideau de fer félicitent les Français de s'être donné tant de députés communistes. Dans les parlements des pays du Pacte de l'Atlantique, il n'y a pratiquement pas de communistes. En Grande-Bretagne, où la majorité des électeurs est composée d'ouvriers, il n'y a pas un seul député communiste à la Chambre des Communes. Il n'y en a pas un seul au Parlement allemand. Il n'y en a pas un seul au Congrès des États-Unis. Leur

nombre est dérisoire dans les petits pays. En un mot, ces élections apparaissent comme une nouvelle preuve du « manque de sens de la responsabilité » de l'électeur français.

« France, ô France, une fois de plus, tu plonges tes amis dans le désespoir », écrit le populaire *Daily Mirror* de Londres. La presse française ayant mis en valeur des violences poujadistes dans certains départements, le libéral *News Chronicle* affirme : « Le succès du poujadisme rappelle l'entrée des nazis au Reichstag. » Ce qui est, soit dit en passant, en contradiction avec la déclaration faite, le 10 janvier dernier, par M. Poujade à *Paris-Presse* : « Je n'interdis pas à mes députés de voter pour un certain gouvernement, ni même de devenir ministres. »

La presse allemande détecte la cause du poujadisme dans le fait que « la France n'a pas su digérer le XXe siècle ». La *Neue Presse*, indépendante de gauche, de Francfort, écrit : « La plupart des partisans de Poujade mènent une existence peu justifiable du point de vue économique. Ils paralysent l'économie française de leur poids mort. » *Die Welt*, indépendant, de Hambourg, affirme : « Tout comme le nazisme, le poujadisme s'appuie sur la petite bourgeoisie artisanale, paysanne et commerçante. » Et il ajoute : « Le trait vraiment inquiétant, voire effrayant du poujadisme, est qu'il naisse à un moment où la France, à la différence de l'Allemagne de 1930, connaît la conjoncture économique la plus favorable de l'après-guerre. Si, en pleine période de prospérité, l'État est incapable de discipliner les citoyens, que sera-ce quand le vent de la crise économique fera gémir ses poutres maîtresses ? »

Le libéral *Observer* de Londres se place, lui aussi, sur le terrain économique, en affirmant que « lorsque Poujade ouvrit sa papeterie de Saint-Céré, il y avait déjà un magasin de détail pour douze habitants ». Et il ajoute : « Il devint rapidement la victime de l'une des plaies de la France : l'encombrement du réseau de distribution et la prolifération des petites firmes. La moitié de la population active française travaille à son propre compte, contre 5 p. 100 seulement en Grande-Bretagne. » On peut observer ici que, s'il est vrai qu'elles se sont modernisées, le nombre des petites entreprises commerciales est considérable aux États-Unis.

Pour le grand journal libéral *News Chronicle* : « Il ne semble y avoir aucune perspective de voir s'établir un gouvernement stable... Le pays a voté de telle manière qu'il rend impossible ce dont il a le plus besoin. Le spectacle est déprimant pour tous ceux qui aiment la France. »

L'organe du parti travailliste, le *Daily Herald*, insiste sur notre faiblesse fondamentale — et qui serait si facilement curable par une réforme de la Constitution : « C'est toujours la même vieille histoire pour la France, la perspective d'un grand nombre de gouvernements successifs, tous incapables de gouverner. »

Plus violente, l'indépendante *Weltwoche* de Zürich parle « des démagogues les plus malfaisants et les plus primitifs de l'histoire » et stigma-

tise « ce nihilisme petit-bourgeois » qui, selon lui, prouve que, « comme la République de Weimar, le régime français est incapable de venir à bout des intérêts privés et de la désintégration nationale ».

Aux États-Unis, le républicain *Time* écrit : « Un coup sérieux a été porté au prestige déjà affaibli de la France. Dans les conférences internationales, sa place ne sera pas le « fauteuil vide » dont parlait Churchill, mais ce sera probablement un fauteuil occupé par un homme diminué, hésitant à engager son pays, représentant incertain d'un mandat négatif. »

A cinq millions d'exemplaires, la revue républicaine *Life* imprime : « Un tiers du peuple français est las du régime républicain... Les perspectives du prochain gouvernement paraissent plus sombres encore que celles de ses 21 prédécesseurs. » Et il ne s'agit que de la IVe République...

Le journal populaire de New York, le *Daily News*, dit à son tour : « Nous devons nous résigner à voir la France se traîner, pendant quelque temps encore, avec un gouvernement faible et chancelant... En effet, les deux principaux partis, conduits par MM. Edgar Faure et Mendès-France, se sont tranché la gorge avec un tel succès qu'aucun des deux ne pourra plus constituer un gouvernement solide. »

Enfin, rien ne dépasse la dureté de la revue républicaine *Newsweek* qui déclare que les hommes d'État américains doivent tirer des élections françaises les conclusions suivantes : « Les Grands occidentaux ne sont plus que deux et l'Occident devra considérer comme son alliée principale en Europe, l'Allemagne occidentale et non pas la France... Enfin, devant le fait brutal que les Français sont incapables de se gouverner d'une manière stable, les États-Unis ne peuvent plus donner leur appui aux prétentions périmées de la France à gouverner d'autres peuples, en Afrique du Nord, par exemple. »

Jamais, depuis des siècles, beaucoup de siècles, la France n'était tombée si bas dans l'opinion du monde. Ce qui consterne nos amis, ce n'est pas la décision d'un gouvernement qui passe, mais la volonté exprimée par dix-neuf millions de Français, le 2 janvier dernier.

« Il devient douloureux d'être Français », s'écrie Albert Camus. C'est vrai. Cent vingt-deux fois en quinze jours, je venais de dire aux électeurs flamands combien j'étais convaincu que la France allait perdre son rang de grande puissance si elle ne mettait pas fin à l'instabilité de ses gouvernements. Et je leur avais rappelé que le 23 mai 1953, me présentant devant l'Assemblée, sur la désignation du chef de l'État, je l'avais prévenue que si elle m'investissait, je ne formerais pas un gouvernement avant qu'elle n'ait apporté à la Constitution une réforme assurant désormais au gouvernement un minimum de durée. Aussi se garda-t-elle de m'investir. Devant l'émoi du monde, les Français comprendront-ils ?

*
**

Au lendemain des élections, la question se posa : qui allait prendre le pouvoir ?

Entre les deux portants d'inégale grandeur, situés aux deux extrémités de l'hémicycle — communistes et poujadistes — se trouvent deux blocs inégaux, eux aussi : on donne 160 voix au Front républicain et 200 voix à ses adversaires — notamment modérés, M.R.P. et R.G.R.

Jusqu'ici, le régime des démocraties avait été quantitatif. De même qu'aux élections la voix d'un illettré valait celle d'un savant, au Parlement celle d'un député en valait une autre. On ne pesait pas les votes, on les comptait.

Le Front républicain a décidé de changer tout cela. Il a demandé l'institution du régime qualitatif. Il a soutenu que les voix du Front républicain sont de meilleure qualité que celles de ses adversaires parce que ce sont les voix des vainqueurs opposées à celles des vaincus.

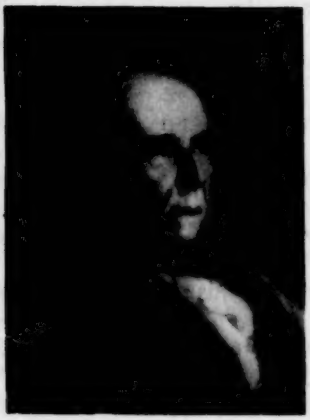
Le parti socialiste a été hardi en se proclamant personnellement « vainqueur » et en refusant avec superbe d'avoir même un entretien avec les « vaincus ». En effet, malgré l'augmentation du nombre des électeurs et l'avantage d'avoir été dans l'opposition, il est bien loin d'avoir rattrapé les 667 744 voix qu'il avait perdues aux élections de 1951 par rapport à celles de 1946. Le 2 janvier, son gain n'a été, en pourcentage, que de 0,6 p. 100 par rapport à 1951, tandis que les modérés, « vaincus » paraît-il, avaient en pourcentage un gain de 1,9 p. 100, soit plus du triple.

Mais le Front républicain a une corde à son arc dont ne disposent pas ses adversaires indépendants, M.R.P. et R.G.R. : les voix communistes.

Faute d'être suivi, à distance respectueuse, par les « vaincus » comme il les y invite, il fera un bout de chemin avec ceux dont M. Guy Mollet a dit, non sans courage : « Ils ne sont pas de gauche mais à l'Est. »

Soit, mais qu'il n'oublie pas qu'à l'Est, il y a Prague.

PAUL REYNAUD



LA VIEILLESSE D'HERBERT SPENCER

par André Maurois

Herbert Spencer est un philosophe qu'on lit aujourd'hui peu, même en Angleterre. Il jouissait pourtant, entre 1860 et 1890, d'une gloire universelle. On le rattachait d'une part à Auguste Comte et au positivisme, d'autre part à Darwin et à l'évolutionnisme. Il s'était proposé, dès sa jeunesse, un programme géant. Il voulait, par une « philosophie synthétique », faire le point de toutes les connaissances humaines. En 1860, il avait publié ses *Premiers Principes*. Puis avaient suivi les *Principes de la Biologie*, les *Principes de la Psychologie*, les *Principes de la Sociologie*. Il annonçait les *Principes de la Morale*. L'entreprise, comme celle de Comte, méritait le respect. L'homme était certainement intéressant, car il fut l'ami des meilleurs écrivains et savants de son temps. L'admirable George Eliot a souvent parlé de l'amitié « délicieusement calme » qui l'unissait à Herbert Spencer.

« Nous nous voyions chaque jour, écrivait-elle, et nous avions une parfaite camaraderie en toutes choses. » Dans la mesure ou Herbert Spencer pouvait être amoureux (mesure fort petite), il le fut de George Eliot. Il aimait son puissant visage, sa voix basse et musicale, l'intelligence plus que masculine avec laquelle elle parlait des questions métaphysiques. Leurs amis crurent longtemps qu'Herbert Spencer et George Eliot se fianceraient un jour. Mais Spencer pensait qu'un philosophe marié est toujours un personnage en équilibre instable. « Ma tendance anormale à tout critiquer, dit-il plus tard, a été la raison essentielle de ma fidélité au célibat. » De son côté, George Eliot dut le trouver un guide intellectuel trop sec. Le soin naïvement égoïste qu'il prenait de sa santé amusait la romancière. « Herbert Spencer m'écrit qu'il a des palpitations de cœur. Je vais lui citer une phrase de Sainte-Beuve qui lui convient parfaitement : *Quand j'ai dit qu'il n'avait jamais eu de passions et d'excès, je me suis trop avancée ; il a un excès de raison.* »

George Eliot épousa Lewes, le biographe de Gœthe, et Spencer, resté célibataire, continua de compter avec inquiétude ses pulsations. Il les

compta jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Mais bien qu'il n'ait partagé la vie d'aucune femme, nous avons sur lui, et sur son étrange comportement, le plus étonnant témoignage de deux vieilles filles qui, dans les circonstances que nous allons décrire, tinrent son ménage, et publièrent ensuite leurs souvenirs dans un livre fort divertissant, aujourd'hui introuvable : *Home life with Herbert Spencer.*

En épigraphe elles avaient mis un texte de Pascal : *On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. C'étaient des gens honnêtes et comme les autres, riant avec leurs amis, et quand ils se sont divertis à faire leurs Lois et leur Politique, ils l'ont fait en se jouant. C'était la partie la moins philosophe, la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe était de vivre simplement et tranquillement.*

Voilà qui fut probablement vrai de Platon, non de Spencer. Ce que révèle au contraire ce petit livre, avec un humour inconscient, c'est que le philosophe, sur certains points, réagissait sans aucune philosophie. Il n'en devient pas moins, pour nous, grâce à ce récit, un être humain, et qui a son charme. Sa philosophie, pour la plus large part, est aussi morte que les os d'un squelette, aussi desséchée que la poussière des tombeaux. Mais le rire étouffé du vieil homme et ses gloussements enfantins se font encore entendre à travers ces pages, comme résonnait dans la mémoire du Narrateur, dans *le Temps Retrouvé,* le bruit frais de la sonnette agitée par l'arrivée de Swann. Nous ne trouverons pas ici l'ombre d'une philosophie : nous y reconnaîtrons, avec amusement, l'existence d'un philosophe.

I

En 1889, les deux sœurs qui sont les auteurs anonymes de cette esquisse et qui ne se désignent elles-mêmes que par les initiales : D. et M., étaient au désespoir. De mauvais placements les avaient ruinées ; elles devaient quitter leur maison. Une de leurs amies suggéra une solution. « Je connais, dit-elle à D. (la plus âgée des deux sœurs), un grand philosophe, âgé de soixante-neuf ans, qui est fatigué de la vie de pension, de club et qui voudrait avoir sa propre maison. Mais il est incapable de la tenir ; il ne veut pas s'en occuper ; il serait heureux de partager les frais avec deux dames qui le délivreraient de tous les soucis domestiques. » L'offre consterna D. « Nous ne sommes pas faites pour cela, dit-elle. Nous n'avons rien d'intellectuel. Nous ne nous entendrons jamais avec Mr Spencer. — Absurde, prononça leur amie. Mr Spencer ne veut pas s'entourer d'intellectuels. »

A tout hasard, un rendez-vous fut pris et D. fut mise en présence d'un vieil homme aux yeux perçants, au crâne chauve, aux favoris blancs, aux vêtements surannés, au plastron bombé, qui, au premier abord, la terrifia si fort qu'elle répondit seulement : « Oui, Mr Spencer. » Ce qu'il lui avait

offert et qu'elle venait d'accepter, malgré elle, était de payer le loyer, les impôts et les gages des domestiques, moyennant quoi trois chambres seraient mises à la disposition du philosophe ; son *breakfast* lui serait servi dans sa chambre ; il prendrait ses autres repas à son club : l'*Atheneum*.

D. essaya de faire quelques observations ; il devint très raide : « Cela suffit », dit-il, ce qui la réduisit au silence et à la terreur. Il fut convenu qu'elle chercherait des maisons convenables et les soumettrait au choix de Mr Spencer. « Qu'allait être la vie avec un homme célèbre dans le monde civilisé tout entier ? », se demandaient avec anxiété les deux sœurs.

23 septembre 1889. A cinq heures moins vingt, la voiture du philosophe, une petite victoria assez misérable, toute pleine de couvertures et de manteaux, s'arrêta devant la maison choisie. Mr Spencer entra, serra les mains de ses hôtesses, puis se laissa tomber dans un fauteuil de la salle à manger. Suivit un long silence. Les deux malheureuses n'osaient rien dire. Enfin le philosophe rompit le silence : « Je tâtais mon pouls ; il est régulier. » Il avait, longtemps à l'avance, fait son menu pour ce premier souper : cacao, œufs et toast. Soudain, rassuré sur l'état de son cœur, il demanda un merlan grillé. A ce brusque caprice, D. et M. s'illuminèrent : « Voilà, pensèrent-elles, qui devient plus naturel. Philosophe ou pas philosophe, nous avons un homme dans la maison ! » Le merlan fut si bien préparé que M. Spencer décida de prendre chaque jour son lunch avec les deux sœurs.

Chaque soir, en rentrant du club vers neuf heures, il entrait chez ses hôtesses. Si la conversation le fatiguait ou l'ennuyait, il se bouchait aussitôt les oreilles, grâce à un étrange appareil qu'il portait toujours sur lui et qu'il installait sans vergogne. C'était une bande de métal, semi-circulaire, terminée à chaque bout par un bouton recouvert de velours qu'un ressort maintenait dans l'oreille. Ainsi protégé contre l'univers des sons, il se reposait béatement. Le spectacle était d'une irrésistible drôlerie. Quand il parlait, ce n'était pas de sa philosophie, mais de ses chaussettes qu'il voulait très épaisses, et de ses fauteuils qu'il entendait couvrir d'une étoffe pourpre. « Un pourpre impur », ajoutait-il.

Mr Spencer avait un sens de l'humour fort limité et les plaisanteries qui l'amusaient étaient celles qui eussent réjoui un écolier de douze ans. Très vite, il traita D. et M. avec familiarité et leur fit des farces puériles, comme de cacher leur nécessaire à coudre. Mais il était aussi incapable qu'un enfant de dissimuler ses sentiments et se trahissait aussitôt par un fou rire.

— Mais, Mr Spencer, pourquoi l'avez-vous caché ?

— Pour m'amuser.

— Mon Dieu, dit D., comme vos admirateurs seraient étonnés s'ils connaissaient cet incident !

— Croient-ils que je veuille parler de philosophie chez moi ? Absurde !

Ce qui ne l'empêchait pas d'être content et fier quand une lettre arrivait adressée à :

Herbert Spencer - Angleterre.

Et si le facteur ne sait pas où vit ce grand homme, c'est le facteur qui ne sait pas son métier.

Bientôt une vraie amitié s'établit entre les deux sœurs et le philosophe. Sa candeur les touchait. Toutefois il fallait respecter les tabous. S'il emmenait l'une d'elles dans sa victoria, il lui arrivait de faire arrêter brusquement le cocher et de dire : « Maintenant, silence ! » Cela pouvait se passer aussi bien au milieu de la circulation intense de Regent Street que dans une rue calme. Il comptait alors ses pulsations, puis, rassuré, commandait : « Allez ! » Si au contraire il trouvait son pouls trop rapide, il ordonnait : « A la maison ! » Un peu avant de se coucher il exigeait un calme absolu. Toute excitation, même agréable, aurait pu l'empêcher de dormir. Si M., qui était vive, oubliait la consigne, elle se voyait rabrouée : « Prenez un livre ! On ne parle pas à cette heure. »

Les deux sœurs n'avaient pas jusqu'alors été grandes lectrices. Par bonne volonté et curiosité, elles entreprirent de lire les œuvres de leur pensionnaire, mais elles n'allèrent jamais bien loin et persistèrent jusqu'au bout à appeler *Philosophie sympathique* sa *Philosophie synthétique*, ce dernier mot étant nouveau pour elles. Leur admiration n'était fondée que sur l'opinion universelle et sur l'heureuse nature du philosophe. Elle n'en était que plus sincère et plus vive.

Bientôt leurs amies furent toutes surprises de les entendre employer de longs mots qui n'avaient pas jusqu'alors fait partie de leur vocabulaire. D. et M. devinrent amusées et fières de passer pour savantes, par cohabitation avec le génie. Leur conversation devint toute consacrée à Mr Spencer. « Il avait fait ceci ; il avait dit cela. » Un jour l'une d'elles s'exclama : « Il est si intéressant ! C'est comme si on avait un bébé dans la maison. » Leurs anciennes relations, jalouses et surprises, protestaient : « Toujours Mr Spencer ! Mr Spencer ! Après tout, qui avait jamais entendu parler de Mr Spencer avant que *vous* l'ayez pris sous votre protection ? » Ce qui rappelle l'attitude du salon Verdurin à l'égard des hommes célèbres qui ne sont pas de la coterie.

Quant à Spencer lui-même, il entreprenait avec indulgence l'éducation de ses hôtesses. En réponse à une question naïve posée par l'une d'elles, il lui enjoignait de lire à haute voix une page des *Principes de Psycho-*

logie qui contenait la réponse. Elle accrochait, s'arrêtait pour demander le sens d'un mot inconnu ; il expliquait avec bonté, non sans s'exclamer : « Seigneur ! Seigneur ! Que vous êtes innocentes ! » Puis il ajoutait : « Mes *Principes de Psychologie* sont comme l'huile de foie de morue ; ce n'est pas agréable à prendre, mais cela fait du bien. »

Spencer était modeste, comme le sont les êtres humains lorsqu'ils ne doutent ni de leur supériorité, ni de leur importance. Pour son soixante-dixième anniversaire, du monde entier des admirateurs lui écrivirent, lui envoyèrent des fruits, des fleurs. Les deux sœurs constatèrent avec bonheur qu'il méprisait ces hommages. Elles se bornèrent à lui dire : « Mr Spencer, ce n'est pas vous que nous félicitons, c'est le monde. » Cette formule lui plut. Quelqu'un lui avait fait présent, pour cet anniversaire, de gants fourrés ; il les donna à D. Elle dit : « Mettez-les d'abord une fois, pour augmenter leur valeur. » Il éclata d'un rire jovial, mais fut très content.

Il décourageait les chasseurs d'autographes et ne répondait jamais à leurs requêtes. Mais M. avait trouvé le moyen d'obtenir des signatures pour ses amies. Elle allait trouver le maître dans son cabinet et lui disait : « J'ai fait un nouveau testament. Voulez-vous me rendre le service de signer comme témoin ? » Il souriait avec bonté et signait. Les versions successives de ce testament furent innombrables.

Lorsque ses hôtesses l'accompagnaient dans un magasin pour quelque achat, elles guettaient sur les visages des employés un air de reconnaissance, de respect et d'admiration. Malheur au commis qui, croyant assurer une vente, disait : « Je puis vous affirmer, monsieur, que ceci est très à la mode ; tout le monde demande ce dessin. » Mr Spencer, d'un geste furieux du bras, balayait l'objet : « Enlevez ça ! Enlevez-le tout de suite ! » Car ce philosophe peu sage se faisait gloire de mépriser la mode, qui est une sagesse collective. Il insistait pour remplir les vases du salon de fleurs artificielles et il allait les choisir lui-même. D. et M., bonnes jardinières comme tant de femmes anglaises, protestaient avec dégoût :

— Qui croirait qu'un Herbert Spencer pût avoir dans sa maison d'autres fleurs que naturelles ?

— Peuh ! disait-il. Il faudrait sans cesse les remplacer. Et pourquoi pas des fleurs artificielles quand vous accrochez à vos murs des paysages artificiels ?

A la vérité, il ne connaissait rien à la peinture, et peu de choses aux arts en général. Il sortit un jour afin d'acheter un bronze pour son salon et revint bredouille. On ne pouvait trouver dans tout Londres, dit-il, un bronze convenable, mais la philosophie synthétique avait une explication à donner : « Le fait est, dit Mr Spencer, que la plupart des bronzes viennent de France et que l'art français, quand il n'est pas sanguinaire, est obscène. »

Mr Spencer était bon, mais dépourvu d'imagination. Il souhaitait bien traiter ceux qui vivaient avec lui, mais n'avait aucune idée de leurs difficultés et de leurs sentiments. Chaque jour il envoyait avec sollicitude son journal, le *Times*, aux domestiques qui ne le lisaient jamais, mais il n'hésitait pas à les sonner cent fois par jour, ni à leur imposer de monter deux étages pour ramasser un objet, ni à demander à des femmes de chambre, s'il était fatigué, de le descendre et de le remonter, assis dans un fauteuil spécialement destiné pour cet usage. « S'il avait su combien il était lourd, dit gentiment D., il ne l'aurait pas fait, mais personne n'osait le lui dire. »

Les deux sœurs étaient curieuses de savoir si le philosophe avait jamais aimé. Il avouait un goût vif pour la beauté. « Il est absurde de dire que la beauté n'est qu'à fleur de peau. C'est une phrase elle-même superficielle, car la beauté des traits est généralement accompagnée de la beauté du caractère. » Un jour, il trouva M. endormie sur un de ses livres qu'elle avait commencé bien des mois auparavant. Très amusé, il la réveilla et dit :

— Vous mettez plus de temps à lire mes livres que moi à les écrire.

— Oh ! dit-elle. Souvent je ne les finis pas. Ainsi, l'autre jour, j'ai lu une page de vous sur l'amour qui m'a tellement surprise que j'ai fermé le livre brusquement en disant : « Il n'y connaît absolument rien. »

Il rit d'abord, puis devint grave.

— Si ! dit-il. A vingt et un ans, j'ai été amoureux. J'étais jeune ingénieur ; j'habitais la maison de mon patron, et chaque matin sa jeune nièce, qui était belle, m'apportait mon courrier. Nous parlions alors de tout, de politique, de religion, et une vraie amitié naquit ainsi.

Cette amitié chez lui, devint un amour, mais au moment où il allait se déclarer, la jeune fille épousa un autre homme. Il ne l'avait jamais oubliée.

— J'aimerais, dit-il rêveusement, avoir sa photographie.

— Il faut la lui demander, Mr Spencer. Avez-vous son adresse ?

Il avait l'adresse et D. écrivit. Un jour arriva la photographie. C'était celle d'une vieille dame à qui rien ne restait de la beauté fraîche de jadis. Mr Spencer semblait fort triste en remettant la photographie dans l'enveloppe. D. osa poser une question :

— Pourquoi tout le monde s'intéresse-t-il aux histoires d'amour ? Est-ce parce que chacun a la sienne ?

— Oui, dit-il, c'est l'une des raisons, mais la principale est que l'amour est la chose la plus intéressante de la vie.

Les deux sœurs auraient volontiers continué sur ce sujet, mais Mr Spencer mit un doigt sur ses lèvres : « *Must not talk...* dit-il. » « Il ne faut plus parler. » Car de telles pensées auraient pu considérablement accélérer le pouls du philosophe.

II

Ainsi se passèrent plusieurs années. Chaque été le grand homme partait pour la campagne et l'une des deux sœurs, fièrement, l'accompagnait jusqu'au train, regardant du coin de l'œil si les voyageurs le reconnaissaient. Le cocher apportait le fauteuil, les couvertures, les coussins pneumatiques ; le maître lui-même portait le manuscrit en cours. Pour être sûr de ne pas perdre cet objet sacré, il l'attachait autour de sa taille par une ficelle qui sortait sous les basques de son habit et au bout de laquelle était lié le manuscrit que l'auteur gardait en main. S'il le lâchait, le rouleau traînait derrière lui comme une casserole attachée à la queue d'un chien.

D. et M. riaient franchement. Elles n'avaient plus maintenant aucune crainte. A leur respect pour une œuvre qu'elles ne comprenaient pas, se mêlait une admiration pour la bonté et la simplicité de l'homme. Il leur semblait, tant était grande la mutuelle confiance, qu'elles vivaient avec un parent. Et pourtant, un nuage assombrissait de temps à autre cette intimité. Elles trouvaient parfois Mr Spencer trop exigeant. Il jugeait naturel d'être le centre de la vie pour tous. A ces deux femmes, il demandait de renoncer à toute existence personnelle pour être sans cesse prêtes à s'occuper de lui, et de lui seul. Des serviteurs, il attendait un dévouement presque religieux.

Longtemps, hôtesses et domestiques se plièrent à cette discipline. Avec l'âge, Mr Spencer devint quinteux. Son entourage l'avait gâté par de constantes attentions ; l'âge fit le reste. Les dépenses de la maison augmentaient. D. dut prier son hôte d'accroître sa contribution. Il grogna et proposa de séparer entièrement les deux trains de vie. Lui-même commanderait ses repas et paierait directement la cuisinière. Ce fut un complet échec. Il voulut alors revenir à l'arrangement primitif. Les deux sœurs demandèrent leur congé. « Nous ne pouvions faire de dettes pour un homme qui après tout n'était ni notre père, ni même de notre famille. »

Cette requête irrita le philosophe. Il devint rouge de colère, refusa d'écouter la suite, ferma ses oreilles, puis rédigea un long document pour prouver qu'il avait raison. D. et M. étaient très désappointées. Était-ce là un sage ? Ses fautes pourtant ne les détachaient pas de lui ; elles le ramenaient à leur niveau. « Elles ne nous faisaient pas douter de sa grandeur, mais nous aidaient à l'apprécier, comme on mesure mieux la hauteur d'un peuplier ou d'un pin gigantesque lorsqu'ils sont abattus sur le sol. » Par où l'on voit que cette déception sentimentale grandissait aussi les deux vieilles filles et leur inspirait des comparaisons poétiques.

Il y eut encore des éclaircies. Mr Spencer travaillait à une série d'articles pour le *Times* contre le système métrique. Puis il passa quelque temps à imaginer une souricière idéale, et comme les sœurs s'amusaient de le voir occupé par des pensées aussi triviales : « Je suis, leur dit-il gravement, comme la trompe de l'éléphant qui déracine des arbres et ramasse les pièces de six pence. »

Elles louèrent la souplesse et la versatilité de son esprit, mais l'âge multipliait ses caprices et amplifiait ses manies. Le moindre paragraphe hostile dans un journal l'empêchait de dormir. Un brouillard de tristesse de plus en plus opaque s'étendit sur la maison. L'appétit de Mr Spencer diminuait, il souhaitait des menus plus variés. La question du budget se posa de nouveau. Il faisait acheter de la viande qu'il ne mangeait pas. Pour la conserver, il y faisait injecter du permanganate de potasse qui lui donnait un goût détestable et ne l'empêchait pas de se gâter. Il haussait les épaules : « L'irrationalité des êtres humains est incroyable ! Et je montre mon irrationalité en m'attendant à les trouver rationnels. »

Enfin à soixante-dix-sept ans il se décida à mettre fin au contrat qui le liait à ses hôtesses. Celles-ci furent soulagées en pensant qu'elles allaient retrouver leur liberté, mais tristes de perdre leur « bébé » ; le vieux visage tantôt terrible, tantôt souriant ; et la voix qui parfois disait : « *Must n't talk* », et parfois : « Maintenant un peu d'enfantillage. » Où retrouveraient-elles ces conversations instructives, cette galanterie brusque, ce coucher de soleil automnal ? Lorsque le jour de la séparation arriva, elles entrèrent dans son bureau pour faire leurs adieux. Mr Spencer était couché sur un divan, très congestionné et très malheureux. Il serra leurs mains et leur fit un discours sur la façon dont, en vieillissant, elles devraient veiller sur leur santé. Ce jour-là il fut tout à fait paternel.

L'amitié survécut à la séparation. Leur grand homme leur écrivait. Puis il les invita chez lui à la campagne. Cela jusqu'au jour où il devint trop malade pour les recevoir... Un jour de décembre 1903, D. et M. furent parmi les nombreuses femmes qui assistèrent à la crémation du philosophe et qui toutes pleuraient.

Plus tard elles écrivirent ce livre. « Nous avons essayé, disaient-elles dans la préface, d'éviter la flatterie qu'il haïssait ; nous n'avons pas caché ses faiblesses, sachant combien il était pur de toute arrogance. Mais nous savions aussi qu'il était bon, simple, honnête et que nous avions de l'affection pour lui... Ses œuvres survivront de génération en génération ; ceux qui l'ont connu disparaîtront et sa vie privée sera oubliée. C'est pourquoi nous avons essayé d'en préserver le souvenir. »

Elles n'avaient pas prévu le plus étrange : c'est qu'en un temps où les *Principes* d'Herbert Spencer sembleraient singulièrement anachroniques, leur livre naïf garderait son charme.

III

Cette comédie, que m'avait jadis révélée un très cher ami anglais : Francis Birrell, m'a toujours séduit et diverti. Il y a, me semble-t-il, une leçon assez profonde dans le contraste entre les vastes desseins de Spencer, qui se propose une synthèse de toutes les sciences humaines ; qui roule, en ses méditations, atomes et nébuleuses ; et l' « existant », le vieillard candide, égoïste, maniaque, mais affectueux qui, au sein de ce monde infini, compte les battements d'un cœur condamné.

J'aime aussi les personnages de ces deux sœurs qui admirent, de confiance, une philosophie qu'elles ne comprennent pas, et traitent le philosophe comme un enfant. Elles me font penser à ces héroïnes de Bernard Shaw, réalistes et vigoureuses, aux yeux de qui le poète, le vicaire, le savant et le soldat ne sont que de grands bébés auxquels il faut dire : « Mais oui, parle... Parle puisque cela te fait tant de plaisir et que les paroles n'ont aucune importance. »

L'Éternel Féminin, la vanité des abstractions, l'Esprit replacé dans le Temps, cela fait un riche sujet qui eût amusé Proust et Meredith.

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie française.

LA CARTE DU TENDRE

par Roger Ikor

Prix Goncourt 1955

...Je ne sais pourquoi,
Tous les petits enfants viennent autour de moi.
Dès que je suis assis, les voilà tous qui viennent.
Victor Hugo.

Cet âge est sans pitié.
Jean de La Fontaine.

C'était un tendre.

De puissante stature, grand, gros, large, rouge, poilu, pansu, mafflu, il faisait gronder une voix d'adjudant pyrénéen et, durant toute son adolescence, il avait souffert de ce que sa mère nommait des mains d'étrangleur. Mais c'était un tendre, qui grattait le crâne aux chats des mercières et concierges, frottait les joues des chiens à puces, flattait le museau soyeux des chevaux, le mufle baveux des vaches, contemplait avec émotion les ébats des moineaux dans la poussière des squares, et gloussait « p'tits ! p'tits ! p'tits ! poules ! poules ! » pour les poules, et parfois les cochons. Quant aux enfants, il lui fallait bien les fuir : un jour qu'ils l'avaient pris de vitesse dans un jardin public, le gardien l'avait soupçonné d'attentat à la pudeur en constatant *de visu* la présence, sur diverses parties de son corps, d'une bonne dizaine de marmots fixés par leurs suçoirs, leurs griffes ou leurs tentacules. Pourtant, il n'avait rien fait pour les attirer ; il s'était seulement assis une seconde, entre deux passages de la chaisière. Mais les enfants vous ont un flair infaillible pour déceler leurs victimes désignées.

Hé oui ! c'était un tendre. Aussi possédait-il, enfoui sous des épaisseurs et des épaisseurs de souvenirs, un gros vieux remords oublié, à cause duquel il donnait toujours raison aux autres contre lui-même. Un jour que, tout gamin, il errait avec des camarades au bord de la rivière, il avait aperçu un paysan qui se disposait à noyer un petit chat. Noyer un chat, quelle horreur ! Mais le plus horrible encore, c'était ce sac sinistrement ficelé, où miaulait, impuissante, la future victime. On imaginait si bien le drame au fond de l'eau noire et de la vase, comme un assassinat crapuleux...

— Tu le veux ? Prends-le, mon gars, prends-le !

En riant, la brute dénoua la ficelle, secoua le sac par les oreilles, en fit choir le chaton, et s'en fut benaise, ayant épargné un sac.

Sur l'herbe, le chaton ronronnait. Que faire de lui ? Pas question de le rapporter à la maison. Ils voulurent l'abandonner : allègre et décidé, il leur emboîta le pas. Déjà Pierre et Paul, âmes frustes, ramassaient des cailloux pour le chasser ; mais l'âme tendre trouva le procédé cruel, et contraire aux préceptes de l'instituteur. Le jeter à la rivière, alors ? Plus possible à présent, c'était clair... A la fin, ils découvrirent la bonne solution, la solution humanitaire : un coup de tranchant de pelle, pan ! on lui coupe la tête, comme ça il ne souffrira pas. Ils savaient en effet que la guillotine est un instrument propre, pratique, civilisé, que le monde nous envie, car nous sommes à la pointe du progrès.

Au cinquième coup de pelle, la tête du chaton n'était pas encore décollée ; en revanche, un des yeux pendait, le museau était fendu par le travers, et la fourrure noire du ventre crachait des choses blanches et roses. Pierre et Paul, dégoûtés, s'éloignèrent. Le gamin tendre demeura seul, prisonnier du devoir : pouvait-il laisser cette pauvre bête souffrir ainsi ? Il fallait bien l'achever, coûte que coûte... Et longtemps, longtemps, sur le corps mou, peut-être déjà mort, mais toujours secoué de tressaillements électriques, il s'acharna, à grands coups de tranchant de pelle. Parfois, surmontant sa nausée, il épiait de tout près le hachis sanglant ; puis, il recommençait, persuadé que la vie, que la douleur y persistaient, Dix ans plus tard, la seule vue d'un chat, voire d'un manteau de fourrure, faisait encore appel d'air en lui, et il se sentait à la paume des envies de caresses extrêmement tendres, avec larme à l'œil.

Il se maria à peine nubile. Non qu'il en mourût de désir ; mais la première jeune fille qui lui témoigna de l'intérêt, il se l'imagina si douloureuse en cas de rupture que, sur-le-champ, il épousa. Au reste, celle-là ou une autre, c'était tout un pour lui, qui les voyait toutes en teintes pastel, pareillement douces, languides, et un tantinet malicieuses. Il eut de la chance : la jeune fille devenue femme se révéla née pour le mariage, étant plus amoureuse de confort que de voluptés, et plus encline aux jouissances discrètes de l'égoïsme à deux qu'aux générosités universelles.

Durant les fiançailles, ils avaient, comme de règle, longuement rêvé ensemble leur vie future, et décidé qu'ils auraient trois enfants ; trois tout juste. Car, ainsi raisonnait-il, un enfant unique laisse trop de chagrin si on le perd ; deux enfants se réduisent à un si l'un des deux meurt, et l'on est ramené au cas précédent ; en outre, deux enfants pour deux parents ne font que maintenir la race au lieu de l'accroître, et on a beau dire, on a des devoirs à l'égard de la communauté. Trois enfants : à la bonne heure, aucune objection visible, c'est le juste chiffre. Au-delà, ah ! au-delà, on tombe dans la production industrielle...

La jeune fille était-elle réellement sensible à cette éloquence ? En vérité, faute d'imagination, elle n'éprouvait aucun frémissement d'entrailles à

la pensée d'un bébé ; un bébé demeurait pour elle tantôt une poupée, tantôt un petit animal appartenant à autrui, et qu'il convenait de tenir à distance des robes. Toutefois, en fiancée consciente de ses devoirs, elle se supposait la fibre maternelle. Elle acquiesçait donc du bonnet et souriait avec beaucoup de langueur.

Voilà pourquoi, le mariage consommé, ils laissèrent aussitôt venir à eux les petits enfants. Le premier ne tarda pas à s'annoncer. Il s'annonça même au moment précis où la jeune mariée commençait à trouver que le mariage après tout a du bon, qu'un mari docile vous confère grâce, équilibre et plénitude, que la vie à deux est agréable, et que tant de hâte à enfanter n'est point si nécessaire. Au début de la grossesse, elle feignit bien un immense bonheur, que son mari, lui, n'avait pas besoin de feindre. Mais les nausées, les malaises de toute sorte rendirent vite son humeur plus sincère. Tandis qu'elle scrutait dans le miroir son visage marbré de plaques bistres, elle se demandait avec angoisse si elle retrouverait jamais sa fraîcheur. Son ventre qui se tendait et s'arrondissait la terrifiait : n'allait-elle pas être déchirée, torturée, assassinée peut-être par le monstre avide qui grandissait dans sa chair, qui se nourrissait de son sang ? Et, tout au long d'interminables mois, elle traînait un corps honteux. Comble de malchance, l'accouchement était prévu pour octobre : adieu les prestigieuses vacances d'été — un été qui, comme par un fait exprès, rayonna. Adieu la plage, le bal, le sport, le plaisir de se montrer belle et de susciter le désir des hommes. Adieu aussi la petite voiture décapotable, que le couple se proposait justement d'acheter. Il fallut se terrer dans un coin et attendre, attendre sans fin, pousser les jours après les jours, aspirer paradoxalement à l'automne, à la pluie, à la froidure — à la délivrance. Avec sa tendresse habituelle, son mari essayait de la réconforter : « Il n'y en a plus pour longtemps, mon chou, encore trois, encore deux mois et... » Elle l'envoyait sur les roses, le traitait d'égoïste : on voyait bien que ce n'était pas lui qui portait l'enfant dans son ventre ! Il n'osait protester. Mais il était convaincu qu'elle éprouvait des voluptés secrètes quand le petit être lui martelait le diaphragme à coups de pied ; de ces voluptés, il se jugeait, lui, frustré. Elle en vint, dans sa mauvaise foi, à lui reprocher de n'avoir pas attendu un peu, rien qu'un tout petit peu, pour mettre l'enfant en chantier. Il filait doux, malgré son indignation : aux yeux du monde, n'était-il pas coupable ?

Le bébé finit tout de même par naître. Aussitôt une explosion d'amour maternel, d'autant plus violent que tardif, balaya le mari. Le soir, quand il rentrait du travail, il rasait les murs de l'appartement, se faisait tout petit. Mais si petit qu'il se fît, il restait excédentaire. S'installait-il, comme au bon vieux temps, dans le fauteuil de la salle à manger, au coin du feu, pour lire la gazette ? Sa femme surgissait, se cognait dans ses jambes, tempêtait, le chassait : il fallait changer le bébé, et c'était justement dans le fauteuil que l'opération réussissait le mieux. Se réfu-

giait-il dans la chambre à coucher ? C'était justement l'heure du biberon, et le bébé, on ne sait pourquoi, exigeait pour lui seul tous les sièges disponibles, lit compris. Se mussait-il dans la cuisine ? Le lait du bébé choisissait ce moment pour se sauver, la bouillie du bébé pour attacher. « Tu ne peux pas faire attention ? » criait sa femme furieuse ; et, accourue à l'odeur, elle le chassait de nouveau en assurant que ne n'était pas sa place ici. Pas sa place ici ? Mais où était-elle alors, sa place ? L'appartement ne comptait que deux pièces et une cuisine... Ah ! les cabinets ! Il s'y cachait sournoisement. Mais même de là, sa femme le débusquait. Il l'entendait grommeler derrière la porte : « Où est-il donc passé ? Chéri ! Chéri ! Va m'acheter du talc !... » Résigné, il sortait, allait acheter du talc, revenait, le dîner n'était pas prêt, on mangeait sur le pouce...

Où étaient-ils, les petits plats amoureusement cuisinés qu'on savoure en amoureux ? Maintenant, on ne dînait plus, on ne déjeunait plus : on s'alimentait, on soutenait ses forces avec de la nourriture, comme les Anglais. La nuit même, cette nuit sacrée faite pour dormir et aimer, elle se passait en promenades inquiètes, réveils en sursaut, et hagardes replongées dans les draps glacés. Le père sentait la révolte gronder au fond de son être. Oh ! ce n'était pas tellement le massacre de son bonheur qu'il déplorait. Pour une noble cause, il se fût sacrifié avec un sourire d'extase ; si par exemple il avait vécu sous Dioclétien, il eût fait, jeté aux bêtes, un des plus dociles, des plus suaves martyrs de la chrétienté. Mais il avait l'impression de se heurter ici à l'absurde ; toutes ses idées étaient cul par-dessus tête. Un enfant, voyons, un enfant, qu'y a-t-il de plus doux au monde, de plus tendre, de plus mignon ? Délicat petit oiseau dont le petit corps tiède palpite au creux de la paume, dont le petit cœur bat... Un sauvage, voilà ! Un barbare, un Attila ! Parfois le père s'approchait du berceau et, croyant couver le bébé du regard, le fusillait. Sale bête, va ! susurrait la voix basse en lui, tandis que la voix haute câlinait tendrement minou-minou. La mère alors s'approchait, inquiète : « Le touche pas, avec tes grosses pattes ! L'embrasse pas, ta barbe pique ! » Avait-il seulement envie d'embrasser, de toucher ? Cette chair rougeaude l'attirait, et lui répugnait à la fois. Il ne savait plus où il en était. « Ce n'est rien, un mauvais moment à passer », lui chuchotait son tempérament optimiste.

Pour le passer avec le plus d'agrément possible, il prit l'habitude de se couler sournoisement, le soir, hors de la maison et de se glisser au Café du Commerce ; là, dans le luxe et la beauté, loin des criailleries domestiques et des mauvaises odeurs, il se réconciliait enfin avec lui-même. Lâchement d'ailleurs, et non sans remords ; mais les remords s'effacèrent vite...

Hélas ! à peine ouvert, le paradis se referma. Stupéfait encore plus que navré, le malheureux constata que son traitement de fonctionnaire, jusqu'alors substantiel, semblait s'être rétréci et excluait tout superflu. Pour-

quoi ? Mystère. A priori, ça ne revient pas cher, un bébé. Un peu de lait, un peu de talc, quelques couches et langes : les allocations familiales devraient y suffire, et même laisser quelque bénéfice. Or, en fait de bénéfice, il y avait un trou. Il fit ses comptes, les refit, serra son budget, tenta de le respecter... Impossible : le trou subsistait. Le plus agaçant était que les causes immédiates en paraissaient chaque mois accidentelles, provisoires ; le mois suivant, tout irait mieux et l'on aborderait enfin à la plus heureuse aisance. Mais le mois suivant, il y avait un nouveau trou. Il finit par admettre, sans comprendre pourquoi, intuitivement, que c'était le bébé qui creusait le trou, au moins par personne interposée. Allons, tant pis ! L'aisance serait pour plus tard.

Et la petite voiture décapotable, naguère encore à portée de main, recula, se perdit dans l'avenir. En même temps, elle cessa d'être décapotable. Il est clair, n'est-ce pas, qu'avec des enfants, on ne peut se permettre une décapotable : la peur des courants d'air et des culbutes par-dessus bord vous forcerait à la laisser toujours capotée. Non, non, pas de décapotable avant une petite quinzaine d'années ! Même en rêve, la prudence n'autorise que la conduite intérieure : on n'est pas des brutes, pour risquer futilement la vie de ces chers petits.

Le bébé était un garçon. Justement, le père avait souhaité une fille : c'est plus doux, les filles. Par bonheur, pendant le premier âge, on ne voit guère de différence entre filles et garçons. De la résignation, il passa donc vite à l'adoration. Cela permit au bébé de changer le caractère de la dictature qu'il exerçait sur son père ; d'abord brutale, imposée de l'extérieur par intimidation, elle se fit insinuante, persuasive, câline, à mesure qu'elle était mieux acceptée par l'esclave ; nullement plus libérale d'ailleurs, mais plus dorée. C'est ainsi que les nuits devinrent presque paisibles, que les biberons s'espacèrent, que peu à peu un doux babil remplaça les hurlements de forcené. Et déjà l'esclave croyait entrevoir le retour de l'âge bleu...

Il ignorait, le malheureux, qu'avec l'apparition de l'enfant, sa vie avait pour ainsi dire changé de vitesse et, par suite, de nature. Avant, le futur commençait pour lui au lendemain, et les projets qu'il formait n'allaient jamais au-delà de quelques semaines, de quelques mois au plus ; une année, c'était l'infini. Maintenant, la semaine tout entière faisait partie du présent, et la plus petite unité d'avenir, c'était le mois ; couramment, le futur proche se calculait par tranches annuelles. « Bientôt, annonçait notre homme, le petit aura fait ses dents ; bientôt, il marchera. » Bientôt, c'était dans trois mois, un an, deux ans ; et il avait hâte que bientôt devînt aujourd'hui. Hélas ! il avait dévalué le temps. Faute terrible, crime capital contre la vie ! Voilà que désormais il s'efforçait de vieillir le plus vite possible, il accélérait lui-même le mouvement de la roue irréversible. Avait-il tant de hâte d'en *finir* ? Ne comprenait-il pas qu'à peine né, son fils commençait à le pousser au tombeau ?

Il acheta un gros cahier, qu'il intitula *Journal de mon Fils*. Il y nota la date du premier sourire, de la première dent, du premier pas ; il y transcrivit le premier mot d'esprit ; et, pour enrichir un peu cette substance, il ajouta ses propres réflexions et rêves d'avenir. Par exemple :

« Au fond, je crois que ce petit est très intelligent... »

Un arrêt, un froncement de sourcil, une hésitation. Pris de scrupule, il biffait *très*, écrivait à la place un *assez* faussement modeste et, rassuré sur son objectivité, poursuivait :

« J'espère qu'il entrera au lycée dès l'âge de dix ans. Le premier bac à seize ans, le deuxième à dix-sept : ainsi, pas de temps perdu, il pourra se présenter jeune aux grands concours... »

La plume alors un long moment demeurait suspendue, avant de s'envoler :

« Où le mettrons-nous ? Pourquoi pas à l'École Normale Supérieure, si comme moi il a du goût pour les belles-lettres ? Et s'il penche vers les sciences — ne faut-il pas de tout pour faire un monde ? — eh bien, je ne contrarierai pas sa vocation, tant pis, ce sera Polytechnique... »

D'autres soirs, la rêverie descendait au ras de la terre. Après le défilé, maintenant classique et machinal, de voitures automobiles, prospérait une nouvelle image, celle du camping. Camper en pleine nature, ô bonheur suprême ! Interdit évidemment à qui est chargé d'un enfant en bas âge. Ou alors il faudrait une caravane... Non, non, pas de caravane ! Le vrai camping exige qu'on couche sous la tente. Donc, quand le petit serait grand, on achèterait une tente ; et on partirait à l'aventure, en fredonnant des chansons de route. A pied, à bicyclette... Pourquoi pas en bateau ? Un bon canoë, ce n'est pas si cher... Canoë ou kayak ? Canoë plutôt, cela vaut mieux pour le transport du matériel de camping...

« A quinze ans, je rêvais de faire le tour de la Corse en canoë. Quand le petit aura quinze ans, qu'est-ce qui nous empêchera de nous embarquer tous les deux ? Chaque soir, on accoste, dans un endroit bien choisi, au bord de la mer, sous les pins, loin du vacarme de la civilisation. On dresse la tente, on allume un feu, on fait une bonne petite tambouille ; puis, on reste là, dans la nuit claire, à fumer une pipe. Et au matin, avant le départ, on pique une tête dans l'eau... Si l'endroit nous plaît, rien ne nous interdit d'y rester quelques jours. Voilà ce que j'appelle la camaraderie entre père et fils ! »

Dans toutes ces rêveries, il oubliait sa femme ; dévorée par l'enfant, elle avait complètement disparu de son horizon intérieur. Elle se rappela une nuit à son oreille :

— Chéri ! Tu voulais une fille, je crois ?

Il ne savait plus s'il voulait une fille ou un canoë, mais il exagéra sa joie à la nouvelle que, dans quelques mois, il y aurait à la maison une petite fille, qui serait peut-être un garçon. Et le même cycle que précédemment recommença. Ce coup-ci toutefois, la révolution fut moins vio-

lente. Affaire d'habitude, sans doute. Quelques mois désagréables avant la naissance : ils passèrent vite — depuis qu'il les poussait, ils passaient de plus en plus vite. Une fille — oui, ce fut bien une fille. Vite qu'elle soit débrouillée ! Les deux premières années sont toujours les plus pénibles, l'enfant vous paralyse, vous interdit toute activité, l'appartement est imprégné d'odeurs aigres. Vite, que la petite cesse de se salir, vite, qu'elle marche, vite, qu'elle parle, vite, que cette larve prenne figure humaine, vite, qu'on puisse l'aimer ! Vite, vite... Son vœu fut exaucé. Avant qu'il eût eu le temps de se retourner, la petite avait deux ans, trois ans, et l'aîné allait à l'école. Le père avait maintenant deux journaux à tenir, celui de son fils et celui de sa fille. Mais tous deux demeuraient vides : il n'avait plus le temps de les remplir. Au reste, il s'était aperçu que les mots d'enfant les plus épicés deviennent, une fois couchés sur le papier, fades comme de l'eau tiède. Alors à quoi bon perdre son temps, ce temps si précieux, à les noter ?

Le temps, toujours le temps ! Plus il coule vite, plus il vous manque : cette belle constatation même, notre homme n'avait plus le temps de la faire. Car sa vie se dévidait à présent comme un drame où les coups de théâtre, sur un rythme haletant, cascadent l'un sur l'autre. Chaque fois qu'il rentrait du bureau, il hâtait le pas malgré lui, se demandant quelle catastrophe l'attendait à la maison. Un jour, il avait trouvé trois cadavres sur le plancher — non, par bonheur, trois demi-cadavres seulement : son fils avait joué avec les robinets du gaz et empoisonné gaillardement mère, sœur et lui-même ; une heure de retard, et il eût fallu trois cercueils. Un autre jour, c'était la fille, qui s'était si bien enfermée dans les cabinets qu'on avait dû défoncer la porte. Tantôt une inondation dévastait la cuisine et, traversant le carrelage, dégradait le plafond du voisin du dessous ; tantôt des dessins indélébiles, voire des gravures au clou, marquaient le mur de la salle à manger, dont la tenture avait été arrachée sur un bon mètre carré. Ou bien il apprenait que la petite fille avait failli passer par la fenêtre et, blanc d'épouvante, il se précipitait chez le quincaillier pour acheter un grillage ; le grillage ne servait d'ailleurs à rien, car la fois d'après, c'était avec le tire-bouchon que l'enfant avait manqué s'éborgner. En règle générale, le danger surgissait toujours par une route imprévue et imprévisible ; là où on le prévoyait, il ne se passait jamais rien. « Il nous faut un plus grand appartement, gémissait la mère. Les gosses deviennent enragés dans ce trou ! » Pour enragés, ils l'étaient, notamment quand l'aîné se mettait à ses devoirs et que la petite prétendait l'aider. La rage en gagnait les malheureux parents, la tendresse du père ne faisait qu'un tour, et il tapait à bras raccourcis sur ses bourreaux. Il émergeait de ces scènes décomposé, honteux, repentant, et vieilli de dix ans.

Et incorrigible. Car pour se corriger, il lui eût fallu reconnaître la vraie cause de ses malheurs : qu'en accélérant le temps, il l'avait rac-

courci ; qu'en le raccourcissant, en faisant frotter chaque seconde l'une contre l'autre sans le moindre jeu, il s'était condamné à l'utilitarisme, c'est-à-dire à la brutalité. Les rêveuses tendresses, c'est un luxe, réservé à ceux qui ont le temps ; dès que le temps devient de l'argent, il vous rend impitoyable.

Aveuglé par des faux-semblants, notre homme donc s'enfonça dans son erreur. « C'est la faute à l'appartement ! » clamait sa femme. « C'est la faute à l'appartement », répéta-t-il ; et au lieu de se donner du jeu dans le temps, il prétendit s'en donner dans l'espace en acquérant un appartement de plus fort tonnage. Bien entendu, la crise du logement sévissait : quand et où ne sévit-elle pas ? Mais en y mettant le prix... Il y mit le prix et s'endetta jusqu'au cou, et même plus haut. Par chance, son traitement venait d'être augmenté — ça arrive. Il calcula, étant optimiste, que dans une douzaine d'années environ, sa trésorerie aurait repris un peu d'aisance. En somme, un mauvais moment à passer. Un de plus.

Pour le raccourcir, il fit du zèle au bureau, quémanda des heures supplémentaires, engueula ses subordonnés, par désir d'avancement. Il avait de moins en moins le temps de se souvenir qu'il était tendre.

A ce jeu, il fût peut-être devenu réellement dur. Par bonheur, l'horizon s'éclaircissait d'un autre côté. L'école se disposait à happer sa fille comme elle avait happé son fils quelques années plus tôt. Les deux enfants ainsi neutralisés une bonne partie du jour (n'est-ce pas la fonction essentielle de l'école ?) les parents pourraient reprendre haleine et par là même retrouver, avec une existence humaine, une tendresse neuve dans la pratique de leurs devoirs de parents.

C'est le moment que choisit sa femme pour annoncer qu'elle souhaitait un troisième enfant. Un troisième enfant ? Stupéfait autant qu'atterré, il la regarda. C'était la première fois que ça lui arrivait depuis bien des années : il ne la reconnut pas. Il avait gardé le souvenir d'une jeune épouse plutôt timide et maigrichonne ; il se trouvait devant une matrone à la trentaine mûrissante, une maîtresse femme aux formes assises, une mère de famille professionnelle, une poule pondeuse. En vain il essaya de résister, de se révolter : elle se montra impitoyable. Comme elle avait la mémoire tenace, elle lui rappela des propos qu'il avait tenus avant le mariage et parfaitement oubliés depuis : « Toi qui voulais trois enfants... » Elle en ajouta d'autres, plus récents, mais non moins oubliés : peut-être même en inventa-t-elle. A la fin, elle fit jouer la corde sensible : « Toute la journée, toi, tu es au bureau, les enfants à l'école. Je m'ennuie, seule dans cet immense appartement ! Mais tu ne penses qu'à toi, tu es si égoïste... » Et des larmes. C'était un tendre : il céda. Et bientôt, l'épouse arbora un visage rayonnant : elle avait pris la tendresse en charge. Garçon ? Fille ? Ça n'avait plus guère d'importance ; ce qui comptait, c'était l'enfant, notion neutre. La société le comprit si bien qu'elle leur décerna un témoignage de satisfaction statistique, sous la forme

d'une carte de famille nombreuse avec avantages pécuniaires y afférents.

L'événement, cette fois, passa presque inaperçu : la machine était rodée. Grossesse, accouchement, premier âge, deuxième âge, défilèrent à vitesse accélérée, dans une espèce de monde marginal, irréel. Le père ne songea même pas à ouvrir un nouveau journal ; d'ailleurs, les deux précédents dormaient, oubliés, au fond d'un placard. Pour l'heure, il n'était occupé que de son aîné, avec qui il fraternisait fort agréablement. Il lui faisait ses devoirs, pestait en sa compagnie contre la sottise des professeurs, et apprenait ainsi des tas de choses, qu'il ne se souvenait pas avoir déjà apprises vingt ans plus tôt. Pour la première fois de sa vie, il avait l'impression, réconfortante, de s'enrichir intellectuellement ; en vérité, c'était sa tendresse native qui, comprimée d'un côté, formait hernie de l'autre, comme un ballon de baudruche.

Cependant, le numéro 3, plein de bonne volonté, s'efforçait de se faire oublier, pour contribuer au bonheur général. Il s'y efforçait si bien, il montrait tant de sagesse, que les parents finirent par s'inquiéter. Pas naturel, un enfant qui ne joue qu'à des jeux tranquilles, qui rêve plus qu'il ne joue, qui ne casse rien, ne désobéit pas, ne se démène pas, ne hurle pas, ne mange pas ! Le médecin fut mandé... Pauvre numéro 3 ! Alors que les deux autres débordaient de santé, lui, il en manquait. Oh ! il n'était pas réellement malade : il avait trop horreur du scandale pour cela. Mais il semblait goûter les situations équivoques, souffrant tantôt d'un excès d'acétone, tantôt d'un défaut de calcium, poussant les rhumes jusqu'au seuil de la pneumonie, les coliques jusqu'au seuil de la dysenterie, et les écorchures jusqu'au seuil de l'abcès. Sans jamais d'ailleurs franchir les seuils : il était ce qu'on appelle un enfant fragile. Du coup, toute la famille se mit à graviter autour de lui, qui ne demandait rien à personne, qui demeurait aussi innocemment paisible et répondait par un sourire blanc aux interrogations les plus inquiètes. « Ça ira mieux quand il aura cinq-six ans ! » répétait le médecin. Et le père, la mère, se hâtaient de toutes leurs forces vers cette époque.

Ils y parvinrent enfin, et commencèrent à respirer : conformément aux prévisions, le numéro 3 prenait son essor. Le plus chaud bonheur familial était en vue, camping, canoë, automobile et tendresse compris.

C'est alors que la guerre éclata. Quelle guerre ? L'ennemi venait-il cette fois de l'Est ou de l'Ouest, du Nord ou du Sud ? Peu importe, au fond. Des guerres, on en voit tous les vingt-cinq ou trente ans, laps de temps nécessaire pour fabriquer du soldat ; elles durent cinq ou six ans, laps de temps nécessaire pour détruire le soldat fabriqué ; après quoi, on refabrique du soldat, et on recommence. Bref : une guerre. Le père de famille se mua en soldat, se battit en soldat et fut fait prisonnier en soldat, avec quelques millions de congénères qui, comme lui, n'avaient eu le temps ni d'être tués, ni de se sauver. Et l'ennemi l'enferma dans un camp, et les semaines, les mois, les années se mirent à couler.

Les belligérants disposaient d'armes de destruction rapide, comme bombes à hydrogène, gaz toxiques et autres. Par malheur, ils ne s'en servirent pas, si bien que la durée de guerre habituelle n'en fut pas abrégée, et que le prisonnier trouva vite le temps long. Trouver le temps long : quelle sensation extravagante et, pour tout dire, scandaleuse ! Ne se plaignait-il pas jusqu'alors de trouver le temps court ? Il réfléchit à ces problèmes, s'empêtra dans d'obscures spéculations. La présence de ses enfants lui faisait le temps court, leur absence le lui faisait long. Temps long, temps de l'ennui ; temps court, temps du souci. Temps court, qui supprime la vie ; temps long, qui rend la vie odieuse. Le juste temps, temps du bonheur, ni court, ni long, comment l'obtenir ?

Finalement, il décida de s'évader. Au bout d'un an d'efforts, de tentatives avortées, de faux papiers confisqués, de tunnels éboulés, d'accidents frôlés, un beau jour la chance lui sourit et il se retrouva à l'air libre, vêtu en civil, les poches bourrées de chocolat, en plein cœur du pays ennemi. D'un pas gaillard, il entama la marche d'un ou deux mille kilomètres qui devait le ramener chez lui.

Il y avait un peu plus de deux ans qu'il était captif, et l'humanité lui semblait composée exclusivement de mâles adultes, habillés de vêtements couleur de terre et vivant dans des baraques. Au premier village traversé, il faillit fondre en larmes : il voyait des maisons, des femmes, des enfants, des couleurs vives. Toute sa tendresse d'un coup lui remonta au gosier. Il sourit aux femmes, qui lui sourirent en retour, leurs maris étant au front depuis des éternités. Il sourit aux enfants, dont le regard bleu, si pur, si naïf, si aimant, s'attachait à lui. Un bambin de dix ans, un petit ange, l'émut plus particulièrement sans qu'il sût pourquoi. Il s'arrêta, tira de sa poche une tablette de chocolat, l'offrit à l'enfant qui dit merci en sa langue ; puis, il poursuivit sa route. Un kilomètre plus loin, deux gendarmes le rattrapaient, lui mettaient la main au collet. C'était le petit ange qui, le trouvant suspect, l'avait dénoncé ; un vrai Saint-Just, ce petit ange, bien qu'il eût croqué le chocolat. Quant aux femmes, elles n'avaient rien dit : elles n'étaient pas des anges.

Et c'est ainsi qu'il passa dans son camp toute la durée de la guerre. Quand il rentra dans ses foyers, il frisait la quarantaine et ses enfants étaient presque émancipés. Sans vergogne, toute tendresse éteinte, il imagina la bonne vie égoïste qu'il allait enfin pouvoir entamer. Fut-ce l'émotion du retour ? Son inexpérience après tant d'années de chasteté ? Méconnut-il la verdeur de sa femme ? Au bout de quelques mois, celle-ci était enceinte et il s'arrachait les cheveux. Un quatrième enfant !

Un quatrième enfant, oui : produit de la surnatalité statistique qui suit les guerres. Le père jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus ; du reste, l'âge venant, il commençait à faire rapiécer son corps, tâche qui s'accorde mal avec l'altruisme.

Hélas ! Il avait oublié que ses enfants les plus anciens étaient à pré-

sent nubiles. La fille aînée fit un faux pas ; il fallut la marier en hâte ; et, comme le jeune ménage avait la vie difficile, les grands-parents se chargèrent du bébé. Cela tombait bien, en un sens : justement, leur propre numéro 4 était débrouillé. Suivit le mariage du fils aîné, avec enfants subséquents, sur lesquels déboulèrent de nouveaux enfants de la fille. Le numéro 3 se mit de la partie, afin sans doute de faciliter au numéro 4 la prise du relais. « Quelle heureuse famille ! » répétaient les gens à l'envi ; certains allaient même jusqu'à jalouser le grand-père. De fait, celui-ci était le plus fortuné des hommes : il venait enfin de réaliser le rêve de sa vie en achetant, à cinquante-six ans, sa première automobile. Il la conduisait avec une extrême tendresse. C'était même le seul être à qui il montrait encore de la tendresse ; mais on vit sur sa réputation.

De canoë et de camping, bien entendu, il n'était plus question à cet âge. La télévision, le frigidaire, la machine à laver et la maison de campagne avaient pris leur place au pays de l'espoir.

***

On a tort de fêter sans discernement tous les anniversaires. On a tort de pousser à bout les êtres tendres.

Un jour, la famille réunie fêta le soixante-dixième anniversaire de son chef. Celui-ci ouvrit les yeux et comprit que sa vie était derrière lui ; il la croyait encore devant.

Au même instant, quelqu'un lui annonçait la bonne nouvelle : il allait être arrière-grand-père.

Alors cet homme bon, ce juste, cette victime, jugeant que la mesure était comble, se leva. Il se sentait fort de son droit et, sur-le-champ, sans pitié, il commit son premier assassinat : de ses mains d'étrangleur, il étrangla sa femme. Puis il étrangla le crémier du coin, la boulangère, un capitaine de gendarmerie, l'institutrice et un petit télégraphiste qui passait à bicyclette ; il étrangla Lollobrigida, il étrangla le président de la République, il étrangla un cireur de bottes à Singapour.

Il étrangla même Albert Einstein. Albert Einstein était mort depuis longtemps, mais ça n'avait pas d'importance ; car tandis que l'étrangleur croyait étrangler l'univers, c'était l'univers qui l'étranglait lui-même en vérité, au milieu des gémissements de la famille, désolée de voir un être si tendre mourir, croyait-elle, de bonheur.

ROGER IKOR

POURQUOI 1940 ?

par A. Goutard

L'armée allemande nous ayant vaincus, nos historiens officiels nous la présentent comme un instrument irrésistible dont la supériorité matérielle était écrasante, si bien que, comme l'a proclamé le maréchal Pétain, « quand la bataille s'est engagée, nous ne pouvions plus opposer à cette supériorité que des mots d'encouragement et d'espoir ».

Cette affirmation est contestable et, pour apprécier la force véritable de l'armée allemande, il convient d'évoquer, fût-ce rapidement, les étapes de sa renaissance précipitée.

Le réarmement allemand réel. — Le Traité de Versailles n'avait laissé à l'Allemagne qu'une armée de métier de 100 000 hommes, dont 4 000 officiers, répartis en 7 divisions d'infanterie et 3 de cavalerie, avec 288 canons de campagne. L'artillerie lourde, les chars et les avions étaient prohibés.

En janvier 1933, à l'avènement de Hitler, « l'Armée était, dans ses grandes lignes, celle du Traité de Versailles », ainsi que le général Warlimont, ex-chef du Bureau des Opérations de l'O.K.W., l'a déclaré à M. Georges Castellan [1]. Le 2 août 1934, le président Hindenburg disparaît de la scène politique. Libéré du contrôle méfiant du vieux maréchal et cumulant dès lors tous les pouvoirs, Hitler donne le départ réel au réarmement en décidant qu'un plan de détriplement des divisions prévu par Schleicher sera exécuté dans l'année même. A la fin de 1934, 21 divisions existent, mais comme unités-cadres destinées à recevoir la future armée de la conscription.

Le 16 mars 1935 : coup de théâtre ! Le Führer dénonce les clauses militaires du Traité de Versailles, proclame le rétablissement du service obligatoire et décide de créer, non plus 21 divisions, mais 36, réparties en 12 corps d'armée.

Pour mesurer l'énormité de la tâche à entreprendre, il faut préciser qu'il s'agira finalement de passer des 7 divisions initiales, non à 36, mais à 52 divisions actives, puis à 103 divisions mobilisées, et d'un corps de 3 400 officiers de l'armée de terre (Services déduits) à un corps de 25 000 officiers d'active et 100 000 officiers de réserve !

Un des principaux organisateurs de la Wehrmacht, le général Mueller-Hillebrand, écrit : *La base de la Reichswehr était trop étroite pour permettre de construire sur elle une armée moderne en peu d'années. Dans*

1. Georges Castellan : *Le réarmement clandestin du Reich*, 1930, 1935. Plon, éditeur.

ces conditions, la question primordiale était celle des délais de réalisation, évalués à huit ou dix ans[1]. On estimait donc, à l'état-major de l'armée, que la nouvelle Wehrmacht ne pourrait être prête avant 1943, au plus tôt. Mais, impatient d'atteindre ses buts politiques. Hitler interviendra constamment pour raccourcir les délais des différentes étapes, si bien que tout sera fait dans une hâte fébrile !

L'armée de temps de paix, écrit le général Mueller-Hillebrand, *se développa donc rapidement, mais « en largeur » et sans que le développement « en profondeur » puisse suivre la même cadence. Or, une armée trop rapidement élargie n'est capable de faire la guerre que dans la mesure de ses ressources profondes en personnel et en matériel. Mais le dictateur Hitler repoussait toutes les objections du commandement contre cette croissance trop rapide ! Quant aux risques entraînés par sa politique de bluff, il les méconnut après ses succès initiaux, grisé qu'il était par le tableau de son armée du temps de paix, bien qu'elle n'eût pas de véritable potentiel de guerre.*

Particulièrement difficile fut la multiplication rapide du nombre des officiers. Rappels réduits d'officiers démobilisés dix-sept ans plus tôt, prélèvements dans la police et dans le corps des sous-officiers, développement des écoles, ne suffirent pas à combler tous les besoins avant la mobilisation.

En ce qui concernait la troupe, la grande question était celle des réserves instruites. Or, la première classe de recrues (classe 1914, année de naissance) ne fut incorporée qu'à l'automne de 1935, ce qui ne donnerait une classe de réserve instruite qu'à partir de 1937 ! Puis suivront jusqu'en 1939 trois autres classes (1915, 1916 et 1917), chaque classe comportant environ 300 000 hommes.

A la mobilisation, à part ses militaires de carrière et les deux classes sous les drapeaux, l'armée allemande ne disposera donc encore que de deux classes de jeunes réserves instruites (1914 et 1915).

Les treize classes plus anciennes (de 1913 à 1901 inclus) étaient les « classes blanches », qui n'avaient accompli aucun service militaire. On avait bien décidé, en principe, de leur donner une instruction sommaire de huit semaines, mais, faute d'instructeurs et de temps, il ne fut possible avant la guerre de donner cette instruction accélérée qu'à 600 000 hommes sur 3 500 000 ! Quant aux vétérans de la première guerre mondiale (classes 1900 et plus anciennes), il restera impossible, pour les mêmes raisons, de leur donner la moindre instruction de modernisation.

Les Allemands étaient donc encore loin en 1939 de la puissante armée que le chef de notre Deuxième Bureau caractérise ainsi dans son récent ouvrage[2] : *à la fin de* 1936, *l'armée allemande constitue une masse com-*

1. Général Mueller-Hillebrand : *Das Heer* 1933-1945. Mittler und Sohn, Darmstadt.
2. Général Gauché : *Le Deuxième Bureau au travail*. Amiot-Dumont, éditeur.

parable à l'armée de 1914 ! Comment cette armée en gestation, qui n'avait alors que deux classes sous les drapeaux et aucune jeune classe de réserve instruite, eût-elle pu égaler l'armée impériale de 1914 qui comptait trois classes actives et vingt-cinq classes de réserve parfaitement instruites et encadrées ?

Au sujet du nombre des divisions mobilisées en 1939, on lit dans le même ouvrage que nous estimions ce nombre à un minimum de 135 divisions, susceptible, dès l'ouverture des hostilités, d'être porté à 140 ou 150 divisions, dont 90 pouvant participer à des opérations offensives, soit les 57 d'active et la majorité des 40 divisions de réserve « dont le dressage offensif avait été poussé à l'extrême ».

Or, d'après les généraux allemands, leur armée mobilisée n'aurait alors compté que 103 divisions, dont 52 d'active (1re vague), 16 de réserve (2e vague), 21 de Landwehr (3e vague) et 14 d'Ersatz (4e vague), et seules les divisions de première vague étaient susceptibles de participer à des opérations offensives. *Les divisions de quatrième vague pouvaient être considérées comme utilisables à partir du* 15 *septembre, écrit le général Westphal, mais les* 36 *autres,* (2e *et* 3e *vagues*) *n'étaient absolument pas susceptibles d'être engagées ! En somme, le* 1er *septembre, près de la moitié de l'armée de campagne n'était pas capable de se battre ! (kampffähig).* Et il conclut : *Une armée capable de faire la guerre ne s'improvise pas... Une instruction solide exige du temps et de la stabilité ; et ces deux éléments avaient manqué*[1] *!*

La création de l'arme blindée. — Comme en France, le commandement allemand, dans les années 1920, ne voyait dans les chars qu'une arme auxiliaire de l'infanterie. Le premier, en 1929, Guderian, qui commandait un groupe de transport du train, étudia la question et se rendit compte que la nouvelle arme blindée ne donnerait son rendement maximum que si les autres armes dont elle avait besoin étaient mises sur le même pied qu'elle et groupées avec elle en grandes unités indépendantes, capables d'agir sur le plan tactique comme sur le plan stratégique. Mais il se heurta vite à la méfiance de l'état-major et à l'hostilité des autres armes.

L'histoire des années suivantes fut pour Guderian celle de sa lutte contre un « mur de réaction » pour faire triompher ses conceptions, qui étaient celles du colonel de Gaulle chez nous ; et sans doute n'y serait-il pas parvenu davantage que celui-ci, si le caporal Hitler, ouvert aux idées nouvelles, n'avait pris le pouvoir en 1933 !

Après les premières manœuvres concluantes de chars en 1934, Hitler décide la création pour 1935 de 3 divisions blindées, lesquelles en 1936 sont réunies en un corps blindé, sous les ordres du général Lutz. En 1938 deux nouvelles divisions sont créées, et en 1939, les Allemands peuvent

1. Général Westphal : *Heer im Fesseln*, Athenäum Verlag, Bonn.

entrer en campagne avec 5 Panzer-Divisionen, dressées à l'exploitation rapide. Mais leurs chars sont le plus souvent à peine blindés.

CRÉATION PRÉCIPITÉE DE LA LUFTWAFFE. — Alors que pour l'armée de terre et la marine, Hitler trouvait en 1933 un « fond » sur lequel il pouvait construire, pour l'aviation il n'y avait en principe rien, puisque l'aviation de 1918 avait été totalement dissoute. Cependant, grâce à un accord avec les Soviets, la firme Junkers avait créé une filiale en Russie, et un centre allemand d'expérimentation et d'instruction avait pu fonctionner jusqu'en 1933 sur le terrain de Lipetsk, près de Moscou, permettant de former un petit noyau de pilotes.

L'année 1933 marque la renaissance de la Luftwaffe en Allemagne même, mais sous camouflage. Le 11 mars 1935 enfin, le rideau se lève ! Goering proclame le réarmement aérien de l'Allemagne. *Le camouflage est fini*, écrit le général Rieckhoff, *et la duperie commence ! Il s'agit de grossir démesurément la puissance naissance de la Luftwaffe pour jeter de la poudre aux yeux ! Hitler a besoin de l'atout politique que constitue la menace d'une arme aérienne terrible* [1] *!*

La construction de la Luftwaffe est donc entreprise à une cadence folle ! D'un trait de plume on crée et multiplie les unités ! « Du fait de cette précipitation, écrit le général von Tippelskirch, la Luftwaffe présentait encore plus de lacunes que l'armée de terre. Les mises sur pied constantes ne lui laissaient aucun répit et démolissaient régulièrement ce que l'on venait de créer ! Le désir d'augmenter sans cesse le nombre des unités en utilisant tous les appareils existants et tout le personnel instruit, conduisait à un déséquilibre dangereux entre les forces en ligne et les réserves [2]. »

En ce qui concerne le matériel, les premiers avions fabriqués en Allemagne commencent à sortir en 1936, mais les premiers modèles sont défectueux, et, jusqu'en 1939, seuls les Stukas et les chasseurs Messerschmitt 109, expérimentés en Espagne, représenteront des réussites.

LA LIGNE SIEGFRIED. — Après la remilitarisation de la rive gauche du Rhin en 1936, l'armée avait entrepris la création de fortifications sur la frontière entre Rhin et Moselle, mais avec de très faibles crédits et d'après un plan qui ne devait être achevé qu'en 1948 !

Brusquement, au printemps de 1938. Hitler, qui projette d'envahir la Pologne et désire pendant ce temps tenir les Français en respect à l'Ouest, charge l'organisation Todt de construire un « Rempart de l'Ouest » dans l'année même ! En un si court délai, il ne pouvait être question de gros ouvrages comme ceux de la Ligne Maginot. On se contenterait donc d'ouvrages légers, dispersés en largeur et en profondeur.

1. Général Rieckhoff : *Trumpf oder Bluff ?* Editions Interavia, Genève.
2. Général von Tippelskirch : *Geschichte des zweiten Weltkriegs*. Athenäum Verlag, Bonn.

L'intensité du travail fut telle que, dès septembre 1938, l'ossature de la position était réalisée, et, dans ses discours des 12 et 26 septembre, le Führer pouvait célébrer à son de trompe ce « Rempart de l'Ouest », qu'il présentait comme *la fortification la plus gigantesque de tous les temps, comportant plus de* 17 000 *ouvrages blindés et bétonnés, établis sur* 3 *ou* 4 *lignes, sur une profondeur de* 50 *kilomètres !*

L'intention de bluff était évidente, Hitler n'ayant pas l'habitude de divulguer gratuitement ses secrets militaires ! Il fallait surtout nous impressionner ! En réalité, cette Ligne Siegfried construite si précipitamment était sans grande valeur. Le général Westphal nous expose que la plupart des ouvrages n'étaient pas à l'épreuve de l'artillerie lourde et qu'ils étaient mal implantés sur le terrain. Certains n'avaient même pas d'embrasures, parce que l'on avait trouvé plus rapide de couler des ouvrages de béton sans embrasures que des ouvrages avec embrasures ! Il s'agissait surtout de donner satisfaction à Hitler en construisant le plus grand nombre de blockhaus possible !

Walter Goerlitz écrit : « Dans la construction du « Rempart de l'Ouest », le général Gamelin voyait une preuve de la bonne organisation de la défense allemande. Il ne pouvait croire que ces fortifications étaient au fond un gigantesque bluff [1] ! »

LES FORCES EN PRESENCE

Les Allemands avaient mis sur pied à la mobilisation une Feldheer de 2 758 000 hommes, travailleurs compris, et avaient à l'intérieur 996 000 hommes seulement, mais ne disposaient au total que de 1.800 000 hommes instruits (active et réserve).

De notre côté, notre armée de terre mobilisée comprenait 2 776 000 hommes aux armées et 2 224 000 à l'intérieur, non compris les affectés spéciaux maintenus dans les usines. D'autre part, tous nos réservistes avaient accompli un an, dix-huit mois ou deux ans de service.

On peut donc admettre que, initialement, même sans tenir compte de l'appoint britannique, il y avait tout au moins équilibre entre les effectifs adverses, et supériorité d'instruction de notre côté, quelles que fussent les lacunes de cette instruction chez nos réservistes.

D'autre part, nous avions en 1939, à la veille de la guerre, 39 000 officiers d'active ou servant en situation d'activité et 90 000 officiers de réserve. « Dans l'ensemble, écrit le général Gamelin, nous avions une supériorité marquée de notre corps d'officiers, qui était de longue formation, alors que celui des Allemands était de date récente. »

Malheureusement, cette supériorité aura disparu le 10 mai 1940 !

1. Walter Goerlitz : *Der zweite Weltkrieg*. Steingrüben Verlag, Stuttgart.

LES GRANDES UNITÉS. — L'armée de campagne allemande, nous l'avons vu, comprenait à la mobilisation 103 divisions, dont 93 d'infanterie, 5 blindées et 4 légères.

De notre côté, nous avions au total, en France et en Afrique du Nord, 99 divisions, dont 81 d'infanterie, 2 légères mécaniques, 2 de cavalerie, et la valeur de 13 divisions de forteresse ou de secteur fortifié, plus 7 brigades de cavalerie. Sans doute, sur nos 81 divisions d'infanterie, 10 étaient en Afrique du Nord et 9 sur les Alpes, mais chez les Allemands, une soixantaine de divisions étaient massées à l'Est.

Au début de mai 1940, sur les 136 divisions de campagne dont se composera alors la Feldheer, 117, d'après Ploetz [1], seront sur le front de l'Ouest dont les 10 divisions blindées. De notre côté, sur les 115 divisions que nous aurons alors, 94 seront sur le front Nord-Est ou en arrière de ce front (dont 70 D.I., 3 D.C.R., 3 D.L.M., 3 D.L.C., et la valeur de 13 divisions de forteresse). Comme, à nos 94 divisions, il faudra ajouter une dizaine de divisions britanniques, nous disposerons pour la bataille de mai, face aux 117 divisions allemandes de l'Ouest, de 104 divisions franco-britanniques. Le général Gamelin dit 108 divisions, et le général Roton [2] 105. Il y aura donc encore un certain équilibre de grandes unités, surtout si l'on tient compte des 20 divisions belges qui seront intégrées dans le dispositif allié au début de la bataille et qui nous apporteront du 10 au 28 mai une aide que l'on a trop méconnue.

A la mobilisation, la valeur des divisions opposées était sensiblement égale. Nos 45 divisions d'active et nos divisions de dédoublement (série A) étaient souvent excellentes et en général bonnes, mais nos divisions de série B, dépourvues d'encadrement actif, étaient très médiocres et incapables de faire campagne avant reprise en main et entraînement.

Du côté allemand, il en était à peu près de même, puisque seules les 52 divisions d'active étaient en mesure de participer immédiatement à des opérations offensives, les 14 divisions d'Ersatz étant capables de faire campagne après un certain délai, mais les 35 divisions de réserve et de Landwehr étant très loin de l'être !

Il y avait donc dans ce domaine également un certain équilibre entre Français et Allemands en septembre 1939, équilibre qui sera malheureusement rompu à notre désavantage en mai 1940, en raison de la façon différente dont les deux armées adverses auront mis à profit le délai imprévu de huit mois qui leur sera laissé.

LA LÉGENDE DE L'ÉCRASANTE SUPÉRIORITÉ DES PANZER [3]. — Le général Gamelin a écrit dans son ouvrage : « La thèse du Gouvernement de Vichy, qui a si profondément intoxiqué l'opinion française, fut que les Alle-

1. Ploetz : *Geschichte des zweiten Weltkrieges.*
2. Notre chef d'état-major du front Nord-Est.
3. Arme blindée.

mands avaient, en mai 1940, une écrasante supériorité en chars de combat. »

Destinée à excuser notre défaite, cette thèse consistait à dire que nos chars étaient vieux et périmés, en même temps que très inférieurs en nombre aux chars adverses. Notre major-général d'alors, le général Doumenc, a écrit : *Le traité de Versailles n'ayant désarmé que les vaincus, notre armée avait soigneusement conservé les canons, les chars de combat, auxquels elle avait dû sa victoire... Nous avions pris grand soin de maintenir en état tous nos chars de combat de* 1918, *mais l'existence même de prototypes, fruits de longues études, montrait le vieillissement de ces richesses.*

Cette phrase paraît signifier que nous n'avions, en 1939, que nos vieux chars Renault F.T. de 1918 et seulement quelques specimens modernes, à titre d'échantillons. Mais ce serait là une interprétation inexacte, et dans les calculs qui suivent, nous ne tiendrons aucun compte de ces ancêtres.

Examinons d'abord la question de la soi-disant supériorité numérique écrasante des Panzer.

Le bulletin de renseignements établi le 10 mai 1940 par notre Deuxième Bureau donnait le chiffre de 7 000 à 7 500 chars allemands. Comme, le 15 mai, M. Daladier s'étonnait de ce chiffre, alors que les évaluations précédentes étaient très inférieures, le général Gamelin lui répondit : « C'est ce qu'on appelle un bulletin de renseignements de couverture, pour le cas où l'affaire tournerait mal ! » (Comme l'affaire a très mal tourné, cette couverture ou parapluie a été largement utilisée.)

On pourrait croire que, grâce aux renseignements allemands que nous possédons aujourd'hui, ce chiffre de 7 000 chars est abandonné ! Or, nous le retrouvons dans le *Tableau comparé des forces en présence le* 10 *mai* donné par le général Gauché dans son ouvrage édité en 1953, avec le commentaire suivant : *On a beaucoup discuté sur ce chiffre de* 7 000 *chars, et certains l'ont trouvé excessif. Nous reconnaissons que, dans l'évaluation qui a été faite, on a admis pour les divisions blindées allemandes la dotation forte de* 400 *chars. Or, une tendance commençait à se faire jour en vue de diminuer cette dotation, tendance qui s'accentuera au cours de la campagne de Russie où, pour obtenir plus de souplesse dans la manœuvre, on augmentera le nombre des divisions blindées sans que le nombre global des chars soit changé.*

En réalité, il ne s'agira pas en Russie de faciliter une manœuvre qui ne présentait aucune difficulté, mais de donner satisfaction à Hitler qui exigeait toujours plus de divisions blindées, alors qu'il n'y avait pas de chars pour en constituer ! Il faudra donc répartir dans de nouvelles unités les chars existants ! C'est ainsi que l'on obtiendra, en 1942, 31 divisions blindées, mais généralement à 2 bataillons seulement, 10 d'entre elles n'auront même que 1 bataillon ! *Hitler*, écrit Eddy Bauer, *espérait vrai-*

semblablement bluffer ses ennemis et son pays avec des chiffres fantastiques ! En définitive, il s'est bluffé lui-même ! Au surplus, ce n'était pas de 10 divisions de 400 chars que parlait notre Deuxième Bureau de 1940, mais de 12 à 14 divisions de 500 chars.

Là aussi, l'erreur était voulue ! Le général Gamelin écrit : « Quand, avant de la répandre, le Deuxième Bureau me soumit cette formule de la Panzer-Division à 500 chars, je reconnais l'avoir approuvée, pensant qu'elle serait de nature à frapper l'opinion française et à l'alerter. »

Combien de chars allemands en réalité ? — Dans les *Souvenirs* du général Guderian [1], on lit que les 10 Panzer-Divisionen disposaient en principe, de 2 800 chars armés, en réalité de 2 200. En 1946, antérieurement à la parution de son ouvrage, Guderian avait parlé au commandant Rogé, du service historique français, de 2 680 chars. Par ailleurs, un document établi en 1944 par l'Inspection générale des Panzer donne le chiffre de 2 574 chars, au 10 mai 1940, tous endivisionnés de la façon suivante : 2 régiments à 2 bataillons à chacune des 1re, 2e, 3e, 4e, 5e et 10e divisions blindées ; 1 régiment à 3 bataillons à chacune des 6e, 7e et 8e divisions ; 1 régiment à 2 bataillons à la 9e division blindée.

Plus forts que les nôtres, les bataillons allemands comptaient en principe 72 chars. Comme chez nous, les chars de remplacement n'étaient pas compris dans les totaux. D'après Guderian, la dotation des divisions en sortes de chars était la suivante :

A chacune des 1re, 2e et 10e Panzer : 276 chars, dont 30 chars I, 100 chars II, 90 chars III et 56 chars IV.

A chacune des 3e, 4e et 5e Panzer : 324 engins, dont 140 chars I, 110 chars II, 50 chars III, et 24 chars IV.

A chacune des 6e, 7e et 8e Panzer : 218 chars, dont 10 chars I, 40 chars II, 36 chars IV et 132 chars Skoda.

A la 9e Panzer : 229 chars, dont 100 chars I, 75 chars II, 36 chars III et 18 chars IV.

Soit, au total : 2 683 chars comprenant : 640 Pz.Kw. I, 825 Pz.Kw. II, 456 Pz.Kw. III, 366 Pz.Kw. IV et 396 Skoda. Nous ne parlerons pas des automitrailleuses, dont le nombre s'équilibrait dans les deux camps (800 allemandes contre 870 françaises, sans compter les britanniques).

Combien de chars français ? — Nos usines avaient sorti, avant mai 1940, 3 438 chars modernes, dont un certain nombre était resté à l'intérieur ou avait été envoyé outre-mer ; mais ce qui nous intéresse, ce sont les chars présents au Nord-Est pour la bataille. D'après le général Gamelin, le nombre en aurait été, au 10 mai, de 2 283, répartis en 51 bataillons, dont 12 bataillons aux 3 D.C.R., la valeur de 12 bataillons aux 3 D.L.M., et 27 bataillons indépendants, chaque bataillon comportant 45 chars légers ou moyens, ou 33 lourds. Comme il faut ajouter la

1. Heinz Guderian : *Erinnerungen eines Soldaten*. Kurt Vowinckel, Heidelberg.

4e D.C.R. qui arrivera de l'intérieur le 16 mai, avec 3 nouveaux bataillons lourds, soit 100 chars B (ses bataillons légers étant pris aux armées), le total de nos chars modernes pour la bataille aurait été de l'ordre de 2 400, répartis en 54 bataillons — sans parler des 600 vieux chars Renault affectés à la garde des terrains d'aviation.

Le général Roton, chef d'Etat-major du front Nord-Est, donne des chiffres plus élevés : 3 000 chars, se répartissant ainsi : 2 300 chars légers (R. 35, H. 35, H. 39 et F.C.M.), 410 chars rapides Somua et 325 chars lourds B. Nous aurions donc eu de 2 400 à 3 000 chars de combat modernes, et si l'on ajoute les chars du corps expéditionnaire britannique, on arrive certainement à un total allié voisin de 3 000 chars, en face des 2 700 chars allemands du front Ouest. On ne peut donc parler de « supériorité numérique écrasante des Panzer » ! Mais avaient-ils une supériorité qualitative ?

Les chars allemands étaient-ils supérieurs aux nôtres ? — Un char se caractérise par son blindage, son armement, sa vitesse, son rayon d'action, et même son équipement radio. Un matériel résulte d'un compromis entre ces divers éléments. Suivant l'emploi prévu, on est conduit à sacrifier la vitesse et le rayon d'action au blindage et à l'armement, ou, au contraire, à consacrer une plus forte proportion de volume et de poids au moteur et aux réservoirs d'essence. Cela dit, nos chars étaient-ils « meilleurs » ou « moins bons » que ceux des Allemands ? Tout dépendait de l'emploi que les uns et les autres comptaient en faire.

Comme nous n'envisagions qu'une guerre de positions, dans laquelle les chars seraient les auxiliaires de l'infanterie, destinés à faciliter l'avance de celle-ci à travers les obstacles et les engins de feu du champ de bataille, il était nécessaire qu'ils fussent très fortement blindés, donc lourds. Peu importait la vitesse et le rayon d'action, pour une progression lente et limitée, d'objectif en objectif, à l'allure générale des autres armes. Les longs arrêts de cette progression permettraient les ravitaillements en carburant et un équipement radio à grande portée n'était pas d'une importance absolument capitale, puisqu'on ne se perdrait pas de vue !

Comme, par contre, les Allemands envisageaient une guerre-éclair, avec une rupture par surprise et une exploitation profonde immédiate, menée en terrain libre par de grandes unités blindées indépendantes, leurs chars avaient besoin surtout de vitesse et de rayon d'action, la protection par la cuirasse passant au second plan.

Par malheur, ce seront les Allemands qui nous imposeront leur guerre, et non l'inverse ! Manquant de vitesse et de rayon d'action pour une guerre de mouvement, il arrivera que nos chars se présenteront en retard sur les points décisifs, ou n'y parviendront pas, ou tomberont en panne d'essence en plein combat et devront être incendiés par leur équipage ! En ce sens, ils seront donc inférieurs aux engins allemands. Par la suite, nos grands chefs ont paru déplorer ces défauts comme une fatalité. Mais

si nos chars étaient ainsi, c'était bien parce que le Commandement les avait conçus ainsi ! Il n'aurait pas coûté plus cher de les construire autrement !

Cependant, si nos chars étaient inférieurs aux Panzer dans les mouvements, ils devaient normalement les dominer sur le champ de bataille, dès qu'ils les aborderaient face à face. Mais encore faudrait-il savoir les présenter en nombre au bon moment et au bon endroit et organiser parfaitement leur ravitaillement en carburant.

CARACTÉRISTIQUES COMPARÉES. — Alors que tous nos chars modernes étaient protégés par une cuirasse de 40 mm, le Pz.Kw. I n'avait qu'un blindage de 8 à 13 mm, le Pz.Kw. II de 12 à 14 mm, et le Pz.Kw. III de 20 à 25 mm, tous blindages justiciables de nos canons modernes de chars et antichars. Le Pz.Kw. IV, de 20 tonnes, était plus sérieusement protégé par un blindage de 35 mm.

En ce qui concerne l'armement, si, faute de canons modernes commandés trop tard, ou en retard de fabrication, un certain nombre de nos chars légers avaient dû être armés du vieux canon de 37 de 1918 à faible vitesse initiale (360 m-s), donc à faible pouvoir de perforation, par contre, un bon canon de 37 moderne (700 m-s) armait en général nos chars H. 39 et R. 40, et un excellent canon de 47 armait nos chars moyens D et rapides Somua. Quant à notre char lourd B, il était considéré comme le plus puissant du monde avec ses 30 à 35 tonnes, son blindage de 40 à 70 mm à l'épreuve de tous les canons de chars allemands, son canon de 47 sous tourelle et son canon de 75 sous casemate.

Du côté allemand, le quart des chars du 10 mai n'avait pas de canon du tout (Pz.Kw. I, armé de 2 mitrailleuses), un autre bon quart (Pz.Kw. II) n'avait qu'une petite pièce de 20 mm, les autres chars avaient un canon de 37 ou, pour le Pz.Kw. IV, un canon de 75.

Dans le domaine de la vitesse et du rayon d'action, les chars allemands, avec leur moyenne de 45 ou 55 kilomètres-heure, étaient très supérieurs aux nôtres.

Dans l'ensemble, écrit le général Gamelin, *on a le droit de dire que, en mai* 1940, *les unités françaises se trouvaient nettement plus puissantes contre les chars allemands que les unités allemandes contre les chars français*. En tout cas, les Allemands n'étaient nullement conscients de la supériorité de leur matériel blindé. Walter Goerlitz parle des chars français *plus nombreux, plus sérieusement construits et beaucoup plus fortement blindés que les chars allemands*. Pourquoi donc nos chars n'ont-ils pas joué sur le champ de bataille le rôle que l'on pouvait en attendre ?

L'INFÉRIORITÉ D'ORGANISATION DE NOTRE ARME BLINDÉE. — Il semble qu'à la base du mauvais rendement de nos blindés, il y ait eu une erreur d'organisation, conséquence d'une erreur de doctrine.

Première anomalie : alors que les blindés allemands formaient une arme unique : la Panzerwaffe, les nôtres dépendaient de deux directions

différentes : les uns de la Direction de la Cavalerie (1 500 blindés, dont 700 à 800 chars), les autres de la Direction de l'Infanterie de 1 500 à 1 700 chars), d'où deux mentalités, deux instructions, deux missions.

D'autre part, alors que tous les bataillons de chars allemands étaient endivisionnés et que les 10 divisions blindées de 1940 étaient elles-mêmes groupées en corps d'armée blindés, puissantes masses de choc et de manœuvre pouvant durer et mener leur action en profondeur, plus de la moitié de nos chars étaient dispersés en bataillons indépendants de réserve générale, destinés à être distribués « en épicerie » aux grandes unités ordinaires, soit à priori, soit au moment du besoin. Nous avions bien 3 divisions cuirassées, créées seulement au début de 1940, mais les bataillons de chars ne sont pas tout dans une division blindée ! Tout le reste, infanterie portée, artillerie automobile, transmissions, etc., avait dû être improvisé avec des moyens de fortune et, faute de services, ces divisions tardivement constituées étaient incapables de vivre et de combattre d'une façon indépendante et devaient être rattachées à des grandes unités normales, c'est-à-dire fondues dans le dispositif général.

Nous avions bien, certes, 3 divisions légères mécaniques groupées en un corps de cavalerie, mais ces unités ne pouvaient remplir les missions normales des divisions cuirassées. Du reste, on s'empressera d'en disperser les éléments blindés !

La différence de rendement pour un même nombre d'engins dans les deux camps ne pouvait qu'être énorme. A notre dispersion s'opposait la concentration allemande, à notre ordre mince, l'ordre profond allemand. Aussi verrons-nous nos bataillons indépendants disparaître dans la tourmente sans que l'on sache où ni comment, et nos divisions cuirassées fondre l'une après l'autre comme neige au soleil, sans exercer d'action notable sur le cours de la bataille.

Cette question d'organisation était capitale. Un auteur allemand, von Weitershausen, écrit : *L'articulation et les moyens de commandement des divisions blindées allemandes leur ont permis, dans les premières années de la guerre, de jouer le rôle décisif dans la bataille, bien que, en ce qui concerne seulement le nombre des chars, ells aient été en état d'infériorité, aussi bien en France qu'en Russie. Ce ne sera que lorsque l'adversaire, et le Russe le premier, se mettra lui aussi à constituer des grandes unités blindées et motorisées, capables d'agir d'une façon indépendante sur le plan stratégique, qu'un certain équilibre interviendra dans la conduite des opérations* [1].

L'AVIATION ALLIÉE FACE A LA LUFTWAFFE

S'il faut reconnaître qu'il y avait un certain équilibre numérique entre les chars français et les chars allemands, il ne saurait, dira-t-on, en être ainsi pour l'aviation. Le général Vuillemin n'a-t-il pas écrit : « Notre

1. *Wehrwissentschaftliche Rundschau*, août 1953.

aviation s'est heurtée à un ennemi cinq fois supérieur en nombre » ? Et tout le monde n'a-t-il pas constaté en 1940 que le ciel était « vide de nos ailes » ?

Cela reste à vérifier. Une seule chose est certaine : l'inefficacité de notre arme aérienne dans la bataille. Mais cette inefficacité provenait-elle réellement d'une écrasante supériorité numérique ennemie, ou d'une infériorité qualitative considérable de notre matériel aérien, ou d'une erreur d'emploi, ou encore d'une défaillance généralisée de nos aviateurs ? Examinons ces points.

Combien d'avions allemands en 1940 [1] ? — D'après les déclarations des généraux de la Luftwaffe Meister et Kreipe, recueillies en 1947 par le colonel de Cossé-Brissac, les Allemands auraient disposé le 10 mai de 3 000 avions de combat ainsi répartis : 700 à 800 chasseurs, 1 200 bombardiers, 400 Stukas, 200 destroyers et 450 avions de reconnaissance.

Seules les IIe et IIIe flottes aériennes, commandées respectivement par les généraux Kesselring et Sperrle, et comprenant presque tous les avions modernes, ont pris part à la campagne de France. Dans son *Histoire de la deuxième Guerre mondiale*. Ploetz donne pour ces deux flottes le total de 2 670 appareils, dont 1 308 chasseurs ou destroyers et 1 361 bombardiers ou Stukas, chiffre que Kesselring reproduit dans son ouvrage, tout en trouvant exagéré le nombre des chasseurs.

Combien d'avions franco-britanniques ? — Un document adressé au début de mai 1940 par le G.Q.G. des Forces aériennes au G.Q.G. des Forces terrestres prévoyait, pour le 15 mai, 1 300 appareils français « engagés ou prêts à être engagés sur le front », dont 764 chasseurs, 143 bombardiers et 396 avions de renseignements.

Ces données de 1940 sont confirmées, à peu de choses près, par les tableaux très précis établis par le colonel de Lesquen d'après les archives de l'Air, et qui donnent les chiffres suivants d'avions modernes disponibles dans les unités ou en volant aux armées :

700 chasseurs, dont 600 monoplaces (Morane 406, Bloch 152 et Dewoitine) et 100 multiplaces (Potez 63).

De 150 à 175 bombardiers, dont une soixantaine de Leo 45.

De 350 à 400 avions de renseignements (Potez 63 et quelques Bloch).

Soit, au total, de 1 200 à 1 275 avions. Le colonel de Cossé-Brissac dit 1 279, dont 743 chasseurs, 144 bombardiers et 392 avions de renseignements.

Certes, ce total sera affecté d'un coefficient d'indisponibilité pouvant atteindre 33 p. 100 en période d'opérations, ce qui réduira par exemple à 450 ou 500 le nombre des chasseurs disponibles ; mais comme il en

1. Voir dans la *Revue de Défense Nationale* les études du colonel Paquier, du colonel Lyet, du colonel de Cossé-Brissac (numéro de juin 1948), du colonel Rogé (numéro de février 1951) et du colonel de Lesquen (numéro de janvier 1952).

sera de même chez les Allemands, nous ne tiendrons pas compte de ce facteur variable.

Nous avions aussi sur les théâtres extérieurs 314 appareils, et 1 450 à l'intérieur dans les positions suivantes : dans les écoles ou les centres d'essai : 451 ; dans l'attente (souvent longue) d'armement et d'équipement : 501 ; en cours d'armement : 145 ; en attente de réparations : 348. Il est probable que si le commandant de l'armée de l'air avait tenu la main à un équipement plus rapide des cellules construites ou reçues, et s'il avait fait instruire des pilotes pour les « avions futurs », et non pas seulement pour les avions existants, nous aurions pu mettre en ligne le 10 mai un nombre d'avions plus considérable.

Ne retenons que nos 1 200 appareils des armées, auxquels il faut ajouter les avions britanniques qui, de nos bases ou des bases anglaises, agiront dans le ciel de France et que l'on peut évaluer à un millier. Le colonel Rogé dit 1 150, dont 500 basés en France. Parmi les forces aériennes agissant d'Angleterre, citons un Bomber Command de 250 appareils qui était relié directement par câble sous-marin au P.C. de notre zone d'opérations aériennes nord.

En ne tenant compte que des appareils basés en France, nous aurions donc, du côté allié, disposé au début de la bataille, face aux 2 600 avions allemands, de quelque 1 700 avions franco-britanniques, aidés par un nombre très variable de squadrons basés en Angleterre, ce qui ne laissait pas à la Luftwaffe une supériorité numérique absolument écrasante, d'autant moins que, si nous étions très inférieurs dans le domaine du bombardement, nous étions en légère supériorité dans celui de la chasse, l'arme du « balayage du ciel » au-dessus du champ de bataille ! Mais, à partir du 20 mai, devant l'irruption des Panzer dans le Nord de la France, les squadrons britanniques regagneront leur île.

La supériorité qualitative de la Luftwaffe était-elle considérable ? — Les chasseurs allemands étaient plus rapides que les nôtres. Alors que la vitesse du Potez 63 et du Morane était de 480 kilomètres-heure et celle du Curtiss de 490, le Me 109 pouvait atteindre 570 kilomètres-heure et le Me 110 (très rapide mais manquant de maniabilité) allait jusqu'à 585 kilomètres. L'armement était à peu près comparable, mais notre Potez avait deux canons, alors que les chasseurs allemands n'en avaient qu'un.

La chasse anglaise était composée de Hurricane (495 km-h) et de Spitfire (570 km). Ces derniers étaient basés en Angleterre, mais ils feront des ravages dans les rangs de la Luftwaffe à Dunkerque.

Nos bombardiers portaient de 800 à 2 000 kilogrammes de bombes, avec une autonomie de 1 000 à 1 300 kilomètres. Les Allemands portaient à peu près le même chargement, mais avaient 200 kilomètres de plus d'autonomie.

Mais si le matériel ennemi était supérieur au nôtre, l'infériorité était

compensée pour nous par la plus grande valeur de nos pilotes, entraînés de longue date. En tout cas, l'infériorité de leur matériel n'empêchera pas nos chasseurs d'abattre trois fois plus d'avions que les chasseurs allemands ne nous en abattront. Dans son *Bilan de la Bataille aérienne*, le général Vuillemin donne les chiffres suivants : 778 appareils ennemis abattus par notre chasse et 240 par notre D.C.A., contre 306 appareils français descendus et 229 détruits au sol.

Le ciel était-il vide de nos ailes ? — De l'impuissance de notre aviation à protéger nos troupes harcelées par les Stukas, on a conclu un peu hâtivement à la faillite de l'aviation française qui aurait déserté le ciel au-dessus du champ de bataille. Or, nos chasseurs se sont battus, et même bien battus ! Leurs victoires en font foi. Mais ils se sont battus en ordre dispersé ! « Mes chasseurs sont partout, envoyés sans ménagement sur les armées disloquées » notera avec désespoir le général d'Astier de La Vigerie le 15 mai. Quant aux bombardiers franco-britanniques, ils témoignèrent d'un rare esprit de sacrifice à Sedan le 14 mai.

Comment les acteurs du drame ont-ils pu de bonne foi déclarer qu'ils n'ont pas vu d'avions français ? écrit le général de La Vigerie. *Je pense que cela peut s'expliquer par l'état de stupeur où les ont plongés les attaques de Stukas et par la difficulté d'identifier les avions français aux moyennes altitudes... Mais, quand déjà les unités des autres armes couleront entre les doigts de leurs chefs, l'Aviation restera cohérente et disciplinée à sa place de combat et continuera à se battre jusqu'au dernier moment* [1].

Des erreurs d'organisation et d'emploi. — Si la supériorité de la Luftwaffe n'a été écrasante ni par le nombre ni par la qualité, et si nos équipages se sont bien battus, pourquoi donc notre aviation n'a-t-elle exercé aucune action efficace sur la bataille ? On a invoqué comme raison la faiblesse du concours apporté par la R.A.F., mais une participation plus importante n'eût sans doute pas changé grand-chose... sauf pour la bataille ultérieure d'Angleterre !

Ne faut-il pas plutôt rechercher les raisons de notre impuissance au-dessus du champ de bataille dans les mêmes erreurs d'organisation et d'emploi qui ont entraîné l'inefficacité de notre arme blindée sur le champ de bataille ?

Du côté allemand, tous les moyens de l'Ouest étaient concentrés en deux flottes aériennes et en une réserve générale. Chez nous, au contraire, une partie des forces était distribuée à priori aux armées de terre. *Nos deux grosses fautes*, écrit le colonel de Lesquen, *ont résidé dans l'affectation organique de groupes de chasse aux armées et dans la création (dans les armées) de groupes aériens d'observation (G.A.O.) en nombre disproportionné.*

1. Général d'Astier de La Vigerie : *Le ciel n'était pas vide*. Julliard, éditeur.

En outre, notre commandement aérien présentait un certain enchevêtrement. Le front nord-est était divisé en « zones d'opérations aériennes » (Z.O.A.) adaptées aux groupes d'armées, et recevant les ordres du commandant du groupe, en même temps que ceux, parfois contradictoires, du commandant des « Forces aériennes de coopération » (général Têtu), placé auprès du général Georges. De plus, le commandant des « Forces aériennes réservées » avait des formations qui agissaient dans les Z.O.A. sans être sous les ordres des commandants de zone.

Tiraillé de tous côtés, le général de La Vigerie, qui commandait la Z.O.A.-Nord, écrit qu'il n'a pas senti l'action « d'un commandement central prenant la responsabilité en main sur le théâtre d'opération ».

Enfin, notre action aérienne sera essentiellement défensive, la chasse étant chargée surtout de protéger les unités d'observation et de bombardement, missions passives qui absorberont en détail ses effectifs.

La Luftwaffe, par contre, agira offensivement et en masse, d'après le principe du « Schwerpunkt », ce que le maréchal Kesselring traduit ainsi : *La condition de la victoire résidait dans la concentration des forces de l'aviation sur un seul objectif.*

Deux exemples sont particulièrement frappants. Le 13 mai, les Allemands appliqueront sur Sedan 700 avions, dont 200 Stukas ; mais le lendemain, il n'y aura plus un avion allemand dans le secteur, dont la défense sera laissée à la Flak.

De notre côté, dans la matinée tragique du 15 mai, le général commandant la Z.O.A.-Nord, adaptée au G.A.-I, recevra du commandant de ce groupe d'armées l'ordre de répartir ainsi ses forces de chasse : 60 p. 100 au profit du détachement Touchon, 30 p. 100 au profit de la IIe armée, 5 p. 100 au profit de la IXe armée et 5 p. 100 au profit de la VIIe armée. A la même heure et pour les mêmes forces, il recevra du général Têtu un ordre de répartition différent : 50 p. 100 sur la région de Mézières, 30 p. 100 sur la région de Sedan, et 20 p. 100 sur la région de Dinant ; en même temps que lui parviendront des appels directs et pressants de la IIe armée, de la IXe armée, de la VIIe armée et du détachement Touchon ! On imagine le résultat négatif d'une telle épicerie !

D'autres carences : D.C.A., piqué, aéroportés. — Un autre handicap pour notre aviation résidera dans le fait qu'elle se heurtera à une Flak (D.C.A.) nombreuse et active, alors que les avions allemands pourront opérer à peu près impunément, faute de D.C.A. sérieuse de notre côté. Au 10 mai, la Flak comptait 9 300 canons, dont 6 700 de 37 mm et 2 600 de 88 mm. Notre D.C.A. n'était constituée que de 1 200 pièces de 20 ou 25 mm, 964 pièces étrangères de 20 mm, et 350 canons de 75 hérités de 1918.

Bien que les Stukas aient fait leurs preuves en Espagne, notamment à Guadalajara en 1937, et bien que le général Vuillemin, invité par le général Milch en 1938 ait assisté à une impressionnante démonstration de

bombardement en piqué, notre Haut Commandement terrestre et aérien n'avait pas cru devoir adopter ce mode de combat. Un prototype comparable au Stuka, le Loire-Nieuport, avait cependant été réalisé en 1938 et une commande de 120 appareils avait été passée, dont 70 pour la Marine et 50 pour l'Armée de l'Air, mais celle-ci avait annulé la commande.

On crut chez nous remplacer avantageusement le bombardement en piqué par le « bombardement d'assaut », exécuté en « vol rasant ». Une brigade, dotée du Breguet 691, fut constituée, mais, écrit le général Seive : *la première mission qu'elle remplira en Belgique, le* 12 *mai, sonnera le glas du vol rasant, trop vulnérable aux armes de petit calibre, surtout s'il ne peut bénéficier de la surprise.*

Quant aux opérations aéroportées, *ni l'Etat-major de l'Armée de l'Air, ni celui de l'Armée de Terre,* écrit le colonel Rogé, *n'avait compris leur importance, ce qui explique chez nous l'absence de matériel aérien de transport.*

De même que notre arme blindée n'avait été conçue que comme arme auxiliaire de l'infanterie, notre aviation avait été conçue, non comme arme de bataille contre la Luftwaffe, mais comme arme *défensive* auxiliaire de l'armée de terre. D'où la dispersion des efforts de ces deux armes nouvelles et, par conséquent, leur inefficacité dans une guerre courte, pour le gain de laquelle l'adversaire lancera d'un coup et en bloc toutes ses forces terrestres et aériennes contre notre armée de terre.

Si, avec une telle concentration, qui entraînera notamment l'usure de ses forces aériennes stratégiques dans la coopération avec son armée de terre, l'Allemagne devait gagner la première bataille, elle risquait de perdre la guerre ! Que serait-il advenu, en effet, de la Luftwaffe, si la campagne de France avait duré ? Pour nous en rendre compte, il faut d'abord jeter un coup d'œil sur la situation initiale de l'aviation ennemie, puis sur les forces restantes des deux aviations après la première bataille.

Certes, écrit le général von Lossberg, *dans son aspect extérieur, l'aviation allemande paraissait sans rivale, mais il ne fallait pas regarder dans la coulisse ! Organiquement, la Luftwaffe était encore moins prête que l'armée de terre. En* 1939, *c'est à grand-peine que l'on arrivera à mettre sur pied les unités du front, car les stocks manquaient complètement, et même les pièces de rechange ! Tant que la Luftwaffe ne recevra que des missions limitées, les déficits survenus pourront encore, tout juste, être compensés par les fabrications, mais la gravité de la situation se manifestera plus tard !*

Nous ne nous doutions guère, en 1940, de l'usure aérienne allemande, que le maréchal Kesselring décrit ainsi : *L'engagement ininterrompu de nos forces aériennes à partir du* 13 *mai, avait littéralement pompé le personnel et le matériel ! Au bout de trois semaines, les unités tombèrent à* 50 *et même* 30 *p.* 100 *de leurs effectifs théoriques.* Après Dunkerque, la IIe flotte aérienne avait perdu 450 appareils. Au début d'août, après la

bataille de France, mais avant celle d'Angleterre, *la Luftwaffe était mal en point*, écrit le colonel Baumbach, *car ses équipages avaient été sacrifiés !* Et Kesselring nous dit qu'il n'y avait plus que 700 avions de chasse en escadre.

De notre côté, résultat inattendu de l'exploitation incomplète de nos ressources, nos 1 450 avions de l'intérieur constitueront une réserve que l'on exploitera en mai et juin, en même temps que notre production montera en flèche, si bien que, comme l'écrit le général Vuillemin dans son bilan : *A l'armistice, l'Aviation demeurera prête à continuer la lutte, avec des effectifs de première ligne supérieurs à ceux qu'elle avait le 10 mai.* Ne verrons-nous pas, du reste, quelque 700 appareils modernes franchir la Méditerranée d'un coup d'aile pour se réfugier en Afrique à la fin de juin 1940 ?

Il est donc permis de penser que, si nous avions tenu sur la Meuse, et si la bataille de France avait duré, la supériorité aérienne aurait changé de camp ! La Luftwaffe avait grandi trop vite pour avoir une puissance durable. *Le temps*, écrit le général Rieckhoff, *ne ménage pas ce qui a été fait sans lui. Tôt ou tard, tout bluff est démasqué !* Et il ajoute : *De 1939 à 1944, aucune estimation étrangère n'a évalué exactement la puissance de la Luftwaffe. Personne n'imaginait un niveau aussi bas !*

Du reste, après l'effet de surprise et de terreur exercé à Sedan et à Dinant sur des troupes non aguerries et médiocrement encadrées, la Luftwaffe sera incapable d'entraver sérieusement nos mouvements stratégiques, comme d'empêcher les rembarquements de Dunkerque. Elle n'impressionnera plus nos combattants de l'Aisne, et ses faiblesses apparaîtront en pleine lumière dans la bataille d'Angleterre.

L'ARTILLERIE

Supériorité de notre matériel. — A la veille de la bataille, nous avions aux armées quelque 11 200 canons, allant du 75 au 280, dont 5 600 pièces de 75, 1 600 pièces de 105, 2 000 pièces de 155 court, 1 200 pièces de 155 long et 680 pièces de grosse destruction de 220 et de 280. Une amélioration des conditions de tir avait été apportée à nos matériels anciens par l'adoption des nouveaux obus Brandt, qui avaient fait passer de 11 à 13 kilomètres la portée de notre 75 et qui avaient augmenté de 2 kilomètres également la portée du 105 et du 155.

Telle était notre artillerie, « arme principale des Français », disaient les généraux allemands, qui la redoutaient. *L'artillerie lourde et très lourde française*, écrit le général von Tippelskirch, *était très nombreuse et, malgré la vétusté de certains de ses matériels, elle aurait pu fournir une puissance de feu écrasante !*

Ayant dû livrer ou détruire leur artillerie après leur défaite de 1918, les Allemands n'avaient pas eu le temps de la reconstituer nombreuse et puissante — en admettant qu'ils en aient eu l'intention !

... Mais des erreurs de conception. — Malheureusement, notre artillerie n'était redoutable que dans la guerre de stabilisation que nous concevions, et sa faillite sera totale dans la guerre de mouvement que nous imposeront les Allemands. Son principal handicap résidera dans son mode de traction, en général hippomobile, ce qui rendra les unités très sensibles au bombardement aérien dans les déplacements et interdira à peu près tout décrochage au combat — d'où l'abandon de presque tout notre matériel dès les premiers replis.

Mais c'était une erreur de doctrine surtout qui pesait sur notre artillerie. Elle était restée l'arme compassée de la guerre de stabilisation. Dans son remarquable ouvrage, le général Menu écrit : « *A l'adversaire qui va mener ses batailles sous le signe de la vitesse, nous opposerons une arme conçue pour l'attaque de positions fortifiées et qui, ayant sacrifié la rapidité à la recherche de l'ultime précision, est tyranniquement dominée par la mathématique. Tous ces matériels lourds qui, lentement, méthodiquement, à longueur de journée, démolissaient les organisations, les réseaux, les batteries, tous objectifs fixés au sol, que feront-ils quand ils auront devant eux ces engins mécaniques fugitifs, aux déplacements ultrarapides ?* »

Et de quelle utilité seront nos « groupes de canevas de tir », nos « S.R.A. » (Services de renseignements de l'artillerie), etc., tous organes de guerre stabilisée qui disparaîtront dans la retraite, sans avoir même pu se déployer ?

Avec ses plates-formes, ses appareils, ses cargaisons de munitions, notre artillerie avait besoin, pour se mettre en place, de délais considérables, de même que pour sortir de position. Aussi, verrons-nous nos batteries abandonnées sur le champ de bataille ou semées le long des routes, souvent sans avoir tiré un coup de canon ! Il en sera ainsi notamment pour l'artillerie lourde de corps d'armée et d'armée de la VIIe armée, de la Ire armée, des corps de gauche de la IXe armée, et pour de nombreux régiments lourds divisionnaires, considérés comme impedimenta et renvoyés à l'arrière avant la bataille !

« *Du puissant système d'artillerie échafaudé au-dessus des divisions,* écrit le général Menu, *on attendait une action prépondérante, décisive dans la bataille. Il s'écroulera sans avoir servi !* »

Seul, le canon de 75 se montrera encore fort utile, mais la plupart du temps comme arme antichars, rôle pour lequel il n'était pas fait !

Du côté adverse, les Allemands se passeront à peu près complètement d'artillerie dans leur percée sur la Meuse, utilisant le bombardement en piqué et le tir à vue directe de leurs canons de chars, antichars et antiaériens. Cela ne signifie pas que notre artillerie n'eût pu jouer un rôle décisif dans cette bataille, mais il eût fallu, comme plus tard les Russes, savoir et vouloir s'en servir !

L'ARMÉE DE MER

Le Traité de Versailles avait autorisé l'Allemagne à conserver 6 bâtiments de ligne surannés, 6 croiseurs légers et 74 torpilleurs. Les navires de remplacement devaient avoir 10 000 tonnes au maximum pour les navires de ligne (ce qui donnera les fameux « cuirassés de poche ») et 6 000 tonnes pour les croiseurs. Cependant, en 1935, un traité naval conclu avec l'Angleterre autorisait l'Allemagne à porter son tonnage à 35 p. 100 du tonnage britannique.

Mais, ce n'est qu'en septembre 1938 que, envisageant pour la première fois avec l'amiral Raeder la possibilité d'un conflit avec l'Angleterre, Hitler constitue une commission chargée d'établir le premier véritable programme naval. C'est ainsi que le plan Z, nettement offensif, ne sort qu'au début de 1939. Ce programme prévoit la création de deux « forces d'assaut », comprenant chacune 3 navires de ligne, 1 porte-avions et de nombreux croiseurs, destroyers et sous-marins, forces qui devaient permettre de couper les routes maritimes britanniques sur l'Océan.

A la déclaration de guerre, ce programme avait à peine démarré, et beaucoup de bâtiments n'existaient encore que sur le papier. *A la mobilisation*, écrit le général von Tippelskirch, *il ne fallait pas songer à poursuivre la réalisation de notre programme de grosses constructions, dont l'achèvement n'était prévu que pour* 1944. *La Marine dut se borner à terminer les bâtiments sur le point de l'être, reportant son effort sur la construction des sous-marins. Au contraire de* 1914, *l'Allemagne était donc très insuffisamment armée pour une guerre contre l'Angleterre.* Le 1er septembre 1939, la flotte allemande comprenait : 2 croiseurs de bataille de 26 000 tonnes (*Scharnhorst* et *Gneisenau*), 3 cuirassés de poche (*Deutschland, Amiral Scheer, Amiral Spee*), 2 croiseurs lourds (*Hipper* et *Blücher*), 6 croiseurs légers, 22 destroyers, 27 sous-marins de haute mer de 5 à 700 tonnes, et 30 sous-marins côtiers de 250 tonnes. Aucun porte-avions n'existait. En outre, les chantiers navals achevaient 2 navires de ligne (*Bismarck* et *Tirpitz*) et 1 croiseur lourd (*Prince Eugène*).

Pour se rendre compte de la valeur de ces chiffres, il faut les comparer aux chiffres franco-britanniques. Aux 13 gros navires de combat allemands, les Alliés pouvaient en opposer 107, savoir : 17 cuirassés, dont 7 français ; 7 porte-avions, dont 1 français ; 83 croiseurs, dont 19 français. En face des 27 sous-marins de haute mer allemands, les Alliés en avaient 135, dont 78 français. La comparaison est éloquente, et l'on comprend que l'amiral Friedrich Ruge ait écrit : *La Marine allemande avait à faire face à une situation désastreuse et pour laquelle les effectifs étaient absolument inadéquats !*

La flotte française. — Une armée est à l'image de son chef. Or, le commandant de l'Armée de mer française, par son autorité et par son

prestige, tranchait visiblement sur les commandants de l'Armée de terre et de l'Armée de l'air. De la Marine française, qu'il considérait comme sa chose, il avait su faire un corps magnifique de cohésion et d'entraînement. Les critiques que l'on peut formuler sur le comportement ultérieur de l'amiral de la flotte ne diminuent nullement le mérite qu'il eut de forger un aussi bel instrument de combat pour son pays.

Le matériel de notre marine était excellent. Ses deux navires de ligne, le *Dunkerque* et le *Strasbourg*, étaient les seuls capables de lutter par la vitesse et l'armement avec les cuirassés de poche, et ses 32 contre-torpilleurs étaient les plus rapides du monde. Elle avait la flotte sous-marine la plus puissante, et 2 cuirassés de 35 000 tonnes, le *Richelieu* et le *Jean-Bart*, étaient en voie d'achèvement. *Depuis des générations*, dira M. Winston Churchill aux Communes en novembre 1939, *la Marine française n'a jamais été aussi puissante et aussi efficace.*

***

Tels étaient nos moyens face à ceux des Allemands. Sensiblement égaux aux leurs en septembre 1939, ils auraient dû encore nous permettre de tenir honorablement et peut-être de vaincre au printemps de 1940, s'ils avaient été sérieusement améliorés pendant la « drôle de guerre » et surtout s'ils avaient été bien employés. Comme l'écrit M. Henri Michel, « la disproportion était, non dans les forces en présence, mais dans la manière de s'en servir ».

Dans une longue étude publiée les 1er et 15 janvier 1933, intitulée « Joffre et Lanrezac », le général de Lardemelle a exposé dans la *Revue de Paris* l'influence néfaste qu'avait exercée sur l'établissement des plans français à la veille de la guerre de 14 le colonel de Grandmaison qui avait créé une mystique de *l'offensive partout* qui se trouve à l'origine de nos premiers revers. La situation créée par la défaite de Charleroi n'a pu être rétablie que grâce au général Joffre au moment de la bataille de la Marne. A l'erreur *offensive partout* qui provoqua les premières défaites de 1914 avait succédé dans nos conceptions *tactiques* une non moins dangereuse erreur, *défensive partout*, système qui contribuera puissamment à notre défaite de 1940, car il nous rendra incapables de profiter des occasions qui s'offriront en septembre 1939 devant un front ouest allemand dégarni de toutes forces valables, et qui se présenteront encore en mai 1940 sur les têtes de pont de la Meuse et dans la « course à la mer » des Panzer, dont les risques faisaient trembler Hitler.

Voilà pourquoi une grande armée victorieuse, qui avait eu toutes les possibilités d'entretenir et de moderniser ses forces, sera défaite par une armée vaincue, supprimée pendant seize ans et hâtivement reformée !

Voilà pourquoi, se détachant de cette armée improvisée, une jeune troupe d'élite de 150 000 hommes, conduite par un caporal de réserve

autrichien, liquidera en quelques jours une armée traditionnelle de 5 millions d'hommes, commandée par ses chefs de la Grande Guerre, sous l'égide d'un glorieux maréchal !

Voilà pourquoi, de la victoire, naîtra la défaite !

(*A suivre.*) A. GOUTARD

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LA MARINE DANS L'HISTOIRE DE FRANCE

par l'Amiral Auphan (*Plon*)

On vient de juger en Haute Cour, l'amiral Auphan, secrétaire d'Etat à la Marine du 17 avril au 17 novembre 1942. Il a été l'objet d'une condamnation de principe dont les termes mêmes montrent assez que ceux qui l'ont prononcée ne mettaient pas en doute son patriotisme, mais qu'ils n'ont pas osé acquitter purement et simplement un homme qui avait accepté en 1944 d'essayer de prendre contact avec le chef du gouvernement provisoire pour lui transmettre de la part du maréchal Pétain, le pouvoir que celui-ci détenait de l'Assemblée Nationale du 10 juillet 1940.

Ce n'est pas l'objet de son livre, encore qu'il y fasse allusion dans sa préface. Mettant à profit son expérience des hautes responsabilités et les connaissances acquises au cours d'une retraite forcée de dix années, l'amiral Auphan vient d'écrire sur le rôle de la marine dans l'histoire de France, un livre qui est un petit chef-d'œuvre.

Les exemples partent de loin. Déjà, en 1216, le futur roi de France Louis VIII, traversant le Pas de Calais avec la complicité d'un pirate pour aller se faire sacrer roi d'Angleterre, se voyait incapable de s'y maintenir parce que la flotte anglaise mobilisée lui coupait ses communications. Voici la question navale posée. C'est elle qui va dominer la guerre de Cent ans pendant laquelle nous nous épuiserons à combattre « les chevauchées des insulaires dans l'intérieur de notre pays alors qu'il eût été plus simple et plus sûr de couper leurs communications maritimes à l'aide d'une marine nationale ». Mais cette marine n'existait pas ou plutôt n'existait plus. Elle avait été anéantie à l'Ecluse en 1340, et le résultat s'appelle Crécy, Poitiers, Azincourt...

La notion « politique navale » a été longue à s'introduire en France. Epuisée par les guerres de religions, la France du XVIe siècle demeure absente des mers et ne commence à y paraître que sous Richelieu et Mazarin. Même encore, comme l'amiral Auphan y insiste à juste titre, le développement de la marine française demeure freiné à une époque où ses voisines anglaise et hollandaise sont en plein essor, parce que, pour avoir une marine militaire forte, il faut des cadres, du personnel, des traditions et le réseau commercial d'une marine marchande correspondante. Or en France, tout noble qui « trafiquait » dérogeait et perdait sa place dans la société. Richelieu abolit cette clause pour le trafic colonial, mais les préjugés furent longs à disparaître, et ce fut pour une bonne part grâce à l'ordre de Malte que la marine du XVIIe siècle put trouver les cadres nécessaires pour ses belles escadres.

A ces belles escadres, manque encore l'idée stratégique qui n'apparaîtra que vers la seconde moitié du XVIIIe siècle au moment de la guerre d'Indépendance américaine.

Comme le fait remarquer l'auteur, c'est bien parce que la France, au moment de la guerre d'indépendance américaine, était dégagée de tout souci continental, qu'elle put consacrer à ses expéditions maritimes toute la puissance nécessaire. Cette conjoncture ne s'est pratiquement jamais renouvelée par la suite, et c'est là l'un des handicaps majeurs du problème maritime français.

La marine de 1939 était néanmoins l'une des plus belles que la France eût jamais possédées.

JACQUES MORDAL

(*Suite de la chronique bibliographique p. 78.*)

LA TERRE DU BARBARE

par JEAN HOUGRON

JE passai les jours qui suivirent entre les plantations et le Centre administratif. Decleuze avait tenu parole et ses collaborateurs me mirent au courant des affaires de mon père. On répondait à mes questions avec une courtoisie polie, on me donnait libre accès aux livres de comptabilité et à chaque minute j'avais le sentiment d'être un gêneur que l'on supportait parce qu'il s'en irait bientôt. J'allais de l'un à l'autre, je parcourais le domaine à pied ou en Jeep et les regards me suivaient, ironiques, à peine hostiles ou si peu que j'aurais eu mauvaise grâce à manifester ma méchante humeur. Car j'étais de méchante humeur. Une colère tenace m'habitait et la rage impuissante de ceux qui se savent joués et ne peuvent qu'attendre. J'attendais donc et je surveillais Decleuze, chacun des directeurs particuliers. Sans aucun succès, je dois bien l'avouer : l'énorme machine qu'Antoine Couvray avait mis trente années

Résumé des chapitres précédents. — De passage à Vinh-Lung, ville du Laos, encore épargnée par la guerre contre le Viet-Minh, Antoine Couvray, riche propriétaire de plantations, est assassiné dans sa chambre d'hôtel. On soupçonne du meurtre son fils Philippe qui l'a vu peu d'instants avant sa mort et qui passait pour être en mauvais termes avec lui. Philippe, naguère partisan des « rebelles », après avoir purgé une peine de prison vit à Vinh-Lung en compagnie d'une indigène, Sao-Sao. Il est innocent du crime dont on le soupçonne. Sa sœur qui le croit coupable arrive à Vinh-Lung à la nouvelle de l'assassinat. On apprend avec étonnement que Couvray a laissé sa fortune à son fils. Philippe, malgré l'hostilité de sa sœur, part avec Sao-Sao et un de ses amis, l'ingénieur Mallart, pour la plantation dont il vient d'hériter à Xieng-Muh dans le nord du Laos. Mal accueilli par Decleuze, directeur général de la plantation et ses adjoints, avertis, semble-t-il, des soupçons qui pèsent sur lui, il n'en prend pas moins la direction effective de la plantation.

à construire paraissait fonctionner sans à-coups. Elle n'avait pas besoin de moi. J'étais inutile et on me le faisait sentir sans indulgence.

Mallart était parti à la mine de Kabong. Je lui avais dit mon découragement. Il s'était contenté de rire, à son habitude. Avant de monter dans le camion qui l'emmenait vers le Nord, il m'avait rappelé, sans souci de l'adjoint du directeur général qui se tenait près de nous :

— Rappelle-toi, petit Couvray, que tous ces gens-là tremblaient devant ton père... Rappelle-toi qu'il ne les a jamais traités que comme des esclaves...

J'étais revenu à la villa. Sao-Sao était dans la chambre, inactive, et regardait les domestiques qui bavardaient sur le seuil de la boyerie. C'est là qu'elle finissait toujours par revenir, dans cette pièce qui était la nôtre et lui appartenait un peu. Elle se tourna vers moi :

— Tu sais, Philippe, qu'on peut revenir à Vinh-Lung malgré les pluies en passant par Sam-Nung... C'est le marchand d'étoffes de Xieng-Muh qui me l'a dit cet après-midi... Il a fait le voyage l'an dernier pour aller au mariage de son fils dans le Sud... A cheval, il ne faut que quatre jours...

Je l'avais quittée brusquement.

J'avais abandonné la Jeep sur le chemin principal et je descendais un sentier qui plongeait vers le fleuve. Le soleil séchait les caféiers « arabica » trempés par la dernière averse, la terre fumait. Des femmes-coolies et des enfants venus de la montagne cueillaient les cerises rouges des caféiers et les jetaient dans de grands paniers de rotin que les hommes transportaient jusqu'aux camions.

Je m'enfonçai entre les arbres dont j'aimais l'odeur violente. Parfois j'arrachais une grappe de cerises. J'écrasais les baies pourpres entre mes paumes pour faire apparaître les deux grains verdâtres accolés par leur face plate et je flairais sur mes doigts poisseux de pulpe l'arôme âcre et frais de végétal neuf.

Près du fleuve, les grands caféiers « Chari » hauts de cinq mètres étaient en fleurs. C'est là que je découvris Van Oppel, le directeur de la plantation. Il était agenouillé au pied d'un arbre dont il grattait le collet de la pointe de l'ongle. Il ne s'était pas aperçu de ma présence. D'ordinaire, dès qu'il m'apercevait, il fuyait, se dérobant à toute tentative de conversation.

Van Oppel était un Flamand obèse, aux yeux de poupée et au crâne duveteux de nouveau-né. Mon père l'avait fait venir de Djakarta lorsque les Hollandais avaient dû abandonner leurs terres d'Indonésie au nouveau régime populaire.

Il se redressa en grommelant, découvrit ma présence et jeta des regards traqués autour de lui comme pour découvrir une échappatoire.

Nous étions seuls et il se résigna à me saluer. Il y eut un silence puis il me dit, après un long effort qui congestionna son large visage :

— Vous êtes venu voir les caféiers ?

— Oui...

Nous nous tenions l'un en face de l'autre, et sa détresse était si visible que je regrettai de l'avoir dérangé. J'essayai de me convaincre que c'était bien plus par timidité naturelle que pour obéir aux ordres de Decleuze qu'il m'avait évité jusqu'à ce jour et je fis un nouvel effort :

— Croyez-vous que nous aurons une bonne récolte, cette année, monsieur Van Oppel ?

Il hocha la tête et continua de fouiller de la pointe de sa botte l'épais tapis de desmonium, serré comme un paillasson, qui recouvrait le sol.

— Vous aviez l'air mécontent tout à l'heure. Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— L'*Haemilia*...

Je n'osais pas demander ce qu'était l'*Haemilia*, mais Van Oppel poursuivit avec une véhémence inattendue :

— C'est un champignon...

Il s'approcha du caféier, souleva quelques feuilles à l'envers pâle et légèrement duveteux.

— Regardez...

La face inférieure présentait des taches orangées faites d'une poudre très fine que Van Oppel fit glisser sous ses doigts.

— Tous les « Chari » de cette section sont attaqués... Près de trois mille arbres qui seront morts avant la fin de la saison des pluies. C'est la mauvaise époque pour le caféier...

Il parlait d'abondance maintenant, agitant ses grosses mains tachées de roux, toute sa timidité envolée. Je crois qu'il se serait livré ainsi à n'importe qui, mais j'étais cependant heureux de ce mouvement de confiance. Pour la première fois depuis mon retour au domaine, quelqu'un m'adressait la parole sans arrière-pensée.

Van Oppel quittait parfois le sentier où nous marchions côte à côte pour écarter le feuillage d'un caféier et chercher les minuscules chenilles urticantes et les cochenilles brunes nichées à l'aisselle des rameaux. Il s'agenouillait, palpait la tige, explorait de l'ongle une crevasse de l'écorce et se relevait avec peine, le sang au visage. A Xieng-Muh, on disait que les caféiers lui tenaient lieu de famille. Je n'avais pas envie d'en rire et moi qui n'avais jamais eu de vocation véritable, j'admirais même qu'on fît d'un travail ingrat et souvent décevant une joie de chaque jour et presque de chaque minute. Je l'enviais, tentais sans trop y réussir de partager sa ferveur et l'écoutais avec attention, quelquefois rebuté par l'aspect technique que prend toute profession poussée à sa pointe extrême. J'avais oublié Decleuze et ses manœuvres. Je m'abandonnais sans contrainte au plaisir d'entendre un homme parler du métier qui le passionnait.

Nous avions atteint le sommet de la colline. Van Oppel s'immobilisa. Il me montra les arbres qui déferlaient d'une seule coulée d'un vert éclaboussé de lumière jusqu'au fleuve.

— Cette plantation pourrait être magnifique et c'est pitié de penser que dans deux ans, trois ans tout au plus, il n'en restera plus rien.

Je fronçai les sourcils :

— Vous pensez que les armées populaires auront envahi la province dans deux ans ?

Van Oppel me considéra avec surprise :

— Les armées populaires ? Non, ce n'est pas de cela que je voulais parler...

Il haussa les épaules et répéta avec mépris :

— Les armées populaires... C'est d'elle-même que cette plantation va périr... La majorité de ces caféiers ont été plantés avant la guerre. Ils ont douze ans, parfois plus... Ils ont atteint leur limite d'âge...

Je ne pus m'empêcher de protester et lui montrai les arbres en bordure du chemin :

— Cependant, regardez ces « arabicas » : ils craquent sous les fruits. On a même dû mettre des étais de bambou pour soutenir les branches trop chargées...

Van Oppel hocha la tête avec une indulgente pitié et me considéra de l'air dont un professeur considère un élève ignorant :

— Justement, monsieur Couvray... Un arbre qui produit en abondance est près de sa fin. Il est alors atteint d'une véritable frénésie de reproduction et lutte pour se perpétuer comme s'il savait que sa disparition est proche...

Il conclut d'une voix lugubre :

— Cela fait vingt-six ans que je vis au milieu des caféiers, monsieur Couvray, et j'ai appris qu'un arbre qui fructifie en abondance est un arbre qui va mourir...

Mon ignorance de la vie d'une plantation était si grande que jusqu'alors, je n'avais pas attaché beaucoup d'importance à ces clairières qui ouvraient de larges espaces nus dans les sections de peuplement. Je suivais machinalement des yeux la marche d'un camion qui s'arrêtait à l'issue de chaque sentier pour charger les hottes de cerises déposées par les cueilleurs, quand une idée me frappa soudain. Je demandai :

— Mais pourquoi mon père n'a-t-il pas remplacé les manquants et planté de nouveaux arbres pour rajeunir la plantation ?

Van Oppel fit un geste d'ignorance. J'insistai :

— Mais vous lui en avez parlé ?

— Bien sûr... Voilà trois ans que je lui envoie des rapports sur l'état de nos arbres... Il promettait toujours de s'en occuper, mais...

Van Oppel se tut. Je repris, incrédule :

— Vous êtes certain que la plantation sera morte dans trois ans ?...

Le directeur me considéra avec irritation :

— Je connais mon métier, monsieur Couvray... Si je dis trois ans, c'est qu'avant cette date vous ne récolterez pas une seule tonne de café des six millions d'arbres qui sont devant vous... Je puis même vous préciser que l'an prochain, la récolte, de quatorze cents tonnes tombera à moins de cinq cents tonnes, c'est-à-dire qu'elle couvrira à peine les frais d'entretien et de main-d'œuvre...

— Et mon père le savait ?

— Je lui ai remis mon dernier rapport en février dernier. C'était le sixième...

Je songeai à la menace que les troupes populaires faisaient peser sur la province et je m'étonnai que mon père ait cédé à une telle crainte. Avait-il jamais pensé d'ailleurs que ce domaine pourrait lui être repris un jour ? Il croyait trop bien à la force de nos armées d'occupation et puis n'était-il pas persuadé du caractère presque sacré de sa mission dans ce pays ? J'avais appris que les hommes de la race d'Antoine Couvray ne renonçaient pas aussi aisément. Trois années avaient passé depuis mon départ de Xieng-Muh. Que s'était-il passé pendant ce temps qui avait changé de manière si radicale la politique de mon père ?

Je revins vers la Jeep rangée sur le bas-côté du chemin. Van Oppel me suivait distraitement, les yeux à terre.

— Je vous ramène à l'usine ?

— Oui... Je voudrais voir où en est le dépulpage...

J'essayais de comprendre le détachement soudain de mon père. Je demandai à Van Oppel :

— Mon père allait-il souvent voir les caféiers ?

— Moins souvent qu'autrefois... Depuis quelques mois nous le voyions de plus en plus rarement. Il restait à la villa...

Je me demandais si cette indifférence n'était pas étroitement liée au meurtre de l'hôtel Kaimio. Je sais que ce rapprochement paraîtra ridicule, mais je ne pouvais admettre que mon père se soit, même un instant, désintéressé de ce qui avait été toute sa vie pendant trente ans.

Nous arrivâmes sur l'aire de séchage, un vaste terre-plein de sol battu où l'on étendait le café à la sortie des salles de dépulpage.

Van Oppel descendit de voiture. Je me décidai brusquement.

— Vous avez toujours ces projets de remise en état de la plantation dont vous m'avez parlé, monsieur Oppel ?

— J'en ai gardé les doubles.

— Vous me les apporterez... J'aimerais les étudier.

Il ébaucha un mouvement de refus. J'avais réfléchi au cours de notre promenade. Van Oppel allait peut-être me fournir cette première occasion que j'attendais d'entamer la lutte contre Decleuze. Il ne fallait pas que cette chance m'échappât. Elle était mince, mais de nouvelles occasions se présenteraient peut-être.

J'insistai :

— Vous connaissez ma position, monsieur Van Oppel... Dans un mois,

peut-être avant, en dépit de ce que M. Decleuze a pu vous dire, je serai le seul maître de cette plantation...

Il m'écoutait tête basse et je désespérai de le convaincre.

— Je crois que les caféiers, les « arabica » du moins, commencent à produire dès leur quatrième année... Vous avez des plants en pépinière ?

Il releva la tête. L'intérêt professionnel l'emporta sur la crainte. Il me dit avec orgueil :

— J'ai cinq cent mille « arabica » qui ont de dix-huit mois à deux ans et demi... Je les avait conservés en prévision d'un revirement de votre père...

— Si nous les repiquons maintenant, ils donneront leur première récolte dans deux ans, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Apportez-moi votre plan ce soir. Nous l'étudierons ensemble et s'il est réalisable, nous commencerons les travaux immédiatement...

— Ah, si vous faisiez cela, monsieur Couvray !

Il avait oublié Decleuze, se penchait vers moi pour entrer dans le détail des opérations de repiquage. Je le laissai dire, approuvant chacune de ses propositions. Quand il s'interrompit, je savais que je venais de me faire un allié.

— Je vais aller jeter un coup d'œil au dépulpage...

Il serra chaleureusement la main que je lui tendais, partit et revint sur ses pas pour me dire :

— Alors, à ce soir... Je vous apporterai le détail des plans...

Il fit demi-tour et s'éloigna, le dos rond, ramant de ses bras courts.

Je regagnai lentement la villa. J'aurais déjà voulu être au soir et je commençai à regarder le domaine avec d'autres yeux. On jugera peut-être mon exaltation disproportionnée à la mince victoire que je venais d'obtenir, mais depuis mon arrivée cet entretien avec Van Oppel était le seul contact amical que j'avais eu avec les gens du domaine.

L'étude du projet de Van Oppel m'occupa pendant plusieurs jours. Afin d'éviter les trombes d'eau qui marquent la fin de la saison des pluies, nous avions décidé d'échelonner le repiquage des jeunes plants sur six mois, d'octobre à mars. L'enthousiasme de Van Oppel allait croissant. Nous avions convenu de garder le secret puisque les travaux ne devaient pas commencer avant deux mois.

J'avais dressé le programme de remise en état, mais je lui avais donné des prolongements que Van Oppel ne soupçonnait pas. Je connaissais sa nature circonspecte, sa crainte du directeur général et je ne l'avais pas mis dans la confidence de mon plan véritable, qui dépassait de loin le remplacement de cinq cent mille arbres détruits par la maladie. J'attendais, n'osant m'engager plus avant de peur de donner l'éveil, quand la seconde occasion que j'espérais se présenta à l'improviste.

Ce jour-là, j'étais dans l'ancien bureau de mon père, une vaste pièce

qu'agrandissait encore une terrasse abritée d'un vélum. Je lisais notre correspondance de l'année précédente avec les importateurs du Havre qui étaient nos principaux acheteurs de café marchand lorsqu'on frappa à la porte. J'en fus surpris, car on me tenait toujours à l'écart et je ne recevais jamais de visite que je n'eusse sollicitée.

Un planton laotien entra et me remit une fiche. J'en pris connaissance et ordonnai :

— Faites entrer M. Godefroy...

Un jeune homme s'avança jusqu'au seuil de la pièce, me jeta un coup d'œil furtif, puis marcha délibérément jusqu'à mon bureau. Il n'attendit pas mon invite et me dit avec brusquerie :

— Je suis surveillant à la plantation de tabac, au secteur 7...

Godefroy était un garçon vigoureux, assez mal peigné, vêtu d'un short et d'une chemise kaki salis par la terre rougeâtre du domaine. Il ne savait trop quoi faire de ses mains qu'il finit par presser avec force l'une contre l'autre.

Il se posa à l'extrême bord du fauteuil que je lui désignai, mais se releva aussitôt pour dire avec véhémence :

— Il paraît, malgré ce que certains prétendent, que c'est vous qui allez prendre la succession de votre père et comme vous êtes le seul à qui je peux m'adresser, je suis venu vous voir...

— Qu'est-ce que vous désirez ?

— Je veux que mon contrat soit modifié...

Il tira un papier plié en quatre de la poche de sa chemise, l'ouvrit et me le tendit :

— Vous l'avez lu ?

La timidité ou peut-être son indignation, qui était visible, le rendait grossier. Je lui montrai de nouveau le fauteuil où il s'assit à contrecœur tandis que je parcourais le contrat. Quand j'eus achevé ma lecture, je demandai :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je touche 2 300 piastres par mois. Traduit en francs, cela fait une belle solde, mais ici, où la vie est trois fois plus chère qu'en France, cette somme est à peine suffisante pour me nourrir et m'habiller... Je me suis adressé à M. Decleuze qui m'a renvoyé avec de bonnes paroles. En mars dernier, j'ai envoyé une lettre à votre père qui ne voulait pas me recevoir. Il ne m'a jamais répondu...

Godefroy se leva :

— Si mon contrat n'est pas modifié, je pars immédiatement et vous pourrez toujours me faire rechercher par la police...

Il me dévisagea avec défi. Je posai le contrat sur le bureau, commençant à entrevoir le parti que je pourrais tirer de cette visite.

— Vous êtes venu seul, de votre propre initiative, ou bien représentez-vous vos camarades ?

Il me considéra avec un certain mépris et quand je compris dans quel sens il avait interprété ma question, je crois bien qu'un flot de sang me monta au visage.

Je m'efforçai de rattraper ma maladresse :

— Je ne vous dis pas cela pour...

Je me tus, maudissant mon père. De quel machiavélisme, de quel esprit implacable ne devait-on pas le soupçonner pour n'avoir vu dans ma question qu'un moyen de découvrir la faiblesse de l'interlocuteur afin de le châtier sans pitié ?

Godefroy me dit dédaigneusement :

— Je suis venu de moi-même, monsieur Couvray. Mes camarades pensent comme moi, mais ils sont bien trop craintifs pour venir vous trouver... Cela fait six mois que je suis ici et je ne resterai pas une semaine de plus. En France, on nous recrute avec de magnifiques promesses, mais on oublie de nous dire...

Je le laissai parler. Je connaissais son histoire. Quelques années auparavant, je m'étais lié d'amitié avec un jeune surveillant, Blondel. Lui aussi m'avait raconté son aventure qui était celle de tous ses collègues.

On m'avait interdit de fréquenter le jeune surveillant. Ce n'était pas de mon rang, prétendait-on. Antoine Couvray avait un sens aigu des discriminations sociales. J'avais refusé et on avait renvoyé Blondel en France sous un prétexte futile. Je me souviens encore de mon indignation, de ma rage même. J'étais jeune, et j'avais refusé de paraître à table en face de mon père pendant plus d'une semaine.

Godefroy s'était tu. Je relisais distraitement les clauses de son contrat. La Compagnie Forestière de la Haute-Région — c'était la raison sociale de la Maison Couvray — se réservait de renvoyer les assistants qui prendraient une concubine, ceux qui s'adonneraient à l'alcool ou fumeraient l'opium, ceux aussi dont la conduite ou les propos seraient de nature à nuire au bon renom de la Compagnie. Une somme forfaitaire de 220 piastres était retenue chaque mois sur la solde de l'employé afin d'assurer son logement.

Il y avait ainsi quatre pages serrées d'interdits. On avait tout prévu, y compris les frais éventuels d'enterrement du candidat qui devaient lui incomber par moitié. Antoine Couvray savait admirablement défendre ses intérêts. Tout cela me donnait la nausée.

Je relevai la tête et demandai :

— A quelle somme fixeriez-vous votre solde ?

Godefroy ouvrit la bouche, la referma et me lança un coup d'œil méfiant, comme s'il craignait un piège. Il se borna à constater :

— Je paie déjà 1 300 piastres de pension par mois sans compter le petit déjeuner que je prends en ville...

Je fis un rapide calcul, puis jugeai que je devrais m'informer de manière plus complète avant de prendre une décision.

— Vous avez bien fait de venir me voir. Je vais examiner votre demande et votre salaire sera augmenté.

Godefroy me regarda avec doute et je compris qu'on lui avait déjà tenu de semblables propos. En dépit de la précarité de ma position, je précisai :

— L'augmentation courra à partir de ce mois-ci, et elle sera au moins du tiers de votre solde actuelle... Vous pouvez dire à vos camarades que tous les contrats seront revisés...

J'avais parlé impulsivement et je vois aujourd'hui combien j'étais maladroit, mais mon indignation était sincère et à ce moment-là je ne doutais pas de ma victoire sur le directeur général. En outre, j'allais de nouveau puiser dans les réserves de la Compagnie Forestière pour relever le salaire des assistants de plantation. Cet argent, venu de mon père, me brûlait les doigts et je m'en débarrassais de bon cœur.

Godefroy se retira à reculons. Il ne savait trop s'il devait me remercier. Sa méfiance l'emporta et il s'en alla après un petit salut assez raide.

J'étais satisfait de cette entrevue, inquiet aussi, car la requête de Godefroy allait m'obliger à précipiter la réalisation de mes projets, mais j'étais las d'attendre et de tergiverser et maintenant que la partie était engagée je retrouvais ce goût brutal de la lutte qui me jetait autrefois à l'assaut de mon père. Chaque coup que je lui portais jaillissait en gerbe de joie. J'allais abattre Decleuze et tous ceux qui se cachaient derrière lui : ma sœur, le résident Monneville, d'autres encore qui avaient crié leur approbation quand le tribunal m'avait condamné à Saigon trois ans auparavant.

⁂

Un événement inattendu me fit remettre à plus tard l'exécution de mon projet : dans la nuit du 12 au 13 août, des éléments viet-minh attaquèrent la mine de Kabong. La radio du camp lança un premier appel à trois heures du matin. L'engagement se poursuivit jusqu'à l'aube avec de brèves accalmies, puis les assaillants se retirèrent dans la forêt.

On ne m'avait pas avisé et j'appris la nouvelle à neuf heures, en revenant du village laotien où j'étais allé inspecter les baraquements des coolies embauchés pour la cueillette du café.

Decleuze, qui ne cachait pas sa mauvaise humeur, me tendit à regret les messages que Chennevier, le directeur de la mine, avait envoyé d'heure en heure. L'attaque s'était soldée de notre côté par onze morts, dont trois contremaîtres européens et dix-huit blessés.

Chennevier terminait son dernier message par une sorte de bulletin de victoire : « Nous avons complètement repoussé l'ennemi après lui avoir infligé des pertes importantes. Tous unis, nous défendrons la mine jusqu'au bout et si cela doit être, jusqu'au dernier. »

Ce ton lyrique m'inquiéta et je demandai à Decleuze :

— Qui est Chennevier ?

— Votre père l'a engagé il y a trois ans, après votre départ. C'est l'homme de la situation. On ne pouvait trouver meilleur défenseur et le sort de la mine est en bonnes mains... Chennevier est commandant de réserve. C'est un vieux de 14 et en 1940, il s'est engagé dans la Résistance...

Je connaissais bien la mine de Kabong : un entonnoir de roches nues à cent vingt kilomètres au nord de la plantation que la forêt enserrait de tous côtés. On ne pouvait imaginer piège plus dangereux et défendre le camp sans secours extérieurs me paraissait un véritable suicide. Je le dis à Decleuze qui balaya mes objections d'un geste dédaigneux :

— Chennevier n'est pas un jeune homme... Il appartient à la vieille école et connaît son affaire...

Decleuze était trop bavard, trop désireux aussi de me faire partager sa conviction. Ce n'était pas son habitude et je pressentis qu'il était moins à l'aise qu'il ne voulait le paraître. J'essayai de découvrir la raison de son embarras :

— Avez-vous informé le Résident ?

— Bien sûr, mais...

J'avais touché juste. J'insistai :

— Et qu'a-t-il répondu ?

Le directeur général haussa les épaules avec humeur :

— A l'en croire, il serait préférable d'abandonner Kabong...

Je poussai un soupir de satisfaction. Monneville se montrait plus sensé que je n'aurais osé l'espérer. Il était probablement guidé par des soucis très différents des miens, mais je m'empressai de tirer parti de notre communauté de vues :

— L'attitude de Monneville me paraît raisonnable.

Decleuze protesta avec colère :

— Croyez-vous que nous allons abandonner ainsi un des plus riches gisements de ce pays ? Le mois dernier, nous avons encore extrait deux cents tonnes de minerai... Non, nous lutterons.

Il faisait bon marché de la vie des quinze cents indigènes et des quatre-vingts Européens qui se trouvaient là-bas. Mon père avait bien dressé ses collaborateurs, mais je compris l'inutilité des objections que je pourrais faire.

Je me rendis à Xieng-Muh où je devais voir le capitaine qui commandait la garnison. Son opinion que je savais impartiale m'aiderait à faire le point de la situation.

En ville, les Blancs et les indigènes bavardaient avec animation par petits groupes séparés. Comme d'ordinaire, on m'escorta longuement du regard mais sans ironie : Kabong était à cent vingt kilomètres de Xieng-Muh et les gens avaient aujourd'hui des soucis plus graves.

⁂

Le capitaine Fressange était un petit homme maigre et chauve à courtes moustaches noires. Il m'écouta avec attention. Quand je lui annonçai la décision de Chennevier, il se dressa d'une détente :

— Mais c'est de la folie... Nous avons nous-mêmes rappelé depuis trois mois la garnison que nous tenions à Kabong. La mine aurait dû être évacuée dès le début de la saison des pluies. Je l'avais conseillé à votre père, mais il espérait qu'une victoire décisive de nos troupes dans le Nord-Vietnam rétablirait la situation...

J'interrogeai — je n'étais d'ailleurs venu que pour poser cette question :

— Est-ce que le Viet-Minh, après avoir pris Kabong, ne lancera pas immédiatement un assaut contre la plantation ?

— Il n'y a qu'un passage dans la montagne et c'est le col de l'Ours où nous avons une garnison. Le Viet-Minh essaiera probablement de se forcer un passage vers la plaine, mais pas pendant la saison des pluies car ses pertes seraient trop lourdes... Vous connaissez le col, l'étroitesse du défilé. Avec cinquante hommes, on peut tenir un régiment en échec pendant des mois...

— L'abandon de Kabong n'entraînerait donc aucune menace sérieuse sur Xieng-Muh dans les semaines à venir ?

— Je ne crois pas... D'ailleurs, nous sommes décidés à défendre Xieng-Muh. C'est la clé de la Moyenne-Région.

⁂

Je retrouvai Decleuze dans les mêmes dispositions. Bien qu'il eût envoyé un télégramme de félicitations à Chennevier et qu'il gardât ses manières tranchantes, son malaise n'avait fait que croître. J'en compris la raison lorsqu'il me dit avec rancune :

— Quand je pense que le Haut Commandement refuse de parachuter des troupes sur Kabong... Vous savez comment ils ont répondu à mon appel ? « L'armée ne peut être affectée à la défense des intérêts privés. » Mais à quoi servent-ils donc ?

Je lui dis que j'étais de l'avis du commandant de la place. Decleuze me considéra, sans déguiser son mépris :

— Je n'en doute pas...

Il donna soudain libre cours à son indignation :

— Ainsi, vous abandonneriez sans lutte ce qui a coûté à votre père vingt années d'effort ?

Decleuze parlait et à chaque fin de phrase ses longues mains étroites frappaient la table derrière laquelle il se tenait. Je ne l'écoutais pas et mon regard passait au-dessus de sa tête.

Assis devant le bureau, je me taisais. J'essayais d'ordonner mes pensées afin d'y voir plus clair. Ce que je savais, c'est qu'il fallait donner l'ordre au personnel de la mine de se replier sur la plantation, mais je savais aussi que Decleuze, assuré de son pouvoir, refuserait de faire passer le message et je ne disposais encore d'aucun moyen de contrainte. De surcroît, Chennevier refuserait de m'obéir. Je songeai à alerter la résidence, mais mon avis serait de peu de poids, interprété avec méfiance peut-être. Je relus le dernier message de Monneville : « Nous ne pouvons intervenir en votre faveur près du Haut Commandement. Vous ne devez compter que sur vos propres éléments d'autodéfense pour protéger Kabong. » Le Résident se désintéressait de l'affaire.

Decleuze s'était tu et feignait de s'absorber dans le dossier ouvert devant lui. Je me levai et quittai le Centre administratif.

Il était onze heures quand je quittai la plantation. Personne ne soupçonna que je partais pour Kabong. On s'étonnera peut-être de ma brusque décision qui risquait de compromettre les projets que j'avais formés par ailleurs, mais cette fois encore, je m'abandonnai à ma pente naturelle, à ce goût de l'action qui me tenait si fort autrefois et brisait toujours mes meilleures résolutions de patience.

Quand je m'installai au volant de la Jeep, je ne savais pas encore comment j'allais m'y prendre pour obliger le directeur à évacuer la mine. Je savais simplement que ma démarche était nécessaire et qu'on ne pouvait pas laisser ainsi près de deux mille hommes se faire massacrer.

J'achevai l'ascension du col de l'Ours vers midi, au plein de la chaleur. Ma chemise collait à ma peau et j'avais les paupières brûlées par la sueur qui roulait sur mon visage.

Il était quatre heures quand je franchis le pont métallique de la Sainam. Une plaque de cuivre portait gravé : « Achevé de construire le 12 mai 1937 par Antoine Couvray. » Les œuvres et les bienfaits de mon père n'étaient jamais anonymes.

J'abordai le versant nord et ses immenses peuplements d'acajou et de lim. Dans la forêt silencieuse, le moteur de la Jeep éclatait comme un tonnerre. Je progressais entre deux rangs de grands arbres dont les sommets se rejoignaient parfois au-dessus de ma tête. Une tribu de gibbons criards m'accompagna jusqu'à mi-côte puis se dispersa soudain, sautant follement d'une liane à l'autre et faisant jaillir de leur abri en longues flèches à peine distinctes, les minuscules pigeons verts qui gîtent par milliers dans les banyans.

Après un dernier crochet, le chemin débouchait sur le sommet du versant. Je coupai le contact et descendis de voiture. J'écoutais et crus entendre l'écho lointain d'un coup de feu, mais le silence brusquement revenu devait abuser mon oreille. J'escaladai un amas de roches jusqu'à une

sorte de promontoire qui dominait la plaine. Je savais que de cette place — je m'y arrêtais quelquefois quand je travaillais à Kabong — on découvrait la mine, les longues balafres claires des carrières ouvertes dans le flanc de la montagne et les hangars coiffés de tôle qui étincelaient au soleil.

Autour de moi, la forêt bruissait faiblement, cris d'oiseaux en coups de cisailles vives mêlés à l'inlassable bruit de lime et de sonnailles légères des cigales. Accroupi sur la roche brûlante, j'essayais de percevoir le grondement sourd de la génératrice dont je connaissais bien la lourde pulsation régulière.

Au bout de mon regard, le camp creusait une petite clairière couleur de sable dans le vert inégal des arbres qu'ouvrait de place en place un éperon de roche noire et nue.

Je regagnai la voiture et m'engageai dans la descente. J'avais posé mon « Colt » sur le siège voisin. J'abordai chaque lacet après avoir marqué une courte pause à l'entrée du virage. Pendant les deux derniers kilomètres je réduisis encore l'allure, les sens en éveil, ne quittant pas des yeux la lisière d'arbres et de fourrés d'où pouvait brusquement jaillir une patrouille de soldats viet-minh, mais j'atteignis sans incident les abords de la mine.

La nuit tombait lorsque je fis halte à l'entrée d'une vaste esplanade crayeuse autour de laquelle des hangars formaient un cercle presque parfait. Le camp était silencieux. J'étais arrivé à l'autre extrémité de l'esplanade quand un indigène coiffé d'un casque surgit de derrière un hangar :

— Halte-là... Où vous aller ?

C'était un Laotien. Il pointa contre ma poitrine le mousqueton qu'il tenait à la main et répéta, plus effrayé qu'agressif :

— Où vous aller ?... Vous Français ?

— Je viens de Xieng-Muh... Je voudrais voir M. Chennevier...

Il fit un geste par-dessus son épaule. Un second Laotien, également armé d'un mousqueton apparut. Ils conversèrent vivement pendant quelques instants puis le second Laotien grimpa dans la voiture. Il me dit en mauvais français :

— Vous venir avec moi...

Nous approchions de la partie centrale du camp et les ouvrages de défense devenaient plus nombreux. Des fossés avaient été creusés, des entassements de sacs de sable figuraient des sortes de casemates et une double ceinture de chevaux de frise joignait les bâtiments les uns les autres.

⁂

Chennevier était un gros homme aux cheveux et à la moustache taillés en brosse. Il m'avait accueilli, bras écartés, visage illuminé :

— Vous nous amenez enfin des renforts ?

Je lui tendis le radio du résident Monneville que j'avais pris au Centre administratif avant mon départ. Il le lut et son visage buté montrait qu'il était décidé d'avance à ne pas en tenir compte.

— Puisqu'ils refusent de nous aider, nous combattrons seuls.

— A combien estimez-vous le nombre des assaillants ?

— L'effectif d'un demi-bataillon, peut-être plus, mais ils ont trouvé à qui parler... Pendant ces derniers mois, je sentais venir l'attaque et je n'ai pas perdu mon temps. La défense du camp est organisée. Tout à l'heure, vous passerez en revue les troupes indigènes que j'ai formées.

— Elles se sont battues ?

Chennevier hésita :

— Oui... Bien sûr ce sont de jeunes recrues, mais j'en suis cependant assez satisfait...

Il m'entraîna d'un pas alerte vers une immense carte d'état-major fixée au mur.

— Voici ce que nous ferons : quand les rebelles lanceront une nouvelle offensive, nos premières lignes de défense se replieront pied à pied jusqu'au grand puits de mine en décimant l'adversaire...

Il posa son doigt sur un point de la carte :

— ... C'est là que la bataille se déroulera... Je garde en réserve une centaine de nos miliciens. Je les ferai donner quand l'action sera engagée et leur ferai opérer un mouvement tournant pour prendre l'ennemi à revers. C'est moi qui les conduirai...

Il continua un certain temps, jamais à court d'idées fraîches, puisant une énergie nouvelle dans ses propres paroles, tandis que je réfléchissais de mon mieux au biais que j'avais imaginé pour reprendre la situation en mains.

Je mis à profit un instant où il épongeait son visage ruisselant et reprenait souffle pour proposer :

— Est-ce que nous ne pourrions pas réunir le personnel européen ?

Chennevier me considéra d'un œil soupçonneux. J'expliquai :

— Vous savez peut-être que je suis leur nouveau chef...

— M. Decleuze m'a en effet informé de votre retour, mais...

Il me regardait avec doute. Je poursuivis hâtivement :

— Je sais que la situation n'est pas encore entièrement réglée, cependant, dans deux mois et peut-être avant, je prendrai la direction du domaine...

Malgré moi, ma voix s'était durcie. Chennevier y découvrit peut-être une menace, car il me dit :

— Oui, oui... Loin de moi l'idée... Il est d'ailleurs bon qu'ils sachent que nous travaillons en plein accord, maintenant que je vous ai convaincu... Je vais convoquer les hommes...

La nuit était tombée quand je m'adressai au personnel européen réuni dans le réfectoire. Mallart était près de moi.

Une dizaine de grosses ampoules nues éclairaient le plafond de tôle et les cloisons de planches du réfectoire. J'étais monté sur l'estrade où se tenaient d'ordinaire les contremaîtres de service qui surveillaient la distribution des repas aux coolies. Les soixante Européens qui avaient répondu aux ordres du directeur — les autres étaient restés aux postes de défense — me considéraient en chuchotant. Le silence se fit peu à peu. J'étais intimidé et j'aurais souhaité mieux connaître ces hommes.

— On vous a peut-être dit que j'avais pris la succession de mon père depuis quinze jours... Ce matin, à Xieng-Muh, j'ai examiné votre situation avec le capitaine Fressange et nous avons décidé d'évacuer le camp...

Je surveillai le directeur avec une anxiété qui devait transparaître sur mon visage. Il se tenait au premier rang, les bras croisés. Sa réaction fut immédiate :

— Permettez, monsieur Couvray... Permettez...

Mais sa voix fut couverte par le brouhaha de l'assistance. Les hommes se penchèrent les uns vers les autres et parlèrent avec animation. J'essayais d'interpréter leur mimique. Il me parut que la plupart se montraient favorables à ma décision, mais je n'en étais pas sûr. Chennevier s'enrouait toujours à exiger le silence, quand une voix s'éleva du fond de la salle :

— Quand évacuons-nous ?

Chennevier sauta sur l'estrade et se tourna vers ses subordonnés. Il cria :

— Nous ne pouvons pas tolérer...

La fin de sa phrase fut de nouveau couverte par celle des contremaîtres qui attendaient ma réponse.

— Le plus tôt possible... De combien de camions disposons-nous ?

Quelqu'un répondit :

— Quarante-trois et deux « Six-Six »...

Chennevier écarta les bras. Je lui posai la main sur l'épaule :

— Vous parlerez tout à l'heure... Nous devons prévoir de toute manière un plan de retraite, même si nous ne l'appliquons pas...

Il pivota sur place, dérouté. Les contremaîtres s'interpellaient à voix haute. Je frappai sur la table du plat de la main et vis avec satisfaction qu'ils se taisaient un à un pour se tourner vers moi, tête levée. Chennevier profita du silence revenu pour protester :

— Je n'admettrai pas que...

Je le fis taire et montrai les hommes :

— Il s'agit non seulement de votre vie, mais de celle de tous ceux qui sont ici. Ne croyez-vous pas qu'il serait préférable de demander l'avis de chacun au lieu de s'épuiser en disputes stériles ?

Mallart me fit un petit hochement de tête approbateur. C'est lui qui m'avait conseillé d'user de ce moyen si le directeur se montrait trop rétif.

J'élevai la voix d'un ton et demandai :

— Que ceux qui ne veulent pas évacuer lèvent la main...

Une main se leva, puis une autre, tandis que Chennevier, bras tendu, se levait sur la pointe des pieds et s'agitait pour rallier ses partisans dont le nombre ne dépassait pas une dizaine.

— Les quarante-trois camions suffiront à transporter tout le personnel à Xieng-Muh... Que le chef du garage et ses hommes les mettent immédiatement en état. Nous devons agir vite car le Viet-Minh projette probablement une attaque pour cette nuit même... Je veux que tout soit prêt dans deux heures. Chacun ne devra emporter que ses effets personnels... Retournez à vos postes jusqu'au signal de départ...

⁂

Le dernier véhicule venait de faire son plein d'essence quand un jeune contremaître qui revenait en courant du bâtiment central me cria :

— M. Chennevier s'est emparé de plusieurs mousquetons à la réserve et les a distribués à ses hommes... Il ne nous laissera pas partir...

Il reprit son souffle :

— Il faut faire quelque chose, monsieur Couvray...

— Combien d'hommes l'ont suivi ?

— Sept...

Il me donna leur nom : trois ingénieurs et quatre vieux contremaîtres.

— Armez vos camarades et commencez immédiatement l'embarquement des ouvriers qui voudront nous accompagner...

Les ouvriers furent réunis devant le hangar principal. Un grand métis dont le ventre débordait par-dessus la ceinture de son short leur traduisit ma proposition :

— Ceux qui veulent rester au camp seront libres. Aucune violence ne leur sera faite...

Je veillai à ce que chaque mot fût exactement traduit. Les coolies s'agitaient sur place, presque tous baissaient la tête.

— ... Les ouvriers qui viendront à Xieng-Muh avec nous, travailleront sur les plantations où ils auront le même salaire qu'à la mine. Ils seront logés dans les villages de Ban-Moun et de Ban-Seo...

Un remous agita la foule. A Xieng-Muh, les indigènes du domaine ne touchaient que onze piastres par jour alors que les mineurs en touchaient quatorze.

— Que ceux qui veulent venir à Xieng-Muh se rangent devant le hangar de triage...

Quelques hommes se détachèrent de la foule. Un homme suivi de sa femme et de ses trois enfants, puis une autre famille au complet et un homme seul qui se détourna pour faire un signe à ses camarades. C'est ce geste qui parut déclencher la ruée : un groupe compact se détacha du bâtiment principal et se dirigea en chuchotant vers le hangar de triage.

Mallart qui se tenait près de moi, murmura :

— Presque tous viendront...

J'en étais surpris et je le lui dis. Il sourit :

— Ils sont d'accord avec le Viet-Minh, mais s'ils passent de son côté, ils savent qu'on les fera travailler comme des forçats pour un salaire bien inférieur à celui qu'ils reçoivent ici... En outre, ceux qui sont mariés à la mine ou ont leur femme et leurs enfants dans un village du Tonkin ou d'Annam ne tiennent pas à endosser la tenue militaire...

Il ne resta bientôt plus qu'une centaine d'Annamites. Le contremaître métis leur ordonna de regagner leur dortoir et ils obéirent sans protester sans marquer non plus aucune sorte d'hostilité contre ceux qui avaient choisi de nous accompagner.

— Faites embarquer les hommes... Nous partons dans dix minutes.

Je cherchai Chennevier des yeux. Il n'était pas là, et je craignais qu'il ne méditât quelque folie. J'entrai dans son bureau, suivi de Mallart à qui je fis part de mes craintes. Il me répondit :

— Chennevier ne comprend pas que la résistance est impossible, il veut son morceau de bravoure... S'il ne l'a pas contre les Viets, il essaiera de l'avoir contre nous...

Je revins dans la cour. Les ouvriers rangés sur deux files grimpaient dans les camions.

Les camions, phares en code, viraient l'un après l'autre à l'extrémité de l'esplanade pour aller se ranger l'un derrière l'autre sur le chemin. Ils se suivaient à quelques mètres de distance, formant un chapelet long de plusieurs centaines de mètres. Les derniers véhicules chargèrent le matériel.

J'essayais, craignant qu'un assaut viet-minh ne fût lancé au dernier moment, de distinguer la ligne d'arbres, au-delà du vallonnement d'une des carrières, lorsque Mallart me posa la main sur le bras.

— Regarde...

Je pivotais. Une des fenêtres du bureau d'étude qui avoisinait le groupe de triage venait de s'éclairer. Une silhouette passa contre la lampe en ombre chinoise.

— Chennevier...

Je m'élançais suivi par deux ingénieurs qui venaient me rendre compte de l'embarquement du personnel.

En pénétrant dans le bureau d'étude, je me heurtai brutalement contre un homme qui en sortait, les bras chargés. Des dossiers tombèrent à terre, lâchant une volée de feuillets. Je retins le commandant qui tentait de m'échapper. Il criait :

— Laissez-moi... Partez avec votre bande de lâches...

— Où sont les autres ?

Il secoua la tête avec violence. Le contremaître métis se détacha de la file de véhicules et traversa l'esplanade.

— Tout est prêt, monsieur Couvray... Il reste quatre camions disponibles.

— Chargez le matériel qui reste par ordre d'importance...

Mallart avait ramassé un des feuillets et l'examinait à la lueur qui tombait de la fenêtre. Il me montra le commandant :

— Ne le laisse pas partir...

Encadré par les deux ingénieurs qui lui tenaient les bras, le directeur grommelait des propos indistincts. Je lui demandai de nouveau :

— Où sont les autres ?

Il ne parut pas entendre ma question et je fis un signe aux deux ingénieurs qui l'entraînèrent vers les camions. Chennevier qui avait d'abord résisté, se laissait faire quand il se baissa soudain, échappa à ses gardiens et prit sa course en direction du grand puits de mine. Le métis appela des camarades à l'aide et nous nous mîmes tous en chasse. Chennevier qui avait obliqué vers un des grands hangars s'arrêta brusquement : trois hommes venaient de surgir. Ils portaient chacun un mousqueton à la main, mais le tenaient canon pointé vers le sol. Deux hommes les rejoignirent, puis deux autres. C'était l'équipe du directeur. L'un deux vint à notre rencontre :

— Vous pouvez partir, nous resterons ici...

Je ne pus contenir ma colère.

— Vous allez vous faire massacrer...

— Cela nous regarde.

La majorité des ingénieurs et des contremaîtres nous avait rejoints. Ils considéraient sans rien dire le commandant et ses partisans. Mallart dit :

— Il est dix heures moins vingt... Il ne faut plus traîner...

Je jetai un coup d'œil machinal vers la forêt qui dressait une épaisse muraille d'ombre au-delà de la mine principale. Chennevier cria d'une voix aiguë :

— Abandonnez-nous. Nous ferons notre travail...

J'étais exaspéré et en même temps je ne savais que faire. Je me détournai vers les camions qui attendaient à la sortie de l'esplanade. Quelques ouvriers étaient descendus des véhicules et nous observaient de loin, immobiles dans la clarté jaune des phares.

Je dis brutalement :

— Emparez-vous d'eux et transportez-les jusqu'aux voitures...

Il y eut des cris et des jurons. Les partisans du commandant surpris, n'avaient pas eu le temps de se servir de leurs mousquetons. Ils se débattaient, ruaient, projetaient leurs poings en hurlant. Enfin on eut raison d'eux, mais il fallut leur lier bras et jambes, car après une courte accalmie, ils repartaient de nouveau au combat, encouragés par Chennevier dont l'énergie était inépuisable.

Le cortège se dirigea vers le dernier camion. Les partisans du direc-

teur portés chacun par quatre hommes, agitaient toujours leurs corps de soubresauts et clamaient des insultes.

Mallart me conseilla :

— Donne l'ordre de départ... Nous avons déjà trop attendu...

Il marchait à cloche-pied, pressant contre sa paume son tibia mis à nu par un coup de brodequin. J'avais ma chemise arrachée et la joue tuméfiée.

L'ordre courut le long du convoi. Les véhicules démarrèrent un à un. Je les regardais prendre de la vitesse, le cœur battant. Si le Viet-Minh avait décidé d'attaquer, c'est ce moment qu'il choisirait, j'en étais certain. Les minutes passaient. Le grondement des moteurs paraissait remplir le ciel, lourd et régulier. Il était impossible que le Viet-Minh ne nous ait pas entendus.

Les coolies qui avaient choisi de rester sortaient un à un des dortoirs et s'aventuraient autour de la mine centrale. Ils progressaient prudemment. Mallart dit, fouillant du pied dans l'amoncellement de matériel que les ouvriers n'avaient pas pu charger dans les camions :

— On leur laisse pas mal de belles choses...

Nous montâmes dans la Jeep. L'un des deux ingénieurs qui nous accompagnaient dit, en sortant sa montre de la poche de son pantalon :

— Les camions de tête ont maintenant dépassé la chaîne...

La Jeep quitta l'esplanade. Les deux ingénieurs qui se tenaient à genoux sur le siège arrière pour prévenir une éventuelle attaque des ouvriers crièrent soudain :

— Regardez...

Je jetai un rapide coup d'œil derrière moi. Une colonne viet-minh surgissait de la forêt, escaladait les barbelés, les chevaux de frise et se déployait en éventail, cernant la mine. Les coolies coururent à la rencontre des soldats. Ils nous désignèrent du doigt et leurs cris d'allégresse parvinrent jusqu'à nous. J'appuyai instinctivement sur l'accélérateur, mais il n'y eut pas de coup de feu. Nous formions cependant une bonne cible le long de cette pente nue.

— Mallart qui s'était lui aussi agenouillé sur son siège dit :

— Ils nous regardent tranquillement partir... Ils sont au moins deux ou trois cents maintenant...

Il se rassit :

— Ils n'ont pas l'air méchant, mais tu as quand même bien fait de venir nous chercher, petit Couvray...

J'avais allumé les phares pour accélérer l'allure afin de rejoindre la colonne et j'abordais la dernière rampe quand une violente explosion souffla l'air autour de nous, ébranlant le sol et ricochant longuement contre les parois rocheuses de la montagne. Une seconde explosion suivit, aussi violente. J'avais instinctivement freiné. L'un des ingénieurs hurla :

— C'est la centrale qui saute...

Deux nouvelles explosions moins violentes secouèrent la vallée. Nous

avions atteint une sorte de petite plate-forme au sommet de la pente. J'arrêtai la voiture et mis pied à terre. Une épaisse colonne de fumée montait de la mine. Quelque chose devait brûler derrière car elle se colorait de rouge, s'assombrissait d'un flot noir comme l'encre pour s'éclaircir de nouveau. Peu à peu la fumée s'étala sur la forêt en grosses vagues roulantes.

— Pourquoi font-ils sauter l'installation tout entière, c'est inutile...

Mallart me montra un nuage teinté d'orange vif qui s'élevait.

— C'est le laboratoire...

Puis :

— Ce n'est pas les Viets qui font sauter le camp...

Les deux ingénieurs approuvèrent. Mallart jurait doucement, en regardant l'incendie qui s'étendait peu à peu, mordait sur la lisière d'arbres, lâchant en geyser de hautes flammes qui retombaient, repartaient d'un jet dans une pluie de flammèches.

Nous remontâmes dans la voiture. L'un des ingénieurs dit :

— Après tout, ce n'est pas une si mauvaise idée qu'il a eue là, le patron... C'est ça de moins qui profitera aux Viets...

Mallart se détourna vivement :

— Et s'ils se lançaient à notre poursuite maintenant ?... Vous croyez qu'ils sont de bonne humeur ?... Je suis certain que leur avant-garde a été complètement balayée par la première explosion, sans compter les cent coolies qui sont restés au camp...

Cette pensée me fit serrer les dents. C'est moi qui avais promis aux coolies qu'il ne leur serait causé aucun tort s'ils voulaient rester à Kabong...

L'ingénieur dit avec un petit geste désinvolte :

— Ce sont des Viets ou des sympathisants... De toute manière... Quant à ce qu'ils se lancent à notre poursuite, nous avons des camions...

Mallart grogna comme s'il le souhaitait :

— Ça tombe en panne les camions...

⁂

Le jour était levé depuis une heure environ quand le convoi atteignit le col de l'Ours. Nous fîmes halte à deux cents mètres du sommet. Les soldats de la garnison qui défendaient le passage étaient descendus de leurs casemates pour nous faire fête. Ils distribuèrent leurs boîtes de ration et quelques bouteilles de vin. L'adjudant, qui s'était installé près de moi, se montra soucieux quand je lui rapportai le geste de Chennevier. Il grogna :

— Avec un truc pareil, on les aura sur le dos avant huit jours.

Il garda le silence un instant, roulant une cigarette entre ses doigts. Quand il releva les yeux, il souriait :

— Enfin, c'est le métier... Après tout, on nous a mis là pour ça...

Chennevier, que j'avais fait détacher ainsi que ses six camarades, était

appuyé contre un rocher. Une petite cour l'entourait. On le suppliait de prendre un peu de nourriture, ce qu'il refusait d'un geste noble. « Ce n'était pas le moment », disait-il. Il évitait de me regarder. Mon envie de l'assommer était vive.

Près des véhicules, les coolies bavardaient avec les tirailleurs indigènes en mangeant du riz et des lanières de poisson sec. Une femme allaitait son bébé. Deux enfants se poursuivaient entre les rochers. Je portai mon regard vers le nord-est, mais le ciel était pur, avec de petits nuages blancs que le vent poussait vers nous.

Je donnai le signal du départ. Les chauffeurs lancèrent les moteurs. A l'arrière des camions, les coolies se bousculaient en riant pour grimper. Une femme criait, appelant son mari. Les soldats remontés près de leurs casemates nous adressaient des signes d'adieu. La colonne s'engagea dans le défilé. La plaine du domaine s'étendait devant nous. Les arbres, les styrax et puis au-delà, les caféiers qui formaient une vaste nappe étincelante sous le soleil, la courbe du fleuve et, à l'extrémité du regard, Xieng-Muh.

⁂

Quand nous atteignîmes Xieng-Muh, la population entière du village paraissait massée à l'entrée de la grand-rue. Les ouvriers sautèrent à bas des camions et se mêlèrent à la foule. L'excitation prit de telles proportions qu'un détachement de la base militaire dut intervenir pour ramener un peu de calme. Je demandai au capitaine Fressange d'aider à assurer le transport du personnel de la mine sur Ban-Mai et Ban-Séo. Il se mit de bonne grâce à ma disposition et me promit que les coolies seraient logés et nourris. Les camions repartirent vers le fleuve.

Ma fatigue était grande et j'avais envie de me rendre à la villa pour y prendre quelques heures de repos, mais j'abandonnai vite cette idée quand Mallart me dit que Chennevier s'était rendu au Centre administratif. Il ajouta :

— Il va ameuter Decleuze et son état-major contre toi... Il faut que tu empêches cela, sinon quand tu te réveilleras cet après-midi, ils auront repris l'affaire en mains et la partie sera définitivement perdue pour toi...

Je crois que, bien plus que la crainte de voir Chennevier dresser les Blancs de Xieng-Muh contre moi, ce fut la pensée des cent coolies demeurés à la mine et probablement tués par les explosions qui me fit agir. Je n'avais songé à aucun moment à tirer parti de l'évacuation du camp pour affermir ma position. Je n'y songeais toujours pas de manière cohérente, mais cette fois encore la colère me guida.

Je n'allai pas trouver le directeur général. Je connaissais d'avance les reproches qu'il ne manquerait pas de me faire et les propos de Chennevier n'auraient pu que le renforcer dans sa conviction.

Mallart m'accompagna dans l'un des bureaux du rez-de-chaussée où je fis ronéotyper en cent exemplaires une note de service, annonçant que le salaire de tous les ouvriers de la plantation serait porté de neuf à quatorze piastres par jour. La note précisait que les coolies venus de la mine seraient réemployés au domaine avec le même salaire.

L'employé chargé de la machine à ronéotyper voulut prendre les instructions de son chef de service, mais je l'en empêchai. Un quart d'heure plus tard, les feuillets étaient prêts, et Mallart, accompagné de deux coolies, en commençait l'affichage et la distribution à Xieng-Muh et dans les villages du bord du fleuve.

C'est ainsi que commença la lutte contre Decleuze. Je fis convoquer Godefroy, le jeune assistant qui m'avait menacé de quitter le domaine si sa solde n'était pas augmenté, et je lui annonçai qu'il gagnerait dorénavant mille piastres de plus par mois. Je le chargeai de mettre ses collègues au courant et je signai une nouvelle note de service que je fis afficher à l'entrée du Centre administratif.

Je rejoignis Van Oppel sur la plantation de caféiers et lui dis que le moment était venu d'informer le directeur général de notre plan. Il m'accompagna au Centre, assez inquiet, mais décidé à me défendre. Il était près de midi quand nous entrâmes dans le bureau de Decleuze.

Le directeur était déjà informé des décisions que j'avais prises. Il s'efforçait au calme, mais son irritation était visible. Il voulut renvoyer Van Oppel. Je l'arrêtai dès les premiers mots.

— J'ai demandé à M. Van Oppel de venir ici, parce que je désire que vous convoquiez immédiatement le personnel de direction... Faites appeler M. Malasta, je vous prie.

— Que désirez-vous faire ?... Croyez-vous que vos mesures insensées ne sont pas suffisantes ?... Avez-vous imaginé les difficultés que nous allons rencontrer pour faire admettre aux ouvriers et aux surveillants que vous avez agi à la légère ?...

— Je n'ai pas agi à la légère... Les ouvriers et les surveillants recevront les salaires que je leur ai promis...

— Vous savez que c'est impossible...

— J'ai examiné notre situation financière. Nous pouvons accorder ces augmentations sans aucune crainte...

J'ajoutai :

— J'ai étudié avec M. Jarrigue, notre chef comptable, la situation de la Compagnie et devant l'ampleur de nos réserves, j'ai en outre décidé après avoir pris conseil de M. Van Oppel de remettre la plantation de caféiers en état...

Decleuze les deux mains posées à plat sur le bureau derrière lequel il se tenait, haussa les épaules et dit :

— Et vous vous imaginez que...

Je l'interrompis de nouveau :

— Nous en reparlerons tout à l'heure. Convoquez d'abord les directeurs...

Il fut sur le point de refuser, puis appuya sur le bouton de l'interphone. Il me demanda :

— Je dois faire aussi réveiller M. Chennevier qui est allé se reposer ?

— Non...

— M. Chennevier est également un de nos directeurs...

— Il ne l'est plus... A Kabong, il a refusé d'exécuter mes ordres.

Van Oppel qui se tenait près de la porte me considérait avec stupeur. Decleuze parut sur le point de céder à la colère, mais il finit par s'asseoir à son bureau. Jusqu'à l'entrée de Malasta, le directeur de la plantation de tabac, nous n'échangeâmes plus une parole.

Malasta entra. Il paraissait au comble de l'excitation, se précipita vers le bureau et dit :

— Vous savez ce qui arrive, monsieur le directeur ? Les coolies vont venir en délégation vous remercier de votre initiative. D'un instant à l'autre ils seront sur l'esplanade. Ils sont allés chercher leurs chefs de village pour vous manifester leur gratitude... Mais j'ai eu une des notes de service entre les mains. Elle n'est pas signée de vous...

Malasta se tourna vers moi et me jeta un regard rapide. Decleuze dit :

— M. Philippe Couvray voulait justement nous parler de tout cela...

La partie était engagée. J'avais peu de chances de vaincre, mais je tentais de me dire que Mallart avait vu juste : peut-être le directeur et ses adjoints avaient-ils peur. J'allai au plus court :

— J'ai décidé de reprendre la direction du domaine... Le testament laissé par mon père est formel : je suis son unique héritier, et toutes les tentatives pour me déposséder de ses biens sont vouées à l'échec. Les ouvriers et les surveillants seront donc augmentés ainsi que je l'ai prévu. Des travaux seront entrepris sur les plantations et je disposerai des réserves de la compagnie ainsi que je l'entends. Cependant, si vous n'êtes pas d'accord pour soutenir les décisions que j'ai prises, je vous demande de me le dire dès maintenant afin que je puisse pourvoir à votre remplacement.

Je me tournai vers Van Oppel :

— Sommes-nous d'accord, monsieur Van Oppel ?... Je vous ai dit ce que je désirais faire, suivant en cela vos suggestion. Je veux que la plantation de caféiers reprenne toute sa valeur...

Van Oppel toussa, nous regarda tour à tour et finit par dire :

— Il est certain que si nous pouvions redonner à la plantation...

Puis, brusquement :

— ... Je suis de votre avis, monsieur Couvray...

— Monsieur Malasta ?

Le directeur de la plantation de tabac gardait le silence. Il jeta un long regard de détresse à Decleuze qui pianotait sur son bureau d'un air indifférent. J'insistai :

— Je désire un accord sincère... Je pense que si vous refusez, je n'aurai pas de mal à trouver parmi vos subordonnés quelqu'un qui agira conformément à mes plans...

Malasta jeta un nouveau regard de détresse au directeur général puis dit :

— Je ferai mon possible pour vous donner satisfaction, monsieur Couvray...

— Monsieur Decleuze ?

Le directeur général haussa les épaules :

— Tout cela est une comédie ridicule...

Une rumeur sourde que l'on distinguait depuis quelques instants s'accrut soudain. J'allai jusqu'à une des baies que j'ouvris. La rumeur déferla à travers le bureau. Sur l'esplanade, plusieurs milliers d'ouvriers étaient rassemblés.

— Vous voulez annoncer aux ouvriers qu'il s'agissait d'une plaisanterie, monsieur Decleuze ? Le moment me paraît mal choisi pour mécontenter notre personnel...

Decleuze considéra un instant la foule des indigènes : on nous avait vus et sur l'esplanade l'enthousiasme était à son comble.

Decleuze pivota. Son visage était blanc de rage.

— Je ne peux rien faire pour l'instant, monsieur Couvray... Faites donc comme vous le désirez, mais soyez sûr que...

— Ou vous acceptez de suivre mes ordres, ou bien vous démissionnez immédiatement...

J'avais parlé durement. Je poursuivis :

— Je ne veux pas d'un accord de pure forme. Si vous êtes résolu à agir contre moi, quittez votre poste et adressez-vous aux autorités françaises. Je doute qu'elles vous soutiennent... Démissionnez et je nommerai un nouveau directeur général. Je suis sûr que l'un de nos directeurs acceptera...

Je regardai Van Oppel, puis Malasta. Ce dernier, le visage froncé par l'intérêt attendait la réponse de Decleuze avec anxiété ; il n'hésiterait pas, j'en étais sûr, à prendre la succession de Decleuze. Celui-ci le comprit et il leva la main d'un geste coupant :

— Bien... Vous êtes le maître...

— Vous approuverez les décisions que j'ai prises ?...

Il hésita et l'espoir parut de nouveau sur le visage de Malasta :

— Oui...

J'invitai les directeurs de la main :

— Puisque nous sommes d'accord, allons ensemble sur la terrasse.

Quand nous parûmes tous les quatre, les cris et les ovations redoublèrent. Une forêt de bras se leva vers nous. Je répondis de la main. Les autres m'imitèrent, même Decleuze.

Nous rentrâmes dans la pièce. Je dis à Van Oppel :

— Nous n'aurons pas besoin d'engager de nouveaux coolies pour

remettre les caféiers en état. Nous emploierons le personnel de la mine.

Je me dirigeai vers la porte. Avant de sortir, je rappelai à Decleuze :

— Je vous verrai cet après-midi, et soyez certain que si j'apprenais que d'une manière ou d'une autre vous critiquez la politique que nous suivrons dorénavant, je n'hésiterai pas, non seulement à vous retirer votre poste, mais à vous faire raccompagner jusqu'à Vinh-Lung... La saison des pluies touche maintenant à sa fin et dans quelques jours la route sera libre...

Il ne répondit pas. Je quittai le bureau, accompagné des deux directeurs.

***

Je revins à la villa, heureux d'annoncer à Mallart le succès de notre coup de force. Thanh, le boy, balayait la pelouse. Il abandonna son balai pour courir à ma rencontre et me précéda dans le hall. Je lui demandai :

— M. Mallart est dans sa chambre ?

— Oui... Il est rentré il y a une heure déjà...

Je frappai à la porte. Un grognement indistinct me répondit et je poussai le battant. Mallart était allongé sur une natte et aspirait sa pipe à opium qui gargouillait faiblement. J'avançai d'un pas dans la pénombre de la chambre.

Je dis — et mon exaltation passa dans ma voix :

— C'est fini... Decleuze vient d'abandonner...

Mallart me fit un petit signe du bout des doigts, aspira une dernière gorgée d'opium et se redressa un peu. Il posa sur moi son regard ironique :

— Les hommes comme Decleuze n'abandonnent jamais... Je suis quand même content que ce soit toi qui aies gagné... Decleuze...

Il n'acheva pas, fit une petite grimace méchante et satisfaite dans le vide et se laissa retomber sur son oreiller de cuir. les yeux mi-clos. Plusieurs secondes passèrent, puis il dit :

— C'est maintenant que cela va commencer...

Je compris qu'il était ivre d'opium et j'allais me retirer quand la porte s'ouvrit derrière moi avec un léger grincement. Je me détournai. Sao-Sao se tenait immobile sur le seuil. Thanh était derrière elle.

— Je t'ai attendu... Tu ne m'avais pas dit où tu étais allé. Je l'ai appris ce matin en allant au village...

Je fis un pas vers elle, mais elle recula. Je sortis dans le couloir et refermai la porte. Mallart n'avait pas bougé.

— Je ne voulais parler à personne de ce que j'allais tenter à Kabong... Si tu l'avais su, tu aurais essayé de me retenir...

Sao-Sao secoua la tête, sans répondre. Thanh se retira silencieusement. Je posai ma main sur l'épaule de Sao-Sao, mais elle se dégagea et se dirigea vers la chambre. Je la suivis. Je bâillais. La fatigue de ces deux derniers jours et de la nuit au camp refluait brusquement. Je dis :

— Maintenant, tout est terminé... La partie est gagnée.

Sao-Sao alla vers la fenêtre de la chambre tandis que je commençais à me dévêtir. Elle se détourna soudain avec violence :

— Et alors nous resterons toujours ici...

Je m'étendis sur le lit.

— Peut-être...

Sao-Sao me considéra un instant, puis elle rabattit les volets et alla s'asseoir dans le fauteuil près de la fenêtre. J'appelai :

— Viens...

J'entendis sa réponse, lointaine, vaguement irritée.

— Oui...

Mais elle ne vint pas près de moi et, quand je m'endormis, elle se tenait toujours dans le grand fauteuil, le visage tourné vers les volets clos que séparait une étroite barre de lumière.

⁂

Dans les premiers jours de septembre, les grands orages qui annoncent la fin de la saison des pluies éclatèrent. Tout le personnel indigène de la mine et plus de deux mille autres coolies furent employés au colmatage des diguettes de la plantation de caféiers. Nous ne pûmes cependant pas éviter le désastre et pendant l'avant-dernière nuit, le véritable mur de glaise et d'herbe mêlées qui protégeait trois cent mille pieds de Chari dans les basses terres, céda brusquement. Les eaux s'engouffrèrent par une brèche d'une dizaine de mètres de largeur et en quelques instants un millier d'hectares de caféiers fut transformé en un marécage semé de buissons réguliers qui étaient les feuillages ronds des Chari. Onze ouvriers et deux surveillants français furent entraînés par la violence du flot.

Après l'enterrement qui eut lieu le lendemain, le capitaine Fressange vint me trouver dans mon bureau. Il était harassé. Ses hommes avaient aidé aux travaux de protection du domaine et il ne les avait pas quittés un seul instant.

Il se laissa choir dans un fauteuil, ôta son calot trempé de pluie et le tordit machinalement entre ses doigts :

— Le poste du col de l'Ours a été attaqué hier soir... Les Viets ont été repoussés, mais vous savez ce que cela veut dire ?...

Il leva les yeux vers moi. Je dis, un peu au hasard, car je demeurais assez médiocrement informé de la situation militaire dans la province :

— Je suppose qu'ils lanceront une attaque plus importante dans quelques jours quand les pluies seront terminées...

— Oui... Peut-être même n'attendront-ils pas la fin des pluies. Au Tonkin, ils ont lancé une attaque de grande envergure sur le delta et leurs attaques d'ici ne sont qu'une partie d'un plan beaucoup plus vaste... J'ai réclamé de toute urgence des renforts à Vinh-Lung et même à Saigon...

— Ils ne seront pas là avant plusieurs semaines...

— J'ai demandé que l'on me parachute un demi-bataillon immédiatement. Nous utiliserons le plateau de Bong pour l'atterrissage. Je crois que vous avez passé un accord avec la résidence pour l'entretien des troupes...

— Oui...

Il hocha la tête.

— De combien de coolies pouvez-vous disposer ?

— Vous savez que tous sont employés...

— J'aurai besoin de deux ou trois cents hommes pour commencer les travaux de défense à la limite nord de la plantation...

— Vous pensez que le Viet-Minh franchira le col ? Cependant, il y a quinze jours à peine...

— Il y a quinze jours, il n'y avait pas d'attaque générale au Tonkin et le Viet-Minh n'avait qu'un bataillon autour de Kabong. Hier soir, l'attaque contre le col a été lancée par trois mille Viets... Ils ont utilisé des mortiers... Dans quelques jours, toutes les forces de Ve Région seront devant le col... S'ils y mettent le prix, ils peuvent passer.

Fressange se leva et remit son calot.

— Alors, vous pourrez me donner les coolies ?

— Oui...

Il fit deux pas vers la porte, se détourna :

— N'hésitez pas à appliquer une discipline très stricte dans les semaines qui vont venir... Ce matin, je suis allé au village de Sé-Yang où j'ai une dizaine d'hommes. C'est là que vous avez logé la plus grande partie des coolies venus de la mine. On parle beaucoup là-bas...

Il marqua un bref temps d'arrêt. J'attendais sourcils froncés. Il poursuivit :

— Vous n'auriez peut-être pas dû prendre tous les coolies qui voulaient venir à Xieng-Muh... Dans le lot, il doit y avoir des agents viet-minh.

⁂

Les avions arrivèrent le lendemain matin et larguèrent deux cents hommes et du matériel.

Dans la nuit qui suivit le parachutage, le Viet-Minh lança une nouvelle attaque contre le col de l'Ours. Le martèlement sourd des pièces de mortier m'éveilla. Le combat dura plusieurs heures et Fressange dut envoyer des renforts aux assiégés, car j'entendis les camions venant de la base s'engager dans le chemin qui menait vers la montagne.

A l'aube, une escadrille de bombardiers légers survola la plantation et quelques minutes plus tard nous parvenait le roulement des bombes tombant en chapelet. Les appareils revinrent en formation serrée et prirent la direction du sud.

Decleuze m'attendait au Centre administratif. Tandis que je télépho-

nais au capitaine Fressange afin de connaître l'issue de l'engagement, il se tenait debout devant mon bureau, étrangement calme. Quand je reposai l'appareil sur son socle, il me demanda :

— Alors, ils ont réussi à les repousser ?

— Oui, mais l'aviation est arrivée juste à temps...

Decleuze parut à peine écouter ma réponse. Il m'observait et, pour la première fois depuis que j'avais pris en mains la direction du domaine, il ne semblait pas d'humeur chagrine.

— Vous êtes au courant pour Ban-Xai ?

— Non.

— Cette nuit, pendant l'attaque, six cents coolies ont déserté. Pour la plupart, ce sont des Annamites que vous avez ramenés de la mine. En partant, ils ont emporté leurs instruments de travail... Comment allons-nous les remplacer ?

Il m'observait avec ironie. J'avoue que j'étais mal préparé à accueillir cette nouvelle. Mon désarroi devait être apparent, car Decleuze insista :

— C'était à prévoir... Vous avez introduit des éléments malsains sur la plantation. Je serais d'ailleurs étonné si les désertions s'arrêtaient là...

Quand le directeur général m'eut quitté, je me rendis à Ban-Xai où j'eus un entretien avec Boun-My, le chef du village. Il répondit de manière évasive à mes questions. Je me heurtais toujours au même obstacle : la majorité des ouvriers de la mine étaient Annamites, ceux de la plantation Laotiens. Il se borna à me promettre que les Laotiens, qui étaient sous sa tutelle, me resteraient fidèles.

Je regagnai le Centre administratif. Il pleuvait, comme chaque jour depuis près de deux semaines. Les coolies travaillaient au désherbage ou à la réparation des diguettes. Sur la plantation de tabac, deux grosses machines agricoles labouraient le sol qui serait ensemencé dans quelques jours.

Van Oppel surveillait les ouvriers dans la salle de dépulpage. Il avait appris les désertions de Ban-Xai et me montra les hommes qui enfournaient les cerises de café dans les énormes entonnoirs des dépulpeuses mécaniques :

— Cette affaire-là les a tous rendus inquiets... Dès que les surveillants les quittent une minute, ils abandonnent les machines, et se réunissent pour discuter. Ils ont peur. Cette nuit, pendant l'attaque, ils étaient tous debout.

— Ce soir, les surveillants feront des rondes dans les villages. Nous mettrons le couvre-feu au coucher du soleil. Ceux qui tenteront de se réunir en dépit des ordres seront emmenés à Xieng-Muh...

Je détestais prendre ces mesures d'état de siège, mais il suffisait de rencontrer le regard vacillant des hommes pour comprendre qu'au moindre fléchissement ce serait la débandade.

— Dès que les pluies auront cessé, nous commencerons notre programme de défrichement et le remplacement des arbres manquants...

— Vous croyez que...

— Il faut occuper les hommes, et puis, avec un peu de chance, le calme reviendra peut-être...

Van Oppel hocha la tête puis sourit timidement.

— On va entrer dans la saison sèche. Si...

Il n'acheva pas sa phrase, fit un petit geste d'espoir. Je le quittai et traversai la salle. Quand je passais près d'eux, les ouvriers feignaient d'être absorbés dans leur travail, mais je devinais qu'ils se redressaient aussitôt pour me suivre du regard.

***

Je rencontrai Mallart sur la route du village. Il avançait tête basse, le dos voûté, traînait la jambe comme un vieillard et balançait une bouteille de rhum à bout de bras. Il ne me reconnut qu'en arrivant près de moi. L'expression hagarde de son visage me frappa.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ?

— Je ne suis pas malade... Je ne suis jamais malade...

Je saisis son poignet. Il brûlait de fièvre.

— Tu fumes trop d'opium... A ta place je réduirais un peu la dose...

— Et si tu t'occupais un peu moins des autres et un peu plus de toi, petit Couvray ?... Tu avances, tu avances et tu crois que c'est gagné...

Sa voix perdit soudain toute agressivité. Il secoua la tête avec pitié :

— Si tu savais ce qu'ils te préparent, là-bas... Au village j'ai vu Grelot, un des gars parachutés. Tu te rappelles, il venait souvent chez Cerruchi pour secouer un peu la verrerie, le samedi ?...

Un camion militaire chargé de coolies remontait la route. Je poussai Mallart sur le bas-côté.

— Tu sais ce qu'il m'a dit, Grelot ?... A Vinh-Lung, ils ont relâché le gars qu'ils avaient fini par arrêter pour le meurtre de ton père... Il paraît qu'il a pu s'expliquer... Alors, le commissaire Parnel repart à zéro. Tu vois où ça nous mène...

J'essayais de me dire que le suspect découvert par Parnel avait pu démontrer son innocence. Il fallait un coupable aux autorités, mais maintenant que l'affaire se tassait, on l'avait relâché. Je le dis à Mallart. Il haussa les épaules :

— Crois pas ça, petit Couvray... Je t'ai dit, on repart à zéro. Ici, tu as gagné... Decleuze a dû abandonner. Qu'est-ce qui lui restait pour avoir ta peau ? Cherche un peu...

Je voyais où il voulait en venir. Mallart qui m'observait, dit :

— C'est ça même... Dans huit jours on aura Parnel ici avec son équipe... Il faut quand même bien le trouver l'assassin de papa Couvray. Pourquoi pas ici ? Pourquoi est-ce que ce ne serait pas moi... ou toi, par exemple ?... Tu crois pas que ce serait une bonne manière de te reprendre les économies de papa Couvray ?...

Oui, ce n'était pas une mauvaise idée. Mallart poursuivit :

— Il y a aussi autre chose : ta petite sœur est revenue à Vinh-Lung... ça n'a pas dû marcher trop à son goût à Saigon. Tu verras, d'ici huit jours, il y aura du peuple ici. On saura plus où se tourner. Avec les Viets, l'armée française et tous les bougnouls en plein mouvement pour sauver leur peau ou leur panier de riz, ça fera un beau cirque...

Je le laissai au bord du chemin. Il me cria :

— A ce soir... Aujourd'hui je reste couché...

Parnel allait reprendre l'enquête. Je comprenais maintenant la satisfaction sournoise de Decleuze. Il avait appris la nouvelle. On avait dû l'en informer d'urgence.

JEAN HOUGRON

(La fin dans la prochaine livraison.)

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

MICKIEWICK ET L'HISTOIRE PATHÉTIQUE DE LA POLOGNE

par Édouard Krakowski *(La Colombe)*

ADAM MICKIEWICZ *(Éditions de l'Unesco)*

A l'occasion du centenaire de la mort de Mickiewicz, M. Edouard Krakowski a récemment publié sur le grand poète polonais un livre d'une lecture parfaitement attachante. Mais pour la bonne raison que Mickiewicz doit être considéré comme une incarnation de sa valeureuse et malheureuse patrie, dont il eut tout l'esprit de fidélité à un idéal de liberté et de culture, et pour l'indépendance de laquelle il ne cessa de lutter, ce livre constitue avant tout une histoire des souffrances et des revendications de la Pologne. Or, l'Unesco, à l'occasion de ce même anniversaire, vient de faire paraître un ouvrage plus particulièrement consacré à l'existence et à l'œuvre de l'auteur de *Pan Tadeusz* et des *Aïeux*. A la faveur du digne hommage qui y est rendu par d'éminents écrivains de diverses nations à l'un des plus beaux génies poétiques du XIXe siècle, on y trouve un substantiel résumé de tout ce dont il était regrettable que le grand public de chez nous fût jusqu'à maintenant insuffisamment informé, en dépit de l'amour profond que Mickiewicz voua à la France, du très long séjour qu'il fit à Paris où il professa au Collège de France et du rôle qu'il joua dans l'histoire de notre romantisme.

Sans doute, son œuvre écrite est-elle particulièrement difficile à traduire en notre langue. Elle ne le fut, d'ailleurs, durant un demi-siècle que fragmentairement Pour connaître vraiment *Pan Tadeusz*, sommet du monument littéraire de Mickiewicz, il nous fallut attendre la version qu'en donna, en 1934, le savant humaniste et charmant romancier Paul Cazin. Ce poème de 10.000 vers, qui correspond assez à ce qu'est pour l'Allemagne l'*Hermann et Dorothée* de Goethe et pour la Provence la *Mireille* de Mistral, il fallut attendre près de cent ans pour recevoir sa grande leçon d'idéalisme : une nation a une âme qu'on ne peut contraindre.

Le beau monument élevé à la gloire de Mickiewicz, et dû au ciseau de Bourdelle, que le furieux trafic de la place de l'Alma nous empêche trop de regarder, représente le poète en marche, un bâton de pèlerin à la main. Toute sa vie, Mickiewicz fut le pèlerin de la cause polonaise à travers le monde. C'est à cinquante-sept ans, à Constantinople, où il s'était rendu pour conduire un détachement de volontaires polonais destinés à combattre les Russes aux côtés de la Turquie, qu'il rendit l'âme.

M. P.

Suite de la chronique bibliographique page 106).

IMAGES DE SÉVILLE

par André Villebœuf

Dieu ! que j'aime Séville. Le printemps met la ville en fête, il y éclate en pleine fanfare. Vingt-quatre degrés à l'ombre et quelle douceur de vivre !

J'avais goûté aux prémices de cet enchantement, le matin de mon arrivée. Venant de Madrid, le train glissait sous la lumière africaine d'Andalousie, un peu en flânant, comme à plaisir. Pimpants, au milieu des bouquets de palmiers et d'eucalyptus, les blancs cortijos [1] que l'ombre caresse d'un glacis bleuâtre, ajoutaient, de-ci de-là, à la gaîté du paysage. Je savourais cette impression de descente vers le sud, assez semblable, bien que plus vive, à celle qui vous saisit sur le quai de la gare de Marseille, quand on arrive de Paris et que des senteurs de pins rôtis vous montent à la tête.

Me soûlant de soleil, j'ai commencé la journée par un petit déjeuner pris sous les arbres, au bar *España*, près des jardins de Murillo. Le café y est exécrable, mais au-dessus du mur d'enceinte de l'Alcazar, les orangers et les citronniers répandent des parfums qui se mêlent à celui du myrte. Un vent léger fait frissonner les feuilles, des palmes s'agitent, des oiseaux gazouillent et, entre les grappes fleuries des lauriers-roses, les premiers papillons de l'année dessinent leurs voltiges.

1. Fermes andalouses.

En ville, c'est le défilé de la Semaine sainte, le long ruban humain piqué de luminaires, de croix d'argent, de bonnets pointus qui se déroule à travers la foule ; ce sont les Vierges de douleur sous leurs lourds baldaquins, les Christs aux outrages suivis de pénitents, le cierge grésillant calé en équerre sur la hanche.

La nuit du Jeudi saint passée, un carnet de croquis en poche, je suis monté vers les cinq heures du matin chez des amis qui habitent dans le centre, calle Cuna, devant l'église San Andrès. Leur salon était rempli d'invités. Deux Nazaréens [1] chauves et bedonnants, assis dans des fauteuils, la cagoule sur les genoux, se délassaient en allongeant leurs jambes. Pendant que la jeune fille de la maison servait des coupes d'anis et des tasses de chocolat, inlassablement dans la rue, alternaient des cortèges dont le piétinement était scandé par des roulement de tambour et les accents étouffés des musiques militaires. Soudain, au passage de la Vierge de l'Angoisse, une saeta [2] a fusé. Les porteurs se sont arrêtés pour entendre cet étrange cri d'adoration, cet hommage lancé à plein gosier, et qui, douloureusement psalmodié, s'en est allé, plaintivement, mourir en hoquets. Du balcon, j'avais une vue étendue sur l'enfilade des processions. Au passage, les toits des pasos, représentant les scènes de la Passion, me frôlaient le menton. Une nuit étoilée, odorante, chargée d'encens et d'odeurs végétales, coiffait de son dôme toute cette orgie de Vierges illuminées. Quand vint l'aube, les plus célèbres d'entre elles dansaient sur le dos des porteurs.

Semblables au jour où je les vis pour la première fois, j'ai retrouvé ces Vierges aux jolies joues roses, toujours baignées de larmes, Vierges de la Macarena, de la Candelaria, de l'Amargura, del Silencio. Comme jadis, les Christs du Gran Poder, de la Passion, de l'Expiracion, sont couronnés d'épines, la cathédrale est inchangée, la Giralda immuable, le même Guadalquivir coulé sous les ponts.

De toutes les cérémonies de la Semaine sainte, la sortie du sanctuaire de la Confrérie du Silence a été la plus impressionnante.

J'étais là, comprimé par la multitude, lorsqu'à deux heures du matin, entre les orangers de la façade, la porte de l'église San Miguel s'est grand ouverte. Un air sautillant joué par des clarinettes s'est élevé, quelque chose comme un menuet délicieux et suranné et puis, doucement, précautionneusement, le grand échafaud qu'est le paso est sorti de l'obscurité. Quand la Vierge apparut, resplendissante de tous ses feux, diamant

1. On appelle Nazaréens les membres de la confrérie del Silencio, l'une des plus anciennes de Séville, et par extension, tous les membres des autres confréries lorsqu'ils sont en tenue de pénitents.

2. Saeta, littéralement flèche. C'est une chanson d'origine ancienne, de caractère religieux, chantée spontanément avec des couplets connus ou inédits et même improvisés, pendant le passage des processions de la Semaine sainte à Séville.

rose dans son écrin de nuit, un frisson parcourut l'assemblée. L'oreille d'une fée aurait perçu le battement des cœurs.

On n'entendait que le piétinement des porteurs et le coup métallique que, par instants, frappait le contremaître pour marquer les pauses, le rythme et la route. Vêtu d'une tunique violette brodée d'or, Jésus de Nazareth portait une croix richement incrustée d'écailles. Dans son manteau bleu, la douloureuse effigie de Notre-Dame de la Conception illuminait la place. Mains jointes, frémissante à chaque foulée des porteurs, la Purisima fendait lentement la foule.

Considéré comme l'exemple le plus miraculeux qu'ait produit l'art sévillan dans l'expression de la pureté, le visage de Notre-Dame de la Conception est célèbre. Il en est d'autres, dont les joues porcelainées expriment davantage la sentimentalité qui les a conçues que le drame qui les habite. A quelque confrérie qu'elles appartiennent et quelle que soit la perfection de leur art, toutes ces Vierges sont touchantes. Il n'est qu'à regarder la foule à genoux devant la Macarena, les regards enamourés des femmes et ceux des hommes anéantis d'admiration, pour comprendre leur pouvoir sur les âmes ingénues. Le cristal de leurs larmes, leurs perles, leurs bijoux, leurs bagues, leurs diadèmes, tous ces velours, ces dentelles, ces brocarts dont on les revêt, ces fleurs qui les encorbellent, ces dais qui les protègent, ces cierges qui les auréolent, consacrent leur souveraineté.

Quand, à l'aube du Vendredi saint, sous l'éclairage verdâtre du petit jour, dans une ruelle, près de la cathédrale, je rencontrai la procession du Jésus del Gran Poder, les globes fluorescents des luminaires trouaient le ciel livide. Livides aussi étaient le visage du Christ et les traits des spectateurs. La fraîcheur du matin imprégnée d'arômes apportés par la brise campagnarde saisissait les femmes. Les hommes relevaient le col de leur veston. Devant ces yeux battus de sommeil, tel qu'il passait il y a deux cents ans, tel qu'il passera longtemps encore, le Gran Poder poursuivait son calvaire, Christ de la Passion au réalisme presque outrancier, semblable au Cachorro, au Jésus de l'Expiration, et à tous les autres Jésus sévillans torturés à même le bois par le ciseau de l'artiste. La cruauté d'un amour où le goût du baroque ajoute au drame, en prolonge convulsivement les affres jusqu'au bout des orteils.

⁂

Rien ne déroute plus, à Séville, que le contraste du flamboiement des rues et de la pénombre des maisons. C'est aveuglé par la lumière que l'on franchit leur seuil. A l'intérieur, le regard ne s'y promène qu'à tâtons et quand il s'est acclimaté, que distingue-t-il ? De sombres tableaux, lourdement encadrés. Images austères, angéliques, ou dramatiques et souvent serties d'une large bordure d'ébène frangée d'or. Faire-part du calvaire, tachant cruellement la candeur de la muraille. Pour un

Français rompu à la peinture claire où la couleur jaillit de la toile en source lumineuse, la surprise est grande. Trouver au pays du soleil une façon de peindre si rebelle aux jeux du prisme, si indifférente au chatoiement des reflets, si dépouillée d'allégresse, est une gageure d'autant plus surprenante que rien ne la marie au pittoresque d'alentour fait entièrement de séduction. Le moindre croquis de Gabriel de Saint-Aubin fleure Paris, un masque de Longhi, Venise, et le ciel de Hollande surgit, d'un coup, sous le pinceau de Ruysdaël.

C'est en vain qu'au musée de Séville le visiteur cherchera un paysage du Guadalquivir. Le fleuve n'a pas encore trouvé d'historien et reste aussi ignoré des peintres que les acacias qui bordent ses rives. Dans les salles aérées de l'ancien couvent de la Merced, tout odorantes des buis et des fleurs, il n'y a pas un tableau qui, de près ou de loin, évoque un jour de fête, une guitare, un jupon, que sais-je, une séguedille. On n'y rencontre, mêlés aux divers épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament que des saints, des madones, des moines, des martyrs, des apôtres, peints, la plupart, sous couleur de Vendredi saint.

L'affinité des peintres andalous avec leur milieu me semble, maintenant, évidente.

La mode d'entre les deux guerres voulait qu'on ne parlât de Murillo que pour en rire ou le vitupérer. Depuis un quart de siècle, depuis le livre de Barrès sur Tolède, l'exposition de la collection Ignacio Zuloaga et la vente de l'atelier Degas, un nouvel astre était apparu dans le ciel des arts. Après une éclipse de trois siècles, Greco, rallumant ses feux, lançait de fulgurants signaux. Son éthique ne tarda pas à faire des dévots. Bientôt leur nombre égala leur zèle. Nouveaux évangélistes, ils promenèrent de par le monde l'image de leur dieu. Puis, pour faire table rase du passé, ils s'érigèrent en tribunal, à la façon d'une Inquisition dont les jugements restent sans appel. Murillo, sa suavité, sa bienveillante catholicité, sa « bondieuserie » comme certains la qualifient, le sfumato dont il agrémente ses visages, ses angelots, ses vierges, attirèrent les sarcasmes. On le rangea parmi les momies qu'on démaillote.

Je sais maintenant que la postérité n'est qu'un public qui succède à un autre. Pseudo-sœur de la justice, elle n'est qu'une fiction. Il vaudrait mieux la représenter telle qu'elle est, sous les traits d'une femme capricieuse qui, à chaque génération, change d'avis comme de toilette.

Oublié de son vivant, Rembrandt mourut dans la misère. Il lui fallut deux cents ans de purgatoire avant de gagner le paradis. « Voltaire, ni Mme du Deffand, ne pouvaient sentir Michel-Ange », écrit Stendhal dans son *Histoire de la Peinture*. Watteau, au début du XIXe siècle, n'était plus considéré que comme un montreur de marionnettes, ce qui permit à La Caze d'acheter son *Gilles* pour 50 francs sous les guichets du Louvre. Qui donc, pendant de longues décades, se soucia de Mesnil de la Tour ? Depuis quand rend-on hommage à l'École de la Réalité ? Aujourd'hui, les lauriers des grands Bolonais sont fanés. Certains commencent

à épousseter ceux du Caravage, mais les druides vénérés de Barbizon s'enfoncent dans l'oubli, alors que les toiles de Cézanne, de Van Gogh et de Gauguin, tant décriées de leur vivant, se disputent à poids d'or. La roue de la fortune tournera encore.

Or, je viens de découvrir à travers ces tons macérés qui font ressembler tant de tableaux de Murillo à de vieux cuirs de Cordoue, la substance même de son art et j'ai compris que, sur ce territoire d'extrême-sud, mordu en pleine chair par la dent de l'Afrique, sur cette pointe d'Europe où la lumière noie les nuances et dévore les couleurs, seule, une peinture à base de terres d'ombre était valable. Sous le ciel de Hollande, les teintes subtiles prennent toute leur valeur ; accompagnées en mineur par la grisaille de l'atmosphère, elles chantent harmonieusement les variations les plus exquises. A Séville, pour vaincre le soleil et résister, dans la pénombre des intérieurs, à la blancheur des murs, il fallait une palette singulièrement riche en tons chauds. C'est ainsi que naquit, dans sa robe mordorée, le clair-obscur sévillan.

Après avoir étudié la vie de Murillo, disciple d'Ignace de Loyola et de sainte Thérèse d'Avila, fervent chrétien qui voua ses pinceaux au service de l'Église et employa son génie à la conversion des âmes, j'ai suivi l'artiste, pas à pas. Certains de ses tableaux m'ont laissé froid. D'autres m'ont irrité.

Finalement, j'ai admis l'œuvre en bloc. Tel est, malgré ses faiblesses, le pouvoir d'un art authentique. Il vous entraîne à votre insu. Mélangeant les grandes décorations peuplées d'anges suspendus dans l'azur aux plus touchantes scènes patriarcales, amalgamant les pieuses bergeries aux plus radieuses madones, bref, confondant le meilleur et le pire, les différents aspects du talent de Murillo ne font qu'un. Chez ce grand imaginatif, d'une sensibilité souvent féminine, le doucereux n'est souvent que l'envers de la tendresse.

Les clercs reprochent toujours aux maîtres ce par quoi ils excellent. Que de fois ai-je entendu blâmer Rabelais pour sa verdeur, Mérimée pour sa concision, Balzac pour son abondance ? Il en est de même pour les peintres. Murillo qui, à son corps défendant, a inventé un poncif, reste, sans contredit, le prototype de la grâce langoureuse. Tombé de son firmament, il est aujourd'hui, une étoile à ramasser dans le ruisseau. Chacun s'en moque au point d'oublier, dans un injuste opprobre, ses admirables portraits d'hommes et aussi ceux des gamins et des gamines qu'il fit pour son plaisir et qui resteront le plus sûr garant de sa pérennité. Il faut la pédanterie de Ruskin pour avoir écrit que, sous prétexte de pittoresque, Murillo ne s'était complu que dans la crasse. Petits mendiants cherchant leurs poux, voyous de carrefours grignotant les crevettes roses de Cadix et suçant des tranches de pastèques, fillettes rieuses, marchandes de fleurs et de raisins, frimousses éveillées, adorablement féminines, c'est la Séville des trottoirs, débraillée, turbulente, avec des trous

d'ombre et de lumière, l'éternelle Séville, heureuse dans sa misère, arrogante dans son luxe, fataliste, indolente, passionnée.

⁂

S'il est un chemin que l'on peut croire celui du paradis, c'est bien celui qui, à travers le quartier de Santa Cruz, mène de la rue des Abades, à l'asile des Pères Vénérables. Il faut longer le mur des jardins de l'Alcazar où le jasmin embaume, dans le silence des ruelles, à l'ombre de la glycine et de la vigne vierge disposées en charmilles.

La grande maison blanche aux rayures orange s'ouvre sur un petit patio recouvert d'azulejos. Le patio principal est fait de dalles de couleur rouge. Une vasque en forme de conque, entourée de grands citronniers, offre au ciel son miroir que ride en grelottant un parcimonieux jet d'eau. Grotte de fraîcheur, lieu de recueillement où viennent s'asseoir, leur paroissien sous le bras, de vieux prêtres impécunieux. Aux décorations de la chapelle tracées avec verve par Lucas Valdès, le temps et la foi ont ajouté une profusion d'autels, de mosaïques de marbre, de lampadaires d'argent, de reliquaires en corail, de Christs d'ivoire, de peintures sur agathe. Ensemble pimpant du plus délicieux baroque, il pétille d'allégresse, à croire qu'il a été harmonisé au son du hautbois, à la gloire des cœurs purs.

Dans ce sanctuaire trônait jadis l'Immaculée Conception commandée à Murillo par les Pères Vénérables eux-mêmes. *Regina sine labe concepta.* L'artiste jugea que personne d'autre que sa fille, modèle de toutes les vertus, n'était digne de figurer la Vierge. Avec l'amour d'un père et la foi d'un croyant, il la représenta montant au firmament, le visage extasié, au centre d'un nuage où tourbillonnent les séraphins.

La vie de Murillo, ce saint homme, se serait passée comme un beau jour sans nuages si elle n'avait été quelque peu assombrie par l'acariâtre rivalité de Juan de Valdès Léal.

Étrange figure que celle de ce peintre qui, détestant l'art de Murillo et lui refusant toute valeur, se considérait comme le premier artiste de Séville. Il accablait son confrère de quolibets et de critiques. Le pauvre Murillo, enclin à la justice et reconnaissant les mérites artistiques de son détracteur, lui passait ses colères. Il était tout miel et Valdès tout vinaigre. Beaucoup des tableaux de ce dernier semblent peints à coups de griffes et d'ongles. D'autres ne paraissent que de longs appels désolés, expression d'un grand tourment d'âme. Dans l'exécution de ses travaux, il risque le tout pour le tout et ne joue jamais la réussite. Si, souvent, il fait la culbute, il ne veut l'admettre et se relève plus arrogant, plus audacieux que jamais.

Sa manière est changeante. Du clair-obscur, il passe à la pleine lumière pour revenir au clair-obscur. Il peint foncé puis coloré et si, l'année d'avant, sa touche est lisse, elle devient grasse l'année suivante,

tantôt acerbe, tantôt grave, funèbre même, mais toujours avide de s'exprimer.

Ces considérations ne suffiraient pas à expliquer l'homme dont les signes prédominants sont l'ardeur, la véhémence, la fougue. L'immense composition qu'on intitule *la Défaite des Sarrasins*, et qu'on trouve au musée, illustre cette manière chaotique. De nombreux morceaux, tout simplement admirables par leur liberté d'exécution, se perdent au milieu de la mêlée des guerriers et du fatras des couleurs. Dans cette effarante et sublime salade de casques, de chevaux, de lances, de turbans, de sang, de yatagans, de tours, de croissants, de moustaches, de grimaces et de jurons, on ne sait où porter les yeux. Le paysage lui-même participe au massacre. Pour mieux bosseler crânes et armures, les rochers se décrochent et tombent du ciel. Tout est confusion, il aurait suffi d'un rien, probablement d'un peu plus de contrôle personnel, pour animer d'un vrai souffle de vie cette bataille figée.

*
**

Si l'on monte sur la Giralda à l'heure que commence le paseo des cavaliers, on peut voir, tout au long des rues, le cheminement des piétons attirés par un même aimant.

Je viens de grimper jusqu'à l'étage supérieur du vieux monument arabe, jusqu'à sa plate-forme d'où l'on découvre le magnifique panorama qu'offrent Séville et sa campagne. Indifférent à la courbe du Guadalquivir qui enlace voluptueusement la ville comme un être aimé, oublieux pour une fois de toutes les perspectives, de tous les fouillis de toits et de verdures faits pour séduire le peintre, je m'amuse, jumelles en main, à observer les passants qui, perdus dans le flot, se dépêchent vers le sud-est de la cité. Tous, se dirigent vers le Prado de San Sebastian qui prolonge la calle de San Fernando. C'est le lieu enchanté où se tient la feria. La foule vient de partout, de la lointaine porte de Cordoue, de San Lorenzo, de la puerta Real, du pont de Triana, du pont de San Telmo.

La feria bouleverse Séville. C'est la fée attendue qu'on acclame chaque année, la déesse généreuse qui verse la manne dans la poche des commerçants, des cafetiers et des maquignons. Fantasque et couronnée de fleurs, elle mène le bal ; ses chants et ses danses alternent avec les rires et les libations mais, plus impalpable encore que terrestre, la feria, amie des métamorphoses, jette de la poudre aux yeux, crée des fictions, s'insinue dans le cœur des hommes ; au son de la guitare, elle souffle l'amour à l'oreille des jeunes filles, trouble les femmes, noue et dénoue les intrigues, magicienne passagère, volage entremetteuse.

Son règne dure une semaine.

Sur le paseo de San Sebastian, au milieu des mâts enguirlandés de feuillages et de dahlias, les casetas, pimpants salons particuliers réservés à la danse que les charpentiers ont recouverts de toile en ménageant une

large baie ouverte aux regards du public, projettent les feux de leurs glaces et de leurs lustres. Des girandoles de lampions électriques pendent aux branches des acacias.

« Crevettes, langoustines, bonbons, cacahuètes ! » crient les pourvoyeurs d'amuse-gueules qui s'affairent, de droite et de gauche, leur panier sous le bras. Tout est fait pour la joie et comme le soleil tient à honneur de se mettre de la partie, le régal des yeux est complet.

De l'autre côté du fleuve, sur la rive de Triana, dans le prolongement du pont de San Telmo, campe une autre feria, celle du bétail.

Une multitude de vendeurs, d'acheteurs, de curieux grouille sur le vaste terrain vague sans ombrage qu'est ce champ de foire. Au milieu des groupes, se dressent les oreilles des ânes et des mulets au sujet desquels on discute des heures d'affilée, et même des jours entiers, avant de conclure par un tope-là qui se fait à grands coups de claques dans la main. Il faut auparavant éprouver les bêtes, les faire galoper, inspecter leur bouche, examiner leur poil et en couper une touffe, d'un coup de ciseaux ; on doit comparer les sujets les uns aux autres, faire la moue et même le dégoûté si, par hasard, l'un d'eux vous intéresse, le marchander et, au moment de s'entendre avec le vendeur, faire mine de rompre afin de tirer un dernier avantage et tout cela sous une fine poussière assaisonnée de cris, de rires, de quolibets. Tel est le processus habituel de cette bourse aux animaux. Les gitans y sont rois. Nul mieux qu'eux ne sait truquer un mulet, maquiller un cheval poussif et ne jamais être dupe. A travers la foule, ils circulent en se dandinant, la canne à la main, souriants, sceptiques, rusés ; rien n'est plus amusant que de comparer leurs expressions ironiques avec les visages honnêtes et contractés des paysans d'alentour.

Semblable à tous les grands anniversaires où l'on passe une revue, la feria de Séville a sa piétaille et sa cavalerie. Cette dernière, partie noble du défilé, perpétue les traditions seigneuriales. D'une heure à trois heures de l'après-midi, amazones et cavaliers vont d'un champ de foire à l'autre en passant le fleuve sur le pont de San Telmo, mais c'est devant les casetas qu'a lieu le carrousel, l'endroit élégant, où, sans descendre de cheval, on boit le coup de l'étrier.

Devant les badauds faisant la haie pour les admirer, ils aiment s'exhiber sur leurs montures piaffantes, bien étrillées, luisantes, calamistrées. Coiffés du large feutre de Cordoue, les hommes portent le traje corto, les amazones la petite veste courte, tantôt de drap noir, tantôt de coutil blanc, parfois aussi de velours vert, toujours strictement ajustée sur la chemise au jabot ajouré.

Les chevaux comme leurs maîtres, ont fait toilette ; leurs crinières artistiquement tressées sont enrubannées de faveurs de couleur. Encadrés par ce brillant escadron, des équipages attelés de mules carillonnantes défilent allégrement ; ils sont bondés de jeunes femmes et de jeunes filles en robes flamencas, l'œillet dans les cheveux, et c'est ainsi que se

poursuit cette parade unique au monde, sous la voûte scintillante du beau ciel d'Andalousie.

Bientôt sonnera l'heure du déjeuner. Les chevaux prendront le trot, les cavaliers se disperseront. Dans deux heures, il faudra se rendre aux toros. La gaieté est sur tous les visages, car ce qui frappe, à Séville, c'est que la feria est à tous, au gitan des faubourgs, comme au boutiquier de Sierpes et à l'amazone caracolante.

***

Au centre de la feria se dressait un baraquement à l'intérieur duquel on construit, chaque année, de petites arènes. Les amateurs s'y produisent et torent de jeunes veaux ; les rires qui accueillent leurs pitreries ne font qu'accentuer la médiocrité de ces exhibitions. Elles rappellent ces charlotades, au cours desquelles des toreros de bazar grimés en Augustes s'efforcent de briller en ridiculisant d'inoffensives bestioles. Après avoir joué avec elles comme avec des caniches, ils les passent au fil de l'épée.

La corrida, par sa liturgie, sa rigueur, ses dangers, peut émouvoir ; la charlotade ne provoque que le dégoût.

Cette fois-ci, encore, les corridas données aux arènes de la Real Maestranza ont été bien lassantes et Dieu sait si l'ennui aux toros est mortel !

Jamais, cependant, la corrida n'a connu une telle vogue, jamais on n'a tant épilogué sur elle.

S'il y a quelque chose qui vacille dans le monde des toros, la faute en est d'abord au public composé en grande partie d'ignorants, de nouveaux riches, de curieux, d'étrangers friands avant tout de couleur locale et de divertissements édulcorés et frelatés. Ajoutez la foule de prétendus aficionados qui, après trois ou quatre courses, croient de bonne foi avoir pénétré les arcanes d'un art profond.

Le véritable initié s'exprime avec plus de nuances. En Espagne même, il est devenu un oiseau rare, car il faut avoir beaucoup vu, observé et comparé, pour oser se poser en arbitre. Il faut n'être victime d'aucune propagande, à l'heure où, plus que jamais, l'action de la publicité sévit, soutenue par des coalitions d'intérêts mercantiles. Rien, en effet, n'est plus long à discerner, dans les choses de la tauromachie, que le vrai du faux. Les feintes les plus grossières, les plus désordonnées, les plus bassement spectaculaires séduisent d'ordinaire l'innocent public, alors que souvent la qualité des passes classiques, sobres, efficaces (car il s'agit avant tout de toréer, c'est-à-dire de mener le combat en faisant passer le toro) lui échappent.

L'âge d'or de la tauromachie s'est évanoui lors de la guerre d'Espagne avec, comme dernières étoiles, Juan Belmonte et Domingo Ortega. Manolete a été l'ultime rejeton d'une illustre lignée, encore que son art, par

la mécanisation de certains poncifs répétés avec complaisance, portât en soi des germes de décadence.

Depuis quinze ans, les cornes étaient limées, les toros truqués, affaiblis, trop jeunes et trop petits. C'étaient de véritables « veaux chimiques » ainsi qu'on les appelait, par dérision. Depuis quinze ans, les présidents de courses toléraient l'indigne traitement que les picadors faisaient subir aux toros sur l'ordre formel de chefs de lidias, leur livrant ainsi des bêtes aux trois quarts mortes. Depuis quinze ans, la mode avait réduit à rien le travail autrefois si varié, si plastique qu'on exécutait à la cape et le public, privé de nerfs, se résignait au jeu monotone des espadas, tous hantés par le souvenir de Manolete.

La réaction s'est produite et il n'est plus question que de grosses bêtes avec des cornes intactes. Le résultat est clair. Si l'on a revu de grands toros et bien armés, on n'a pas trouvé de toreros vraiment capables de les combattre. Les plus fameux se sont récusés et quant aux jeunes, ils ont montré plus de courage que de science. La plupart sont à l'hôpital pour blessures.

Tout est à reviser. A l'instar des toreros qui doivent réapprendre leur dur et courageux métier, le public lui aussi, a besoin de refaire ses classes. Il est devenu moutonnier et subit le pire au lieu de réagir franchement, manquant encore plus de talent que les acteurs. Ces derniers, prisonniers du conformisme, sont fades, sans imagination créatrice. Tous, plus ou moins, croient faire merveille en montrant avec ingénuité leur mauvais goût. Pour eux, le fin du fin est de regarder le public en toréant, d'avancer vers le toro par des pas de côté et de rester rigide en le laissant passer. Toutes ces figures proviennent des charlotades. Ce sont des inventions du toreo comique.

***

Il n'est pas rare de rencontrer au coin d'une rue un groupe de fillettes qui s'exercent joyeusement à danser des sevillanas. C'est ainsi que, sur le pavé, s'ébauchent des carrières. Ambitieux de voir leurs enfants se perfectionner, ou devenir des professionnels, certains parents les confient à un professeur, maestro de baile.

Le célèbre Otero régna longtemps sur Séville, c'était le pape de la danse, mais une belle nuit il fut assassiné. Le pauvre avait eu la fâcheuse idée de joindre à ses talents de maître de ballet, la fonction de trésorier payeur ; c'était lui qui réglait les gagnants de la loterie. La veille d'une échéance, on l'égorgea pour voler le magot, car il ne faut pas croire que Séville, aussi éthérée qu'elle paraisse, ne compte, de temps à autre, quelques prosaïques tire-laine et fripons, dignes élèves de Rinconete et Cortadillo, héros de Cervantès, leurs illustres devanciers.

Realito et Enrique Jiménez de Mendoza sont actuellement les professeurs les plus en vogue. Ce dernier reçoit ses élèves de midi à deux

heures et demie, dans un petit rez-de-chaussée situé à l'encoignure de la rue de l'Esprit-Saint.

J'y suis allé, aujourd'hui, en fin de matinée. La salle qui donne de plain-pied sur la rue est pavée de petits carrelages ocres et blancs disposés en diagonales ; ses murs, blanchis à la chaux et soulignés au ras du sol de plinthes faites d'azulejos bleus et jaunes, sont décorés de glaces, de photos de danseurs et de danseuses au milieu desquelles figure une image de la Macarena encadrée de deux appliques de fer forgé.

Près de l'entrée, se trouve un piano droit passablement démoli par l'âge ; plusieurs touches sont brisées, certaines cordes aphones. Indifférent aux évolutions des élèves, le pianiste, sorte d'esthète de faubourg, lit, pendant qu'il joue, un roman policier posé sur le pupitre ; quant à don Enrique, le maestro, il n'a rien, physiquement, de ce que l'on croirait devoir être l'apanage d'un maître à danser. Il est obèse et boiteux.

Pressés en rang d'oignons, les élèves occupent un banc, le long de chaque mur. Leur âge varie de sept à dix-huit ans, des fillettes, accompagnées de leur mère, voisinent avec les garçons. Tous boivent des yeux don Enrique dont l'enseignement donné, bouche cousue, est purement empirique. A tour de rôle, chaque élève dispose de trois ou quatre minutes pendant lesquelles le professeur, pour débuter, se lève de sa chaise, et indique en boitillant les pas essentiels. Il le fait, sans dire un mot, guidant l'élève par le bras ou la tête, puis, toujours silencieux, va se rasseoir dans un coin.

De son côté, l'élève ne parle pas. Jamais il ne commente une observation, jamais il n'interroge le maître ; il est docile et appliqué. Quand il commet une faute, don Enrique la relève bien qu'on l'ait cru distrait ou plongé, comme le pianiste, dans la lecture de quelque feuilleton. Il empoigne une guitare, et, grâce à deux ou trois accords, corrige l'élève qui se rattrape plus ou moins bien, plutôt bien que mal, car l'intelligence de la danse est en Andalousie une chose innée. Jamais, d'ailleurs, le maestro de baile n'a quoi que ce soit à reprendre en fait de rythme et de goût.

Aux farrucas succèdent des sevillanas, aux sevillanas des seguidillas, chacun des élèves donnant un court récital. C'est une joie que de voir des enfants aussi doués.

Bien commun de tous les Sevillans, fortune que personne ne peut leur disputer, la sevillana, produit d'une vieille civilisation, est de toutes les danses espagnoles la plus piquante, la plus harmonieuse, la plus variée, celle dont les figures s'enchevêtrent avec le plus de fantaisie. Pendant qu'une débutante, adorable chica de dix ans, en dessinait devant don Enrique tous les sortilèges et qu'elle se trémoussait, avec, déjà visibles, dans sa candeur, l'aplomb et les roueries de la femme, je regardais le public qui s'était familièrement amassé devant la porte depuis le début de la leçon, public essentiellement populaire, taillé dans la même miche que la clientèle de don Enrique.

Dans les yeux des spectateurs se reflétait toute la joie de la petite danseuse ; entre elle et eux, c'était la même ferveur, une totale communion ; leurs âmes parlaient la même langue.

*
**

Quand le vent du sud souffle sur Séville, l'air y est étouffant. Hier, vendredi, avant-dernier jour de la feria, mes tempes battaient, prises dans un étau. Pourquoi l'idée me vint-elle de revoir l'hôpital de la Charité ?

C'est là pourtant, derrière ces murs, pensai-je, que le gentilhomme séducteur don Miguel de Mañara vint chercher le salut dans le remords, que « le libertin repenti, écrit Mérimée dans ses *Ames du Purgatoire*, demanda comme une grâce d'être enterré sous le seuil de l'église, afin qu'en y entrant, chacun le foulât aux pieds ».

Après que j'eus sonné, la main qui m'ouvrit la porte était menue et potelée, le timbre de voix musical et jamais encore, sous une cornette, je n'avais vu visage plus avenant.

Dès notre entrée dans la grande chapelle blanche dédiée à saint Georges, la religieuse attira mon attention sur deux toiles de Murillo, *la Multiplication des Pains* et *Moïse frappant le Rocher*, dont elle loua le merveilleux.

— Et les Valdès Leal ? hasardai-je.

— Valdès Leal !

J'aurais parlé du diable que l'effet eût été probablement le même. A ce nom, l'extase qui, devant les Murillo, n'avait cessé d'illuminer ses traits, s'évanouit.

— Les Valdès Leal sont là-bas, reprit-elle, en fronçant les sourcils qu'elle avait arqués en forme d'ailes. Ils se font vis-à-vis, près de la porte, mais la lumière qui les éclaire est mauvaise.

Pour un rien, elle m'eût conseillé — du moins, je le présume — de ne pas pousser plus avant.

— Qu'importe ! répliquai-je, en me dirigeant vers le *Finis gloriae Mundi* avec ce rien d'appréhension que m'a toujours procuré la vue d'un tableau devant lequel Murillo déclara à son auteur : « Camarade, on ne peut le regarder qu'en se bouchant le nez. »

Mon œil ne tarda pas à percer le voile et à discerner les deux cercueils qui, couvercles levés, laissent paraître, drapés dans leurs suaires, les cadavres en décomposition d'un évêque et d'un gentilhomme. Dans le centre du tableau, une main céleste tient la balance de Dieu. L'un des plateaux, chargé d'ordures et de rebuts, porte l'inscription : NI PLUS. L'autre, sur lequel sont gravés les mots : NI MOINS, déborde de couronnes, de sceptres, de joyaux. Tout a donc le même poids aux yeux du Juge suprême. Avec une cruelle, une inexorable méticulosité, Valdès Leal, chantre du néant, décrit sur le visage des trépassés les ravages de la

putréfaction. L'évêque, coiffé d'une mitre cabossée par les parois de la bière, a des orbites creuses ; ses narines rongées, ses mâchoires sans lèvres qui découvrent les dents, servent de boulevards à toute une bande de nécrophages, de fouilleurs de crânes, de mangeurs de barbes, de suceurs de chairs. Vermine grouillante, cotonneuse et rampante. Mêlant leurs morsures à de gluantes caresses, ces larves infâmes sortent du nez,

Valdès Leal Finis gloriae mundi.
Photo Anderson-Giraudon.

des oreilles du prélat et, rampant sur son front, son cou, ses mains, se hâtent vers d'invisibles festins.

En peignant cette sublime charogne, l'artiste aurait-il été obsédé par le souvenir de la mort encore récente du grand roi, du tout-puissant Philippe II qui, agonisant dans son Escorial, se débattait, la tête lucide et le corps déjà rongé par les vers ?

Sentant le froid du sépulcre me gagner à mon tour, je revins vers la religieuse restée près du maître-autel.

Elle leva sur moi ses yeux de velours et garda le silence.

La répulsion de cette fille de Dieu pour Valdès Leal m'a frappé. Elle confirme l'opinion commune. On admire parfois Valdès Leal, on ne l'aime jamais. Cet homme qui a terrorisé ses contemporains par l'âcreté de son caractère, le macabre et la férocité de ses œuvres, fait encore peur.

Ainsi, la diversité des genres qu'il a abordés, certaines de ses réussites véritablement fulgurantes, l'universalité de son savoir, la nouveauté de sa palette, la diversité de son coloris passant des camaïeux les plus austères à de véritables orgies pyrotechniques, sa fougue même, ne lui ont valu que de très rares fervents. Un poème a été composé en son honneur. Il est signé Théophile Gautier qui, en bon chien de chasse de la peinture, avait flairé le génie. Plus récemment, Henry de Montherlant lui a consacré quelques pages enthousiastes.

L'œuvre du rival de Murillo, assez baroque en soi et sans éthique précise, déconcerte. La foule s'en écarte. Le grand déménageur des guerres d'Espagne, le maréchal Soult lui-même, se garda bien, en chargeant ses fourgons des plus beaux Murillos, de les encombrer de Valdès Leal. Ses tableaux restent presque exclusivement confinés dans les églises et les musées d'Andalousie. Le brevet de peintre maudit qui le rendrait aujourd'hui célèbre ne lui a pas encore été décerné.

L'injustice est flagrante. Que peuplé d'angelots et de vierges pâmées, le ciel d'Andalousie soit, pour beaucoup, le plus mol oreiller du rêve, soit ! Mais prétendre que la crainte de l'enfer et la curiosité du cercueil ne se mêlent jamais dans les cœurs sévillans à l'allégresse que donne l'espérance des félicités éternelles, serait nier l'évidence.

Le sombre génie de Valdès Leal n'est que le reflet des tourments qui assaillent et ont assailli tant d'Espagnols, à commencer par Raimond Lulle, l'Illuminé. Dans la demeure de ce don Miguel de Mañara, ce grand amateur de repentirs et de macérations, la place de Valdès Leal était logique. Elle répondait aux exigences historiques, à certaines formes d'art et à certaines tournures d'esprit.

Dans l'école sévillane de peinture, Murillo est le soleil, Valdès Leal l'ombre, ou, pour parler la langue des occultistes, Murillo le soleil blanc, Valdès le soleil noir.

— Si l'on devait ajouter un ornement aux armes de Séville, me dit, un jour, un souriant optimiste, je proposerais un éventail.

Excellente idée, à condition d'y joindre un cilice.

ANDRÉ VILLEBŒUF

L'AFFAIRE DU COLLIER

Charles-Eugène-Gabriel de La Croix de Castries, quatrième marquis de Castries, naquit le 26 février 1727 à Paris dans l'hôtel familial qui porte aujourd'hui le numéro 72 de la rue de Varenne. Ayant perdu l'année suivante son père et sa mère (celle-ci était la fille du duc de Lévis), il fut élevé par son oncle Armand-Pierre de Castries, archevêque d'Albi.

Sa carrière militaire commença dès l'année 1740, sous les ordres de son oncle maternel, le maréchal de Belle-Isle ; il fit la campagne de Bohême en 1742, puis toutes les campagnes de Flandre et de Belgique, prenant part notamment aux batailles de Fontenoy, de Raucoux et de Lawfeld ; il se distingua de telle manière qu'en 1748, il se trouvait le plus jeune maréchal-de-camp de l'armée française.

Gouverneur de Montpellier et de Cette, lieutenant du Roi en Languedoc depuis 1743, Castries, qui avait épousé Mlle de Fleury, fille du duc de Fleury, neveu du cardinal premier ministre de Louis XV, se donna par dessus tout à la carrière militaire.

Il fut nommé en 1756 commandant en chef des troupes d'occupation en Corse et réclama vite un poste plus exposé ; en octobre 1757 il arrivait en Allemagne, où il prit part à la bataille de Rossbach.

Il est présent à la plupart des combats de l'année suivante et, en décembre 1758, il entre dans la légende militaire en s'emparant par escalade de la citadelle de Rheinfels qui domine le Rhin, en face de la fabuleuse Lorelei ; le même mois il devient à trente et un ans le benjamin des lieutenants-généraux.

Chargé de dégager la place encerclée de Wesel sur le Bas-Rhin, ville qui formait la clef de la défense française, il réussit dans cette mission, à la suite d'une bataille, immortalisée par le sacrifice du chevalier d'Assas.

En moins d'une semaine, puissamment aidé par Broglie qui n'hésita pas à courir les plus gros risques en dégarnissant ses propres positions, Castries constitua une armée de cinquante mille hommes qui vainquit

les 15 et 16 novembre 1760 l'armée Brunswick, massée sur la rive gauche du Rhin, au nord de Dusseldorf, près de Clostercamp.

Cette victoire spectaculaire, jointe à la faveur de Belle-Isle, ministre de la Guerre, semblait promettre une carrière éclatante au jeune vainqueur.

En 1770, Choiseul offrit à Castries le commandement de la gendarmerie, le plus important des corps militaires. En 1780, il devint le successeur de Sartine au ministère de la Marine.

Dans ce poste, qu'il occupa durant sept années, il joua un rôle considérable, mais peu connu ; son premier objectif fut de terminer la guerre d'Amérique dont les opérations stagnaient depuis deux ans. En mars 1781, Castries exécutait son dessein : deux escadres quittaient Brest pour l'Amérique, l'une commandée par Barras en direction de Terre-Neuve, l'autre commandée par le comte de Grasse en direction des Antilles ; la jonction de ces deux escadres en septembre suivant dans le golfe de la Chesapeake fut la cause déterminante de la victoire de Yorktown, qui consacra l'indépendance des États-Unis. En même temps que ces deux unités, une troisième escadre de six vaisseaux avait quitté Brest sous les ordres d'un chef que Castries avait imposé : le bailli de Suffren ; la campagne qu'il devait mener est encore considérée comme la plus belle de notre histoire navale.

Pendant les années suivantes, Castries, qui avait reçu le bâton de maréchal en 1783, réorganisa la flotte française et rédigea le code maritime qui a gardé son nom ; il fut également le promoteur d'expéditions diverses et notamment de celle de la Pérouse.

En plus des activités de son département, Castries joua un rôle important dans la politique générale et fut pendant des années un des conseillers les plus écoutés de Louis XVI ; les avertissements qu'il lui prodigua auraient peut-être permis d'éviter la Révolution, mais sa franchise ne fut pas du goût de tous. On provoqua sa démission, tout en lui donnant le gouvernement des Flandres ; il continua à s'intéresser à la politique et, rappelé le 13 juillet 1789, il ne tint qu'à lui ce jour-là de diriger le ministère ; comme il jugeait le moment inopportun, il émigra, pensant finir sa vie dans la retraite que son ami Necker avait mise à sa disposition : le château de Coppet.

Les événements modifièrent bientôt ses projets ; en 1791, sur l'injonction formelle de Louis XVI, il dut accepter d'être l'intermédiaire du roi auprès du comte de Provence et du comte d'Artois ; en dépit de l'habileté qu'il montra dans cette tâche ingrate, Castries ne put empêcher le duc de Brunswick, le vaincu de Clostercamp, de lancer le manifeste qui souleva la France.

Après avoir pris part à la bataille de Valmy, Castries rejoignit le comte de Provence dont il fut le premier ministre de fait de 1793 à 1798, à travers maintes conjonctures émouvantes qui le menèrent tour à tour en

Hollande, en Belgique, en Westphalie, en Saxe, sans oublier la République de Venise.

Le maréchal de Castries mourut le 11 *janvier* 1800 *au château de Wolfenbütel, propriété du duc de Brunswick, qui depuis plusieurs années avait offert l'hospitalité à son ancien adversaire devenu son plus loyal ami.*

Au cours de ses années de ministère, le maréchal de Castries avait fait tenir un Journal, *où était consignés les principaux événements de la cour et de la politique, journal qu'il jugeait compromettant au point qu'il le brûla en partie avant de partir en émigration.*

Or, quand les recherches que j'avais entreprises afin de rassembler les documents indispensables pour rédiger une biographie du Maréchal me conduisirent, en 1953, *chez la comtesse de Piennes, fille du maréchal de Mac-Mahon, et arrière-petite-fille du maréchal de Castries, celle-ci, alors âgée de quatre-vingt-douze ans, m'apprit qu'elle possédait une copie partielle de ce* Journal *et la mit à ma disposition.*

La partie non détruite du Journal *avait été saisie dans les papiers du maréchal de Castries, confiés à son ami le président d'Ormesson, et déposée pendant la Terreur dans une mairie de Paris ; elle y fut retrouvée par un ancien serviteur des Castries qui, en l'an* 1800, *l'apporta à la duchesse de Caylus, petite-fille du maréchal de Castries.*

Cette pièce originale, dont je n'ai pas éclairci le sort, fut scrupuleusement recopiée, à Brunswick, entre l'année 1800 *et l'année* 1805 *par celle qui l'avait en partie rédigée sous la dictée du maréchal : Pauline d'Ennery, comtesse de Chauvigny de Blot, la meilleure amie de Castries pendant quarante ans ; elle l'avait accompagné en émigration et continuait à jouer à ses côtés le rôle de « secrétaire intime ».*

Ce document, aujourd'hui déposé aux archives du château de Castries, grâce à l'amabilité de la comtesse de Miribel, née Mac-Mahon, héritière de Mme de Piennes, donne sur nombre d'événements importants du règne de Louis XVI un compte rendu de premier jet, rédigé d'ordinaire à la troisième personne, dont il n'y a aucune raison de suspecter la sincérité. Sans la moindre prétention littéraire, ce Journal *semble n'avoir été remis au net que pour guider un éventuel biographe. Nous en avons détaché pour les lecteurs de la* Revue de Paris *les pages concernant l'Affaire du Collier.*

DUC DE CASTRIES.

⁂

Dans cette célèbre affaire du collier[1], *si funeste pour le sort de la monarchie, le maréchal de Castries fut le premier à conseiller la procédure extraordinaire qui eût permis de minimiser le scandale. La reine ne voulut pas adopter son*

1. Faut-il rappeler les circonstances dans lesquelles s'est déroulée la célèbre Affaire du Collier ? Une aventurière, la comtesse de La Motte, aidée par le mage Cagliostro, réussit à conquérir la confiance du très crédule cardinal de Rohan, membre de

point de vue. Mais l'enquête préalable menée par le maréchal sur ordre de Louis XVI, apporte un témoignage capital sur l'imprudence de Marie-Antoinette, en même temps que sur son innocence.

15 *août* 1785, *jour de la Conception.* — Le cardinal de Rohan est arrêté dans ses habits pontificaux, au moment où il doit conduire le roi à la messe et y remplir les fonctions de grand-aumônier...

... Le mercredi 10 août, Boehmer, joaillier, avait fait parvenir à la reine, soit directement, soit autrement, le désir qu'elle lui donne de l'argent ; la reine qui ne croit pas lui en devoir ne répond pas.

Il paraît que c'est le 2 d'août pour la première fois que la reine a eu le soupçon qu'on avait acheté des diamants en son nom ; elle avait chargé quelqu'un de prendre des renseignements sur cette affaire.

Cependant on dit que Boehmer revient une seconde fois à la reine et lui donne un mémoire que dans sa distraction elle déchire. Sur les notions plus positives qui lui sont données de l'acquisition d'un collier de diamants, elle charge le baron de Breteuil [1] de voir Boehmer et de lui ordonner de rendre compte de ce qui s'est passé. Ce n'est que le vendredi 11 que le baron de Breteuil a remis à la reine le mémoire de Boehmer et c'est ce jour-là qu'elle en a parlé au roi...

Il vient de nouveaux éclaircissements à demander que la reine n'eut que le dimanche 14...

l'Académie française et grand-aumônier de France. Le cardinal rêvait de devenir ministre, mais s'était persuadé que la reine lui était hostile. Mme de La Motte, qui se piquait de descendre des Valois, réussit à convaincre le prélat qu'elle était précisément une amie de la reine — ce qui était faux. En quelques mois, Mme de La Motte parvint même à persuader le cardinal que, grâce à son intervention, la reine était complètement revenue de ses préventions à son égard. Elle lui montra des lettres de la reine — qui étaient des faux, et lui ménagea dans le parc de Versailles une rencontre nocturne avec Marie-Antoinette. Le rôle de la reine était tenu en l'espèce par une autre aventurière, Mlle d'Oliva. Le cardinal ainsi *ferré*, Mme de La Motte passa à l'exploitation de ses avantages. Elle fit prêter à la reine (!) par le cardinal 50 000 livres, qu'elle garda pour elle. Puis elle fit acheter pour Marie-Antoinette chez les joailliers Boehmer et Bassange le célèbre collier (1 600 000 livres) qui, à la suite de nouveaux faux, fut remis à Mme de La Motte pour la reine, mais aussitôt expédié par l'aventurière en Angleterre pour y être vendu. Suivirent des jours de grande prospérité pour Mme de La Motte. Mais le collier n'était toujours pas payé, ni par la reine bien entendu qui ignorait tout du marché, ni par le cardinal qui s'était porté garant pour elle. Enfin, Boehmer fut reçu en audience par la reine et l'escroquerie et l'imposture furent découvertes. L'arrestation du cardinal qui suivit provoqua une vive indignation dans le clergé de France. D'autre part, la seule annonce du procès suscita un vif mouvement d'opinion contre la reine qui par sa vie imprudente avait fait naître antérieurement maintes hostilités. La Cour attendait de la Grande Chambre du Parlement qu'au cours du procès il enlevât au cardinal toutes ses charges. Les ennemis de la reine réclamaient un acquittement pur et simple (d'après eux, jamais une pareille machination n'aurait pu réussir si la reine avait eu une vie aussi austère que sa mère). Le Parlement devait acquitter le cardinal par 26 voix contre 22. Jugement qui déchaîna l'enthousiasme et eut par la suite de néfastes conséquences. Louis XVI néanmoins bannit le cardinal. Quant à Mme de La Motte, elle fut fustigée, marquée au fer rouge, enfermée à la Salpêtrière d'où elle s'évada pour gagner l'Angleterre.

1. Louis-Auguste Le Tonnelier, baron de Breteuil (1733-1807), était depuis 1783 ministre de la Maison du Roy ; il était donc naturel qu'il fût le premier au courant de l'affaire.

Le premier plan du roi et de la reine était d'envoyer chercher M. de Soubise [1] et de le charger de savoir du cardinal ce que c'était que le mémoire qui le chargeait et ce qu'il avait à y répondre. M. de Soubise chez qui le roi envoya le dimanche au matin n'était pas à Versailles. Alors ils se déterminèrent à envoyer chercher M. le Cardinal ; mais en réfléchissant qu'ils étaient parties dans l'affaire, et que comme tels ils avaient besoin de témoins, ils envoyèrent chercher préalablement le baron de Breteuil et le garde des Sceaux [2] pour qu'ils sussent de ce qui se préparait ; ce dernier était à la grand-messe et il crut quand on vint le chercher de la part du roi qu'on lui demandait les Sceaux ; il arriva dans cette disposition après le baron de Breteuil.

Le garde des Sceaux entra dès qu'il fut annoncé ; le roi lui dit qu'il l'avait envoyé chercher pour le consulter sur la démarche qu'il avait à tenir dans une affaire dont il lui remettait les pièces. Il paraît que le baron de Breteuil croyait dès lors le cardinal coupable. C'est dans cette situation que le roi envoya chercher le cardinal qui était à sa toilette et qui envoya chercher ses habits pontificaux, pour se rendre ensuite à la messe avec le roi qu'il devait y accompagner ; il dit qu'il ne se doutait de rien, lorsqu'on lui dit que la reine était chez le roi avec le garde des Sceaux et le baron de Breteuil.

Lorsqu'il entra, le roi lui remit le mémoire de Boehmer [3], lui dit de le dire et de l'expliquer. La reine resta les yeux baissés sans rien dire pendant la lecture. Après qu'elle fut faite, le cardinal dit que tout ce que ce mémoire contenait était vrai et, puisque la reine était présente, il voyait bien qu'il s'était trompé ; au mémoire était jointe une lettre du cardinal qui certifiait véritable la signature de la reine et qui engageait le joaillier à livrer le collier.

— Quant à la lettre, dit-il, je n'ai rien à en dire puisque c'est une copie : je ne me souviens que de quelques mots.

— Mais, reprend le roi, n'avez-vous donc rien à dire pour justifier cette conduite et la garantie que vous avez donnée ?

Et voyant au cardinal l'air troublé, il lui dit :

— Remettez-vous ; allez seul dans mon cabinet et mettez par écrit ce que vous pourrez dire pour vous justifier.

Le cardinal reste quelque temps pendant lequel le roi prend avis de ce qu'il doit faire et avise de le faire arrêter.

— Mais, dit le garde des Sceaux, et les habits pontificaux ?

— *Réflexion de laquais*, dit le roi en haussant les épaules.

Le baron de Breteuil n'opposa rien à la volonté dans laquelle le roi

1. Charles de Rohan, prince de Soubise (1715-1787), maréchal de France, oncle du cardinal de Rohan, était alors ministre d'Etat.

2. Il s'agit d'Armand Hue de Miromesnil (1723-1796), ancien président du Parlement de Rouen et garde des Sceaux de 1774 à 1787.

3. Boehmer par ce mémoire avait révélé toutes les tractations concernant le collier, que la reine ignorait.

se confirme. Le cardinal rentre après avoir écrit quelques lignes qui ne contiennent qu'un aveu de ce dont on l'accuse, et l'assurance qu'il a été trompé.

Il paraît qu'en même temps, soit en parole ou par écrit, il désigne Mme de La Motte comme ayant concouru à le tromper.

Le baron reçoit ordre de le faire arrêter, ce qui s'exécute peu de temps après.

Le cardinal dit au roi :

— Je supplie Votre Majesté, par considération pour ma famille, de pas faire d'éclat.

— *Je ne peux*, répond le roi, *ni comme roi, ni comme mari.*

La reine prend enfin la parole et lui demande comment il a pu croire qu'elle l'eût choisi pour lui donner une semblable commission [1]. On dit que le cardinal, préoccupé encore de son idée, fait quelques signes pour lui rappeler ce qui a pu fonder son opinion et que ces signes achèvent de faire perdre toute patience à la reine.

(Elle a confié peu de jours après à une de ses dames du palais qu'elle avait éprouvé dans cette circonstance un mouvement d'effroi, de surprise, de colère, qui aurait pu la faire trouver mal.)

Après la réponse du roi au cardinal, il lui dit apparemment de sortir du cabinet, et, en même temps, il donne ordre au baron de s'assurer de sa personne et envoyer ordre au duc de Villeroy, capitaine des Gardes de quartier, de se saisir des papiers dans son appartement de Versailles, de l'arrêter aussitôt qu'il arriverait chez lui, de le faire conduire à Paris par M. Dagout, exempt des gardes du corps, et de donner le temps au baron de Breteuil de se rendre avant lui à Paris pour saisir tous ses papiers.

Le baron de Breteuil, à onze heures du matin, le 15 août (1785), sort du cabinet du roi et dit au cardinal qu'il trouve dans la chambre qu'il a reçu ordre du roi de s'assurer de sa personne. Le cardinal se promène un moment avec lui dans l'Œil-de-Bœuf ; il dit au baron :

— Mais nous ne pouvons pas rester là ; ne pouvez-vous pas me garder en vous promenant ? et en disant cela il enfile la galerie.

Le baron, qui craint peut-être qu'il ne lui échappe, voit un jeune exempt des Gardes du Roi, l'appelle et lui dit :

— Je vous ordonne, monsieur, de la part du roi, d'arrêter M. le Cardinal, et d'en répondre.

En même temps, le baron le quitte pour aller exécuter l'ordre qu'il a reçu d'aller à Paris dans la maison du cardinal.

Le cardinal, demeuré vis-à-vis de l'exempt, lui demande s'il n'est pas libre d'écrire un mot.

— Ça, mon Dieu, dit l'exempt, vous êtes bien le maître.

Le cardinal profite de la permission, écrit quatre lignes avec le crayon,

1. Acheter le collier.

descend chez lui, en entrant dans son antichambre fait signe à un de ses gens et lui remet le mot d'écrit ; celui-ci part comme un éclair, va droit à Paris et y arrive une heure trois quarts avant le baron de Breteuil. Ce qui donne le temps à l'abbé Georgel qui demeure chez lui de soustraire ou encore de brûler ses papiers.

Cependant, le cardinal trouve M. de Villeroy et M. Dagout chez lui ; ce dernier le conduit à Paris où ils ont encore le temps d'arriver sans se presser avant le baron de Breteuil. Le ministre, malgré sa haine pour le cardinal, lui rend ainsi un grand service en procédant lentement à l'ordre qu'il a reçu de mettre les scellés chez lui.

La déposition de M. Boehmer porte :

Que le cardinal est venu le trouver, qu'il lui a dit que la reine désirait toujours le collier qu'elle avait voulu acheter il y a quelques années et que s'il voulait le lui livrer à la condition qu'elle s'engagerait à le payer en quatre termes, il pourrait le lui faire vendre. Le joaillier dit au cardinal qu'il désire d'autant plus l'affaire du collier que sa valeur lui fait perdre depuis quatre ans 80 000 *francs par an d'intérêts, mais il faut qu'il consulte son associé et M. de Saint-James qui est dans cette affaire pour* 800 000 *francs.*

Après cette consultation, Boehmer consent à livrer le collier au cardinal qui, peu de temps après, leur montre un engagement de la reine de le payer en quatre termes[1] *dont le premier devait être acquitté le* 1er *août dernier, que le cardinal lui a montré cet écrit sur lequel aux quatre termes était écrit* approuvé *et au bas la signature de Marie-Antoinette de France.*

Il n'a pas voulu la lui laisser, mais lui a écrit une lettre pour lui servir d'assurance et de garantie de cet écrit et que cette lettre, il en présente l'original.

La même déposition dit (et cela est bien remarquable) que Boehmer ayant dit au cardinal qu'il était inquiet du retard du premier payement, le cardinal lui a conseillé de s'adresser à la reine.

Lors de la livraison du collier, le cardinal avait demandé à Boehmer de lui prêter 50 000 francs ; celui-ci ne les ayant pas les avait demandés à M. de Saint-James qui, ne voulant pas s'engager dans les mauvaises affaires du cardinal, les avait prêtés à Boehmer, qui les lui avait donnés sur son reçu.

Le même M. de Saint-James dit (et cette déposition charge le cardinal au moins comme menteur) que s'étant plaint au cardinal du retard du premier payement, il lui a dit de ne se point inquiéter, que le payement était apuré et prochain, qu'il avait sur la reine et entre ses mains pour 800 000 francs de billets de la Caisse d'escompte.

Le cardinal questionné sur cette déposition a nié d'avoir dit avoir vu

1. C'était un faux.

la reine, mais seulement qu'on l'avait assuré qu'elle avait cet argent entre ses mains le mercredi 11.

Le maréchal de Castries, le baron de Breteuil et M. de Vergennes reçoivent ordre d'aller faire l'examen des papiers du cardinal qui paraît comme un condamné à cette triste opération pour laquelle on va le chercher à la Bastille, où on l'avait conduit la veille au soir.

On ne trouve dans ses papiers qu'une instruction du cardinal à son valet de chambre sur laquelle il paraît y avoir quelques traces du collier.

Le 18, la même compagnie se transporte à Versailles où le malheureux cardinal est obligé d'aller, toujours pour l'inventaire de ses papiers ; il y arrive comme un criminel, protestant toujours qu'il a été trompé et que ce n'est qu'un brevet d'imbécile qu'on lui doit.

Le cardinal, pressé de dire à qui il a confié le collier, déclare que c'est à Mme de La Motte ; on l'arrête à Bar-sur-Aube ; il paraît certain que le cardinal lui a prêté de l'argent pour son voyage ; la surveille du jour où cette femme est arrêtée, on soupçonne si peu ce qu'elle est, qu'elle soupe chez M. le duc de Penthièvre dans la terre de Châteauvillain où elle arrive dans une voiture à six chevaux [1].

Cependant, le vendredi ou le samedi 19 ou 20, le cardinal, qui est à la Bastille, désire parler en particulier au maréchal de Castries et à M. de Vergennes ; il exclut le baron de Breteuil qui est anciennement son ennemi et qui s'est montré tel dans cette occasion (moins en ce qu'il n'a pas résisté au roi et à la reine lorsqu'il a été question de le faire arrêter, parce qu'il fallait peut-être une personne plus forte que lui pour une semblable opposition, mais en ce que son bon ami le cardinal a été souvent peu ménagé).

Le cardinal, en voyant les deux ministres, leur demande s'il doit considérer en eux des gens du roi ou ses amis. M. de Castries répond qu'ils ne peuvent l'écouter, dans son intérêt même, que comme ministres du roi, parce que s'ils perdaient cette qualité et recevaient à un autre titre sa confiance, ils ne pourraient plus faire partie du Conseil le jour où on y parlerait de son affaire (en supposant qu'elle y fût portée).

— Vous avez raison, dit le cardinal, j'allais faire une faute ; mais, ajouta-t-il, que dois-je donc vous dire ? Et quel est mon devoir, si mon aveu peut compromettre quelqu'un ?

— De dire la vérité, répond M. de Castries ; nous allons prendre votre conversation par écrit ; elle servira de base à l'instruction de cette affaire ; elle vous justifiera ou vous chargera. Ainsi, vous ne pouvez ni ne devez, quand votre honneur est engagé, dissimuler la vérité.

— Hé bien, dit-il, je vais vous la dire en entier. Il y a environ treize

1. J.-Marie de Bourbon, duc de Penthièvre (1725-1793), fils du comte de Toulouse, grand-amiral de France, beau-père du duc d'Orléans (le futur Philippe-Egalité) et de la princesse de Lamballe. On conçoit que si un personnage aussi marquant recevait Mme de La Motte, le cardinal de Rohan ait eu quelques excuses de prendre celle-ci au sérieux.

mois que Mme de La Motte, à laquelle j'avais donné environ 2 000 livres dans un pressant besoin, vint me trouver et me dit : « Je vous dois de la reconnaissance et le hasard m'ayant prouvé l'occasion de vous servir, j'en ai profité. La reine a eu de la bonté pour moi ; j'ai su qu'elle ne vous aimait pas ; je lui ai parlé de vous, de ses préventions, je vous ai peint tel que je vous vois et j'espère l'avoir ramenée. »

» Je remercie cette femme et la prie de me continuer ses bons offices. Quelques mois après, elle me dit qu'elle avait encore eu une conversation à mon sujet ; je l'engageai à m'obtenir une audience de la reine dans laquelle je pusse lui parler ; après me l'avoir fait espérer, elle me dit que la reine avait fait réflexion, que cette conférence, qui paraîtrait couvrir une intrigue, ferait du bruit, mais qu'elle consentirait à me voir sur la terrasse de Versailles, le soir après souper.

» Quelque temps après m'avoir donné cette espérance, Mme de La Motte vint me dire que le jour même, la reine me verrait à minuit sur la terrasse. A l'heure indiquée, je vis paraître une femme avec une coiffe noire, tenant un éventail à sa main, avec lequel elle relevait sa coiffe qui était baissée ; je crus (dit toujours le cardinal), à la clarté des étoiles, reconnaître distinctement la reine ; je lui dis que j'étais heureux de trouver dans sa bonté une preuve qu'elle était revenue des préventions qu'elle avait eues contre moi ; elle me répondit quelques mots ; et, comme j'allais m'expliquer, on vint lui dire que Mme et M. le comte d'Artois étaient à deux pas d'elle ; elle me quitta brusquement et je ne la vis plus.

» Peu content d'une conversation si courte, et ne recevant en public aucune marque de sa bienveillance, je me plaignis à Mme de La Motte de ce que mes affaires n'avançaient pas davantage et de ce que rien ne me prouvait que je fusse mieux dans l'esprit de la reine. Elle me dit : « Allez faire votre cour et vous verrez. »

» Le jour où elle m'avait dit cela, comme je traversais la Galerie, la reine vint à passer ; elle me traita avec une bonté assez marquée pour que M. de Belzunce, avec lequel j'étais, me dît : « Je ne sais pourquoi on vous croit mal avec la reine, car elle a l'air de vous voir avec une assez grande bienveillance. »

» En effet, soit que ce fût le hasard ou les intrigues de cette femme, il est certain que j'eus lieu d'espérer le retour de ses bontés.

» Quelque temps après, Mme de La Motte vint me trouver et me dit que la reine commençait à être si persuadée de mon envie de lui plaire qu'elle avait consenti à me donner une marque de sa confiance. Alors, elle me confia que la reine n'avait cessé de désirer un collier de diamants de 1 600 000 francs, que le roi le lui avait refusé pendant la guerre, qu'elle ne voulait pas paraître pour l'acheter, mais qu'elle comptait se le faire donner, quand elle serait engagée à le payer, que l'engagement serait mis entre mes mains, si je voulais traiter cette affaire. J'acceptai

cette commission, moyennant qu'on me montrât l'engagement signé, qu'en effet on le lui avait apporté, qu'il avait cru en reconnaître l'écriture pour celle de la reine, qu'on lui avait dit de garder cet écrit et d'écrire à Boehmer (après le lui avoir montré) une lettre qui rappellerait l'engagement de la reine et lui servirait d'assurance ; que tout cela s'était exécuté comme Boehmer l'avait dit, que le joaillier lui avait remis le collier et que, comme il faisait quelques réflexions sur tout cela, Mme de La Motte lui avait dit : « Si vous vouliez voir l'homme que la reine m'envoie, vous n'aurez qu'à vous cacher dans ma chambre ; il doit venir me demander le collier », qu'en effet il avait vu paraître un valet de chambre de la reine qu'il connaissait bien, qui lui avait parlé de sa part et que, n'ayant plus de doute sur la vérité, il lui avait remis le collier entre les mains.

» Voilà, messieurs, dit le cardinal, l'exacte vérité.

— Mais, dit M. de Castries, vous n'avez reçu aucune lettre qui vienne à l'appui de ce que vous dites ?

— Non, répond le cardinal, j'ai tout brûlé.

— Mais, dit le maréchal, si elle nie tout ce que vous avez avancé ?

— Elle n'osera, répond le cardinal, quand nous serons en présence ; mais, continue-t-il, vous pourrez bientôt savoir ce qu'elle dit, car je crois qu'elle a été arrêtée et conduite ici cette nuit.

Il demande si cela est vrai et les ministres (qui savent bien qu'en effet elle a été amenée cette nuit à la Bastille) disent qu'il n'en savent rien.

Sur les premières questions, Mme de La Motte ouvre un nouvel ordre de choses et renvoie toute cette affaire à Cagliostro [1]. Les dépositions de Mme de La Motte, entièrement contraires à celles du cardinal, portent qu'elle ne sait ce qu'il veut dire relativement à la reine, qu'elle ne lui en a jamais parlé, que tout ce qu'il dit est faux, qu'il ne lui a jamais remis de collier, mais seulement quelques diamants qu'il l'a chargée de vendre à des juifs, mais que, comme il en voulait plus que leur valeur, elle n'a pas pu les vendre.

Jeudi 25 août 1785. — Le roi mande le maréchal de Castries, M. de Vergennes, le baron de Breteuil, le garde des Sceaux et C... [2]. La reine, présente à cette conférence, dit :

— Je suis inculpée ; je passe dans le public pour avoir reçu un collier et pour ne l'avoir pas payé ; je peux savoir la vérité d'un fait où on a osé employer mon nom. Les parents du cardinal désirent qu'il soit mis en justice réglée ; il paraît le souhaiter ; je veux que l'affaire y soit portée.

1. Cagliostro (1743-1795), de son vrai nom Joseph Balsamo, célèbre aventurier dont s'est emparée la littérature romanesque, fut emprisonné à la suite des accusations de Mme de La Motte et exilé en 1786 après son séjour à la Bastille. Cagliostro s'était installé à Saverne dans le palais du cardinal : il avait partie liée avec Mme de La Motte.

2. C... désigne vraisemblablement Calonne (1734-1802), alors surintendant aux Finances.

Il se fait un grand silence de la part de tout le monde.

M. de Castries, sans être interpellé, prend la parole et dit :

— Puisque la justice a été instruite par voie extrajudiciaire, il me semble qu'on pourrait la suivre dans la même forme et faire une confrontation qui éclairerait la situation ; je suis sûr, je crois pouvoir répondre, que les parents sans craindre la justice réglée ne l'ont point demandée.

— Mais, dit le garde des Sceaux, il y a des formes embarrassantes à suivre avec un cardinal et c'est aller trop loin que de faire la confrontation par voie d'administration.

— Pourquoi donc, reprend M. de Castries. Dans les premières instructions qui ont été faites lors du conseil de guerre [1], il y a eu un grand nombre de confrontations ; tout cela ne sert qu'à éclaircir la matière ; et lorsque la justice réglée s'empare de l'affaire, cette première instruction est comme non avenue. C'est contre mon intérêt que je parle, car, du moment que l'affaire est en justice réglée, nous n'avons plus rien à faire et c'est ce qui peut nous arriver de mieux ; mais je crois que la marche la plus modérée est celle qui doit être préférée.

M. de Vergennes ne dit pas grand-chose pendant cette discussion, M. de Breteuil ne dit mot.

— Hé bien, reprend la reine, *mon avis est que le choix soit donné au cardinal*, qu'il assemble toute sa famille, qu'il fasse toutes ses réflexions, et qu'il prenne parti, soit de suivre l'affaire par voie d'administration ou en justice réglée, qu'il présente sa demande au roi par écrit, que cet écrit soit signé par la famille et que l'affaire, de l'une ou l'autre manière, se suive promptement car je suis compromise.

Le roi dit à M. de Castries :

— Vous irez donc demain avec M. de Vergennes et il faut que le baron de Breteuil y aille aussi porter cette décision au cardinal, et dans trois jours il faut sa réponse.

Les ministres vont à la Bastille ; le cardinal entend sans changer de visage que Mme de La Motte nie absolument qu'elle ait reçu le collier et qu'elle n'ait rien dit qui ait rapport à la reine ; il entend tout cela d'un visage calme :

— Mon Dieu ! dit-il, si on pouvait m'accorder la confrontation, je suis sûr que je confondrais cette femme !

La confrontation est refusée jusqu'à ce que le cardinal, auquel la reine demande réponse au bout de trois jours, ait fait son choix.

Après des indécisions qui durent apparemment tout ce temps-là, le cardinal abandonne à Target le soin de sa défense et demande la justice réglée ; il écrit au roi pour former cette demande ; le roi envoie des

1. Allusion au célèbre conseil de guerre qui venait d'être tenu à Lorient pour juger l'amiral de Grasse, qui avait perdu son navire à la défaite des Saintes et avait été fait prisonnier par les Anglais.

lettres patentes au Parlement pour prendre connaissance de l'affaire ; elles renferment le mot d'attentat, d'indignation du roi qu'on ait osé compromettre le nom de son auguste épouse et compagne et elles paraissent trop fortes.

Le Maréchal de Castries, précise une note qui fait suite, a dicté à Mme de Blot tout le texte ci-dessus au cours de ces journées dramatiques. Il tomba malade pendant les jours suivants et dut demeurer près d'un mois absent de la Cour ; il désapprouva jusqu'au bout la décision d'avoir renvoyé le cardinal de Rohan devant le Parlement, ainsi que le prouvent les passages de son journal relatifs à la fin de l'affaire.

16 mai 1786. — Il paraît un mémoire de M. le cardinal de Rohan fait par Target[1], qui porte jusqu'à l'évidence qu'il a été trompé ; Villette qui a fait le faux l'ayant avoué, le reste est sans obscurité, Mlle Oliva qui a pris le rôle de la reine en étant convenue. Le cardinal n'ayant dit à Boehmer et Bassange que le collier était pour la reine que lorsque cette pièce était en ses mains, par conséquent alors qu'un mensonge lui était inutile, les ayant engagés le jour même à aller remercier la reine. Tous ces faits prouvés, il peut être prouvé jusqu'à l'évidence qu'il est un sot, que son esprit est abruti comme ses goûts, qu'il a mérité d'être la victime d'une compagnie si peu faite pour lui. On aura tout prouvé, excepté qu'il ait voulu s'assurer du prix du collier ; on lui reproche de n'avoir pas dénoncé Mme de La Motte le jour où il a commencé à soupçonner qu'il était trompé, mais le doute, la faiblesse qui fait qu'on diffère de mettre au jour une histoire aussi ridicule et aussi indécente que celle-là, surtout quand on peut se dire : « J'en serai quitte « en payant », expliquent le retard et l'embarras du cardinal ; on dit le Parlement et la Cour dans l'intention de punir cette faute au-delà de ce qu'elle mérite.

31 mai 1786. — Le cardinal de Rohan est enfin jugé : 26 voix le déchargent d'accusation, 23 variant dans le jugement qu'ils veulent porter en aggravation du mal, Mme de La Motte fouettée et marquée, Villette banni, Cagliostro déchargé d'accusation, Mlle Oliva hors de Cour.

Composant la solution de cet étonnant procès, le procureur général donne la veille des conclusions si singulièrement libellées, si évidemment dictées par et pour la Cour, que le Parlement, entraîné dans un excès contraire, ne prononce pas un mot au cardinal sur la conduite folle, sur la crédulité coupable, sur l'indécence enfin de tout ce qu'il a soupçonné et admis comme possible relativement à la reine. Le roi en conséquence lui fait justice et justice trop rigoureuse en exilant le cardinal dans son abbaye de La Chaise-Dieu, en lui mandant de donner la démission de sa charge et en ne le laissant pas aller aux eaux où sa santé exigeait qu'il fût.

1. Target (1733-1806), défenseur de Rohan, membre de l'Académie française, député du Tiers en 1789, devait par la suite manquer singulièrement de caractère en refusant la défense de Louis XVI qui l'avait désigné.

C'est le baron de Breteuil, malade et se faisant porter, qui vient lui signifier cette lettre de cachet ; cette démarche achève d'irriter contre le baron... le public est révolté contre la Cour qui, lorsque le cardinal est déchargé d'accusation et renvoyé absous, prononce une peine grave contre lui. On crie à la tyrannie ; on aigrit la reine et le public et la société la blâment avec partialité ; si le Parlement eût prononcé une injonction contre le cardinal, s'il eût été réprimandé de sa conduite envers la reine elle aurait eu, en plus, le tort de ne pas faire grâce.

Réflexions. — J'ignore l'influence antérieure aux conclusions du procureur général que la Cour a pu avoir dans l'opinion que cet officier du roi avait apportée au Parlement ; on a pu voir que le roi et la reine les avaient trouvées bonnes, de manière que, le jugement ayant déchargé d'accusation M. le cardinal de Rohan, ils ont dit qu'ils avaient perdu leur procès : ils ont été d'autant plus choqués du jugement que, la dignité de la reine ayant été déclarée compromise par le roi, il devait s'attendre que le Parlement aurait égard à cette réclamation et prononcerait au moins une injonction.

Il est résulté du parti que le Parlement a pris d'absoudre purement et simplement le cardinal, que le roi croyait voir la reine calomniée sans aucune marque de mécontentement contre celui qui en avait été l'instrument ; il s'est cru autorisé à se faire justice puisqu'on ne la lui rendait pas.

C'est par le principe qu'un particulier aurait dû obtenir des dommages et intérêts dans le cas où la reine se trouvait, que le roi a suppléé à ce que le tribunal par opposition à la Cour n'avait pas fait.

Je suis sûr que si le Parlement avait prononcé une injonction, on aurait toujours demandé la démission du cardinal pour la charge de grand-aumônier, mais que l'exil n'aurait pas été prononcé ; si Mme de Marsan[1] surtout, arrivant à Versailles avec la démission de la charge, avait fait part au roi des arrangements que le cardinal prenait pour payer ses dettes et de la retraite dans laquelle il se proposait de vivre jusqu'à ce qu'elles le fussent.

On a demandé au roi ce qu'il aurait fait si, le lendemain du prononcé du jugement, Mme de Marsan était arrivée pour lui faire part des dispositions de son cousin ; il a répondu :

— *Je le craignais et m'attendais ; je lui aurais cédé sur l'exil.*

Au lieu de prendre son parti d'envoyer sa démission par Mme de Marsan et d'envoyer son plan de conduite en même temps le jeudi matin, lendemain du jour de l'arrêt, il a attendu toute la journée, se flattant sans doute qu'il ne perdrait pas sa place ; le jeudi au soir, après être revenu dans sa maison, il a su que sa démission lui serait demandée et

1. Mme de Marsan, proche parente de Rohan, avait été la gouvernante de Louis XVI et de ses frères quand ils étaient enfants ; ce qui explique son choix comme messagère en raison de l'influence qu'elle conservait.

qu'il serait exilé et c'est alors seulement qu'il s'est déterminé à écrire au roi pour lui offrir sa place et lui rappeler que lorsqu'il fut arrêté, Sa Majesté lui avait dit : *Il est également nécessaire pour la reine et pour vous que cette affaire s'éclaircisse d'une façon régulière ; je désire que vous vous justifiiez et je l'espère.*

En partant de ces expressions de justice et de bonté, M. le cardinal de Rohan devait s'attendre à ne pas être exilé, et, la balance à la main, le roi devait se borner à la démission de la place de grand-aumônier. Lui défendre les lieux où il était et pouvait être, conséquemment Versailles et Paris, et lui faire enjoindre d'être prudent dans ses propos.

... M. le cardinal de Rohan, après avoir perdu vingt-quatre heures, n'a offert sa démission que parce qu'il avait su qu'on allait la lui demander. Le lendemain il l'a adressée à M. de Vergennes, qui l'a portée au roi le vendredi à deux heures après-midi, et une heure après que le baron de Breteuil avait rendu compte au roi des ordres signifiés au cardinal de Rohan, de manière que cette commission s'est trouvée faite à contretemps. Il paraît que les ordres avaient été envoyés la veille au soir par le baron de Breteuil pour ne les exécuter que le lendemain vendredi ; il paraît que le roi, en sortant du Conseil le jeudi soir, parla à M. de Vergennes du jugement du Parlement en lui demandant ce qu'il en pensait ; celui-ci répondit que le jugement consommait l'affaire et le roi n'ajouta rien.

Le lendemain, lorsque M. de Vergennes vint porter la lettre du cardinal, le roi dit qu'il avait changé et qu'il était exilé. A quoi il ajouta : « Ils vont toujours trop vite. »

MARÉCHAL DE CASTRIES

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

DECOUVERTE DE L'ILE SAINT-LOUIS

par Paul Guilly *(Albin Michel)*

L'ile Saint-Louis est sans doute une création de l'homme : c'est vraisemblablement pour la commodité de la défense qu'on a détaché du reste de l'île de la Cité ce qui devait devenir, du point de vue de l'art, des habitants et des souvenirs, un monde à part, la terre des *Iliens*, chère à Restif de la Bretonne. Dans cet important ouvrage consacré à l'île Saint-Louis, Paul Guilly a d'ailleurs consacré un grand chapitre à l'auteur des *Inscriptions* (ce livre de souvenirs né précisément des inscriptions que le « hibou nocturne » gravait sur les parapets de l'île), mais l'auteur évoque aussi les grandes créations de Louis le Vau (hôtels Lambert, Gillier, Hesselin), la jeunesse de Mme Tallien (les Cabarrus étaient installés à l'hôtel de Boisgeloup), le passage de Baudelaire à l'hôtel Pimodan, les visites de Roger de Beauvoir à l'hôtel Lauzun (il devait écrire : *Les Mystères de l'Ile Saint-Louis*) et les actes de foi ilienne de Daudet, Zola, Jean Lorrain, Ch.-L. Philippe, Aragon, de Marthe Bibesco aussi, qui situèrent dans l'île une partie de leurs ouvrages. Un livre qui plaira à tous les amis du Vieux Paris.

M. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 127.)

LE PÈRE TEILHARD DE CHARDIN

par Albert Vandel

Le Père Teilhard de Chardin est mort le jour de Pâques de l'année 1955. Cette mort fut la rançon payée pour permettre à une pensée condamnée à la clandestinité de pouvoir s'exprimer. Car, il a fallu que cette puissante intelligence s'éteignît pour que son œuvre, libérée des contraintes qui pesaient sur son auteur, devînt enfin accessible à tous, et non point seulement à un cercle étroit d'admirateurs et d'amis. Et c'est presque en même temps que fut révélée au public l'existence de l'une des pensées les plus originales de notre temps et que fut diffusé son message. Quel était cet homme, quelle fut sa vie, quelle nouveauté apportait-il au monde ? Voici ce que nous voudrions dire en quelques mots.

Pierre Teilhard de Chardin est né le 1er mai 1885, à Orcines, au pied du puy de Dôme. C'est ce paysage volcanique qui peut-être fit éclore dans son âme d'enfant cette passion des pierres et de la terre qui fut la sienne jusqu'à son dernier jour. Il fut l'un des dix enfants d'une famille de vieille noblesse terrienne, et rien, semblait-il, ne le préparait à une exceptionnelle destinée. Cependant, le caprice des jeux héréditaires devait le doter de cette vive intelligence qui frappait tous ceux qui l'ont connu. Il est possible qu'il l'ait reçue de l'une de ses aïeules Arouet, propre sœur de Voltaire, dont il fut, à la sixième génération, le descendant direct.

La vocation religieuse du Père Teilhard fut précoce. Il entra très jeune dans l'ordre des Jésuites, et poursuivit ses études philosophiques et théologiques à Aix, puis à Laval et à Jersey. Son éducation religieuse ne devait point l'empêcher d'acquérir concurremment une solide culture scientifique. Mais il n'aborda la recherche scientifique que lorsqu'il fut admis, en 1912, dans le Laboratoire de Paléontologie du Muséum, dirigé à l'époque par le professeur Marcellin Boule. C'est sous la direction de ce grand géologue qu'il prépara une thèse, interrompue par la guerre de 1914-1918, et finalement soutenue en Sorbonne, au cours de l'année 1922. L'année même où lui était décerné le titre de docteur ès sciences, il rece-

vait la charge d'enseigner la géologie à l'Institut Catholique de Paris, dans la chaire illustrée par Albert de Lapparent et Jean Boussac. Cette nomination semblait devoir désormais circonscrire le champ d'action du nouveau titulaire. Mais il n'en fut rien. Dès cet instant, il s'engagea dans cette vocation d'errant à laquelle seule la mort devait mettre un terme. Le Père Teilhard fut un grand voyageur. Il a vécu en Angleterre, en Égypte, en Chine, en Amérique. C'est dans l'État de New York qu'il s'est éteint et qu'il devait être inhumé. Son inlassable enquête sur l'origine de la vie et de l'homme le conduisit en Asie Centrale (avec la « Croisière Jaune » organisée par André Citroën), dans l'Ordos et le Gobi, à travers l'Inde et la Birmanie, à Java, en Éthiopie (avec H. de Monfreid), en Afrique du Sud.

Son œuvre de géologue et de paléontologiste est considérable, mais elle appartient à un domaine trop spécial pour qu'il convienne de l'évoquer ici. Plus encore que l'histoire des vicissitudes du globe et la reconstitution de l'évolution animale, c'est la genèse de l'humanité qui, dès l'aube de sa carrière scientifique, retint l'attention du Père Teilhard. Il fut associé à toutes les grandes découvertes d'hommes fossiles effectuées au cours des quarante dernières années. Dès sa jeunesse, il prit part — bien involontairement — à cette énorme mystification que fut le lancement de l'Homme de Piltdown, en recueillant l'une des pièces sensationnelles (une canine) dont l'inventeur du célèbre gisement avait truffé les lieux de fouilles. Il contribua de façon très active, au cours de plusieurs années de recherches particulièrement fructueuses, à la découverte du Sinanthrope, l'Homme de Chou-Kou-Tien. Il reprit l'étude des Pithécanthropes de Java, les plus anciens de nos ancêtres puisqu'ils remontent au début du quaternaire. Il s'est, à deux reprises, rendu en Afrique du Sud afin de prendre une connaissance directe des Australopithèques, les plus humains des singes, mais qui, moins heureux que les Pithécanthropes, se sont éteints sans atteindre le niveau humain.

Au cours de cette longue vie de travail et de recherches, le Père Teilhard avait acquis une solide réputation de géologue et de paléontologiste. Ses confrères le tenaient en haute estime, et le lui prouvèrent en l'élisant correspondant (1947), puis membre non résident (1950), de l'Académie des Sciences.

Mais l'œuvre scientifique du Père Teilhard ne représente que l'un des aspects de l'activité de ce profond penseur. Ce n'est point seulement une histoire de l'humanité qu'il s'est proposé de retracer ; c'est la genèse de l'univers, depuis l'atome primitif jusqu'à l'homme. Cependant, le Père Teilhard était tout autre chose qu'un historien. Ce fut avant tout un visionnaire et un prophète. Car cet homme, professionnellement penché sur le passé, fut conduit, par un cheminement naturel, de la découverte des origines de l'homme à la vision anticipée de l'humanité future.

Si l'œuvre du savant était bien connue, la pensée du philosophe n'était

accessible jusqu'ici qu'à quelques initiés. Car le Père Teilhard connut le sort de tous les novateurs. Esprit cependant profondément religieux, il rencontra la méfiance, voire l'hostilité, des tenants de l'orthodoxie traditionnelle. Disons ce qui doit être dit, puisque aussi bien nul ne l'ignore aujourd'hui : la vie du Père Teilhard ne fut qu'un long exil et l'expression de sa pensée lui fut constamment interdite. Son message n'a pu s'exprimer de son vivant que dans de courts articles parus dans les *Études* ou la *Revue des Questions scientifiques ;* ils ne dévoilent que quelques aspects de la vaste synthèse. Ses écrits les plus importants et les plus originaux nous ont été révélés sous forme de manuscrits polycopiés, recueillis par des mains amies et transmis sous le manteau. C'est dans le même temps que l'œuvre novatrice du Père Teilhard était systématiquement étouffée qu'il était donné à la critique de s'exprimer librement et que l'on voyait s'étaler aux vitrines des libraires de méchants pamphlets où l'incompréhension le dispute à la sottise. Beaucoup n'ont connu l'œuvre teilhardienne qu'au travers de cette pauvre critique.

Peu de temps après la mort du Père Teilhard de Chardin, ses amis et ses admirateurs se sont constitués en un comité dont le projet est de rassembler ses œuvres dispersées, de les publier et de les diffuser. Un premier volume vient de paraître sous le titre *Le Phénomène humain* [1]. Ce livre est sans conteste le plus solidement construit et le mieux composé de l'œuvre teilhardienne. Il fut écrit à Pékin entre juin 1938 et juin 1940 ; il fut remanié au cours d'un séjour à Rome (1948), à l'occasion duquel le Père Teilhard s'était efforcé, mais en vain, d'obtenir l'*imprimatur*. Et voici que, par sa parution, ce livre apporte au Père Teilhard la réparation qu'il avait lui-même prévue : *L'Histoire n'est-elle pas là tout entière pour nous garantir qu'une vérité, dès lors qu'elle a été vue une fois, fût-ce par un seul esprit, finit toujours par s'imposer à la totalité de la conscience humaine ?*

Cet ouvrage — comme toute l'œuvre teilhardienne — suscitera l'admiration tout autant que la critique. Les scientifiques l'abordent aisément et pourrait-on dire, de plain-pied, car la démarche teilhardienne s'apparente étroitement à la méthode scientifique. C'est une vue positive des choses qui se fonde sur une croyance très profonde à la réalité et à la consistance du monde. Pour reprendre l'expression de Claude Cuénot, fils du grand biologiste Lucien Cuénot, la synthèse du Père Teilhard est une phénoménologie. Elle ne se veut ni métaphysique ni théologique ; mais nous dirons que sur ce point il convient de formuler des réserves. La réflexion theilhardienne heurte au contraire les habitudes de pensée des philosophes et des théologiens ; elle exige de leur part un effort d'adaptation souvent pénible pour en saisir la profondeur et la portée. La pensée teilhardienne pourra paraître scandaleuse à maint lecteur, même cultivé, parce qu'il conserve, intacte, l'image d'un homme, roi de la

1. Teilhard de Chardin (Pierre), *Le Phénomène humain*. Editions du Seuil, Paris, 1955.

Création, être unique en son genre, sans commune mesure avec le reste de l'univers, parce que créé à l'image de Dieu. Et cependant, ce même lecteur sait que la Terre n'est qu'un point perdu au sein de l'immensité sidérale, dans un univers dont nous restons à peu près totalement ignorants et dont les dimensions découragent notre imagination. On lui a appris également l'existence d'un monde atomique aussi mystérieux que l'univers sidéral et dont, à la limite, la seule représentation correcte se réduit à une formule mathématique. Il n'ignore point non plus que le monde vivant est le résultat d'une longue et complexe évolution. Tout cela, il le sait, mais « de l'extérieur », sans qu'il l'ait véritablement assimilé et incorporé à ses habitudes intellectuelles. C'est la raison pour laquelle la pensée teilhardienne a provoqué de si profonds remous au sein de maintes consciences contemporaines, par son refus de voir s'élargir le fossé qui se creuse entre les connaissances scientifiques et les positions religieuses traditionnelles. S'il y a une vérité, elle ne peut être qu'une, et les aspects divergents de l'expérience humaine doivent finalement se fondre en une vision totalement intégrée. Nul plus que le Père Teilhard ne fut douloureusement obsédé par l'exigence d'une synthèse unitaire. C'est sa synthèse personnelle qu'il nous présente dans *Le Phénomène humain.*

Le titre du livre n'a pas été choisi au hasard. Le Père Teilhard envisage l'homme comme un phénomène de la nature. Sa démarche se trouve ainsi en complète opposition avec la philosophie de Berdiaev qui soutient que l'on ne saurait expliquer l'homme qu'en l'isolant de la nature. La pensée profonde du Père Teilhard — et la totalité de son œuvre en porte le témoignage — c'est de toute évidence ce double mouvement dialectique qui nous fait apparaître l'homme comme un aboutissement de l'évolution biologique, mais qui, par une sorte de cheminement inverse, permet, en partant de la connaissance de l'homme, de pénétrer « par le dedans » la vraie nature de la matière et de la vie.

Pour attribuer à l'homme la place exacte qu'il occupe dans le monde, il convient de remonter aux origines mêmes de l'univers. Le Père Teilhard déroule devant nous une immense fresque où il s'essaie à retracer la genèse du monde. Ces pages, par l'ampleur des conceptions et la beauté du style, évoquent invinciblement le poème de Lucrèce. Le Père Teilhard nous fait assister aux débuts de la matière, à la succession de ses formes de plus en plus complexes, au sein de cette « terre juvénile » qui n'en est encore qu'au stade de la « prévie ».

Puis, voici qu'ensuite, d'une « complexification » accrue de la matière, apparaissent au sein des océans ces énormes molécules organiques qui devaient donner naissance à la vie. Qu'au sujet de ces lointaines genèses, nous ne puissions formuler que des hypothèses, l'auteur en convient volontiers, car aucun document ne nous en a été conservé. Reconnaissons cependant, avec le Père Teilhard, que ces transformations sont *irréversibles*, car l'Histoire du monde est une succession d'événements singu-

liers qui ne se reproduisent jamais. L'apparition de la vie fut le résultat d'un ensemble de conditions qui se sont trouvées réunies à une époque déterminée de l'histoire du globe, mais nous savons que depuis lors notre Terre n'est plus capable d'engendrer de la vie. Il n'y a plus de génération spontanée. Les chimistes parviendront très probablement à réaliser la synthèse de matières protéiques très complexes. Mais on n'aura pas pour autant créé de la vie, car le plus humble infusoire représente le résultat d'innombrables expériences transformées en habitudes au cours d'une évolution organique qui s'est déroulée pendant des millions d'années. « Le corps est un ensemble d'habitudes », pour reprendre l'expression de Maurice Pradines.

Nous retrouvons là des thèmes fort voisins du temps bergsonien, du temps sans retour, du temps biologique bien différent de l'unité de mesure chronologique des physiciens, car il est créateur d'événements toujours neufs et inédits. Reconnaissons d'ailleurs que la pensée teilhardienne a utilisé l'œuvre bergsonienne bien plutôt comme un stimulant que comme un aliment. Aucun système philosophique ne semble avoir exercé d'impression profonde sur la pensée du Père Teilhard. La philosophie d'Édouard Le Roy a été manifestement inspirée par la pensée teilhardienne, tandis qu'une influence inverse n'apparaît point clairement. La synthèse du Père Teilhard est un jaillissement absolument original qui, comme l'a reconnu justement Claude Cuénot, ne saurait trouver place dans aucune école philosophique.

Mais revenons à l'origine de la vie. Dès son apparition, la vie s'étale comme une nappe à la surface du globe terrestre ; très tôt, semble-t-il, sa rapide expansion lui a permis de constituer cette nouvelle enveloppe de la Terre à laquelle le grand géologue viennois Édouard Suess a donné le nom de « Biosphère ».

Cependant, la multiplication n'est qu'un des aspects de la vie. Dès l'origine, la vie s'est différenciée en de multiples faisceaux qui se sont ramifiés à l'infini. L'histoire nous en est brièvement contée. Le Père Teilhard fut un évolutionniste convaincu, et l'évolutionnisme constitue l'un des fondements essentiels de sa représentation du monde. *Une lumière éclairant tous les faits, une courbure que doivent épouser tous les traits : voilà ce qu'est l'Évolution.* Cette position ne peut surprendre que les esprits mal informés, convaincus que la science contemporaine se trouve toujours engagée dans l'ancienne controverse qui, au siècle dernier, opposait partisans et adversaires de *L'Origine des Espèces*. Si la vie n'est apparue qu'une fois sur la terre, comme il est probable, il en résulte par voie de conséquence que tous les êtres organisés n'ont pu naître que par filiation, les uns à partir des autres.

Mais ce n'est point dans la reconnaissance du fait de l'évolution, aujourd'hui universellement acceptée, que réside l'originalité de la synthèse teilhardienne. Son mérite est ailleurs. Alors que tant de biologistes se refusent à voir dans le foisonnement de la vie rien autre chose qu'un

mouvement anarchique et une création désordonnée, le Père Teilhard soutient qu'au travers des complexités organiques, un axe, une ligne de force, une direction privilégiée se reconnaissent tout au long de l'évolution biologique. Le lecteur épris de rigueur scientifique ne manquera point d'objecter qu'une telle reconnaissance est abusive. La notion de valeur n'appartient pas au domaine de la science, et il est fâcheux de l'y introduire. Le rôle de la science est d'expliquer les phénomènes, non de les juger. La notion de valeur n'a de sens que sur le plan humain. Cependant, l'objection ne saurait atteindre la synthèse teilhardienne parce qu'elle est totalitaire. A partir du moment où l'homme est replacé dans le cosmos et correctement inséré dans le mouvement évolutif, la notion de valeur s'irradie à partir de l'humain sur l'ensemble de la vie.

Quelle est donc cette direction privilégiée de la vie ? On ne saurait douter que le développement de la vie et sa « complexification » ont été constamment corrélatifs d'un accroissement concomitant de l'esprit — que le Père Teilhard appelle un peu abusivement « conscience ». Pour reprendre une belle expression du Père Teilhard, *l'histoire de la Vie n'est qu'un mouvement de conscience voilée de morphologie.* Et c'est justement dans le développement de l'esprit que réside la véritable signification de l'évolution : *La conscience n'est rien moins que la substance et le sang de la Vie en évolution.*

Il convient, si l'on veut pénétrer entièrement la pensée teilhardienne, de ne point faire coïncider la naissance de l'esprit et celle de la vie. L'esprit s'enracine beaucoup plus loin. Il est déjà présent de quelque manière dans l'inanimé, dans l'atome. *Réfractée en arrière dans l'Évolution, la Conscience s'étale qualitativement en un spectre de nuances variables dont les termes inférieurs se perdent dans la nuit. Nous sommes logiquement amenés à conjecturer dans tout corpuscule l'existence rudimentaire (à l'état d'infiniment petit, c'est-à-dire d'infiniment diffus) de quelque psyché.* La synthèse teilhardienne est donc un *panpsychisme.* Ces termes de « conscience » ou de « psyché » appliqués à l'atome pourront être critiqués, tout comme le fut le mot d' « invention » dont se servit le grand biologiste Lucien Cuénot pour rendre compte des adaptations organiques. Il est évident que notre langage créé par l'homme et pour l'homme se révèle bien impropre à décrire ces obscures démarches de la matière et de la vie au cours de leurs activités élémentaires. Peut-être, le terme de « spontanéité » conviendrait-il mieux pour désigner ces manifestations organisatrices.

C'est en l'homme que culmine aujourd'hui la pensée. L'homme n'est donc point le résultat de quelque accident fortuit. Il représente l'épanouissement normal du mouvement évolutif. Par le développement de la

1. Le Père Teilhard soutient que la réflexion est apparue brusquement et « d'un seul coup » chez l'homme. N'est-ce point là une concession à l'orthodoxie catholique ? Peut-on affirmer que les Pithécanthropes ou les Sinanthropes étaient capables « non plus seulement de connaître mais de se connaître ; non plus seulement de savoir, mais de savoir que l'on sait » ?

conscience et de la réflexion [1], l'homme inaugure une nouvelle période de l'histoire du monde. Avec lui apparaît, relayant la « Biosphère », la « nappe pensante », la *Noosphère*.

Par la connaissance réflexive et la science, l'homme commence à comprendre le monde, et mieux encore à s'y intégrer. Le Père Teilhard cite cette phrase de Julian Huxley, qu'il aurait pu lui-même écrire : *L'Homme n'est pas autre chose que l'Évolution devenue consciente d'elle-même.* Mais cette éminente position ne va point sans lui créer d'impérieux devoirs. Car, en même temps qu'il acquiert le redoutable privilège de représenter, dans l'instant présent, le terme supérieur de l'évolution, il reçoit l'écrasante responsabilité des destinées futures. *L'Homme porte en soi la fortune du Monde*, et aucun être sur notre terre ne saurait le remplacer dans cette tâche.

Les conceptions teilhardiennes, encore qu'elles puissent prêter à discussion dans le détail, sont aujourd'hui généralement partagées par ceux qui se refusent à croire que l'origine de la vie, l'évolution organique, la naissance de l'intelligence, l'apparition de l'homme, soient le résultat d'une suite de hasards heureux conservés par la sélection. Car, le hasard ne crée rien par lui-même. Il peut offrir des occasions, mais elles doivent être saisies. Et c'est justement le propre du vivant que de savoir profiter des occasions. La synthèse teilhardienne s'appuie sur des bases solides. On peut affirmer que toute philosophie naturelle qui se propose d'intégrer en une synthèse totalitaire la matière, la vie et l'homme, sera conduite à suivre des démarches analogues. Car, le mouvement dialectique qui, dans l'œuvre de Teilhard, conduit de la matière inanimée à l'homme est l'ordre même de la nature.

Mais le puissant génie du Père Teilhard n'aurait pu se satisfaire d'une vision limitée au passé et d'un arrêt au temps présent. La méthode teilhardienne a toujours été d'utiliser le passé comme un tremplin pour s'élancer dans l'avenir. *L'homme aura enfin compris la parole essentielle que lui murmuraient les ruines, les fossiles, la cendre : rien ne vaut la peine d'être trouvé que ce qui n'a jamais existé encore. La seule découverte digne de notre effort est de construire l'avenir.* La dernière partie du *Phénomène humain* ne relève plus de la science, ni même de la philosophie naturelle, mais plutôt de l'eschatologie. Nous voyons le Père Teilhard se muer en prophète des temps modernes. Pour lui, le monde qui, à l'étape biologique, s'est dispersé en un éventail d'innombrables lignées, connaîtra, à la phase humaine, un nouveau mode d'organisation. A la dispersion succédera la concentration. Ainsi prendra naissance *une enveloppe pensante arrivant à ne plus former fonctionnellement qu'un seul vaste grain de Pensée à l'échelle sidérale.* Cette convergence ne saurait être l'œuvre que de l'amour. Et finalement l'évolution convergente devra *se reployer quelque part en avant dans un Point — appelons-le Oméga* — dans lequel se rassembleront toutes les consciences.

Les prophéties teilhardiennes sont empreintes d'un généreux opti-

misme. Pour le Père Teilhard, les destinées de l'homme et sa marche vers le bien suprême sont une certitude. *Si invraisemblable soit la perspective, c'est qu'il* (l'homme) *doit aboutir, non pas nécessairement sans doute, mais infailliblement.* Il n'y avait rien dans cette belle âme de la bassesse et de la méchanceté propres à l'humaine nature. Rien de plus touchant que cet oubli « scandaleux » dont il s'excuse auprès du lecteur, à la dernière page du livre, de n'avoir point prononcé une seule fois le mot de « Mal » au cours de la vaste synthèse.

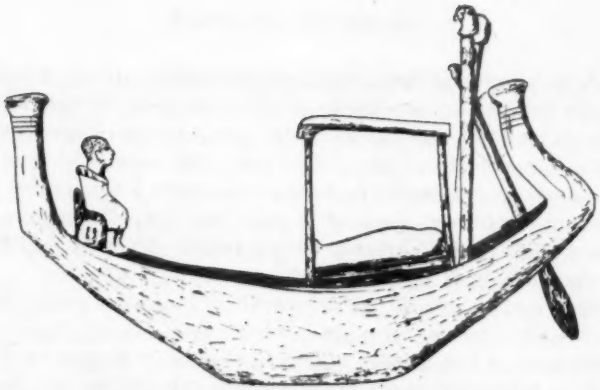
Et cependant, les vues prophétiques du Père Teilhard ne manqueront point de susciter maintes réserves. Elles seront difficilement acceptées par les hommes de science tout autant que par les catholiques intégristes. Ces derniers reprocheront au Père Teilhard une démarche qui, prenant origine dans des perspectives phénoménologiques, aboutit au transcendant où se situe, de toute évidence, le Point Oméga. L'accès au transcendant est la voie mystique et la connaissance de Dieu est acte de foi ; ce ne sont point des œuvres de science. Le Point Oméga évoque invinciblement le Dieu de Hegel et de Renan, le Dieu qui n'est pas encore, mais qui sera. Le Père Teilhard l'a si bien senti qu'il réintroduit dans le monde présent l'incarnation christique ; mais c'est là un greffon manifestement surajouté, qui ne figure d'ailleurs pas dans l'arbre généalogique de la Noogenèse.

Les biologistes exprimeront des réserves d'un autre ordre, mais non moins graves. C'est de toute évidence la tradition chrétienne qui a inspiré le Père Teilhard lorsqu'il conçoit le terme de la cosmogénèse sous la forme d'un reploiement de l'humanité sur elle-même. Cependant, depuis son apparition sur le globe, la vie n'a cessé de se manifester sous des aspects constamment renouvelés et inédits. Si la terre offre pendant quelques millions d'années encore des conditions favorables à la vie — et rien ne nous permet d'en sérieusement douter — on peut tenir pour certain que la Biosphère poursuivra sa course ascendante. Rien ne nous autorise à croire que l'évolution s'épuise dans cet être imparfait, tout imprégné encore d'animalité, qu'est l'homme actuel. Bien plutôt qu'un point final de la création, l'humanité représente une étape, un terme de transition vers un plus-être dont nous ne saurions imaginer les contours [1].

Quoi qu'il en soit, l'œuvre teilhardienne sera salutaire ; car elle rompra la quiétude des tenants de la tradition, qu'elle soit scientifique ou religieuse. Elle montrera aux uns qu'aucun esprit ne saurait se satisfaire aujourd'hui des enseignements d'une ancienne expérience verbale et introspective, et qu'il n'est plus permis d'ignorer les apports de la science. Elle fera apparaître aux autres l'importance, trop souvent méconnue, de l'homme dans la cosmogénèse ; car, sans lui, le biologique se révèle dépourvu de sens et le monde devient un chaos.

ALBERT VANDEL

1. Vandel (A.), *L'Homme et l'Evolution*. Paris, Gallimard, 1949.



Modèle de barque conservé au musée du Caire.

LA BARQUE DE CHÉOPS

par Pierre Montet

Au cours de fouilles archéologiques faites en 1954 au pied de la fameuse pyramide de Chéops, à Gizeh, on a découvert une longue barque de bois. Quelles conclusions doit-on tirer de cette découverte ? Quels sont les caractères de cette barque ? A quoi servait-elle ? C'est ce que nous avons demandé à l'éminent égyptologue qu'est Pierre Montet.

La tombe d'un pharaon de l'Ancien Empire n'est pas seulement la pyramide où reposait la momie à l'intérieur d'un double sarcophage dans une chambre inaccessible. C'est un ensemble très complexe qui commence à la lisière du désert avec un monument que les archéologues appellent temple de la vallée, ou temple d'accueil, ou encore temple bas. De là, en s'éloignant du Nil, on gagne par une chaussée montante, longue de 500 ou 600 mètres ou davantage, un second monument, le temple haut ou temple funéraire, qui est généralement adossé à la face est de la pyramide. Le plus souvent, la pyramide et le temple haut sont compris dans une vaste enceinte, mais il peut arriver et c'est le cas pour Chéops [1], si l'enceinte est très rapprochée de la pyramide, que le temple soit reporté en avant.

On ne connaît donc une tombe royale que lorsque tous ces éléments ont été repérés et dégagés. C'est ainsi qu'un archéologue égyptien, M. Ahmed Fakhry, étudie depuis plusieurs années les constructions avoi-

— La barque au-dessus du titre est un modèle conservé au musée du Caire.

1. Rappelons que la pyramide de Chéops a été construite vers 2 700 avant Jésus-Christ.

sinantes de la pyramide rhomboïdale de Dahchour, au sud de Saqqarah, qui est celle de Snefrou, fondateur de la IVe dynastie et père de Chéops. Le temple d'accueil — que j'ai visité dernièrement en compagnie de l'explorateur — amputé des assises supérieures, offre encore à notre admiration une double procession de femmes symbolisant les domaines du nord et du midi, qui apportent l'eau et le pain. Des chapelles au fond contenaient des statues et des portraits en bas-reliefs qui, tout mutilés qu'ils sont, figureront bientôt dans les histoires de l'art égyptien.

L'ensemble de Chéops est par comparaison beaucoup moins bien conservé. Le temple d'accueil n'existe plus. De la chaussee, quelques tronçons sont visibles et l'on devine seulement le plan du temple haut précédé d'une cour spacieuse, pavée avec de beaux blocs de basalte noir, bordée de portiques dont le toit était soutenu par des piliers carrés en granit rose. On n'y a pas trouvé de statues, mais seulement des fragments de bas-reliefs.

La pyramide a subi le sort de toutes les pyramides. Des voleurs ont réussi, à une date probablement très ancienne, à pénétrer dans la chambre funéraire et à s'emparer de toutes les parures du roi et de tous les objets précieux que des mains pieuses avaient déposés près du sarcophage, pour assurer son bonheur dans l'autre monde.

De part et d'autre du temple haut, à vingt coudées de ses murs nord et sud, deux grandes excavations ayant la forme d'une barque ont été creusées à une date inconnue dans le rocher. Chacune d'elles mesure 100 coudées de long [1], la largeur étant au maximum de 15 coudées. L'excavation nord a été comblée et l'autre pourvue d'un parapet. Une troisième excavation, à peine moins longue mais plus étroite, existait près de la chaussée à 8 mètres du côté nord. Ces excavations étaient vides, tout de même que les cinq fosses naviformes qui flanquent au nord et au sud le temple funéraire de Chephren. On a néanmoins soutenu que des barques en bois avaient été apportées ou plutôt construites dans ces fosses. Cette supposition dénuée de preuve n'était pas nécessaire du moment que l'on admet que ces excavations sont les simulacres de barques mythologiques, tout comme la barque en brique crue que les archéologues allemands ont trouvée, il y a près d'un demi-siècle, près de l'obélisque solaire d'Abou Gourab. Pour une navigation mythologique, de tels simulacres faisaient très bien l'affaire. Point n'était besoin d'y ajouter une barque capable d'aller sur l'eau.

Notre connaissance de ces éléments extérieurs est due aux archéologues de la Commission d'Égypte qui ont relevé le plan de la nécropole de Gizeh, plus récemment à Flinders Petrie, Reisner et Selim Hassan et enfin, à partir de 1939, aux architectes du Service des Antiquités, Hakim Abou Seïf et Philippe Lauer. Vers ce temps-là le chanoine Drioton, directeur du Service, avait décidé de faire enlever le sable et les gravats

1. La coudée vaut 0,525 m ; il y a 7 palmes dans 1 coudée.

qui s'étaient accumulés contre les assises inférieures de la pyramide pour permettre aux visiteurs d'en mieux apprécier l'écrasante majesté.

Faute de crédits, ce travail a été interrompu après que l'on eut dégagé les faces nord et est. Le service des antiquités a été très bien inspiré en décidant, au début de 1954, de faire nettoyer tout l'espace compris entre le côté sud de la pyramide et une rangée de mastabas découverts autrefois par Reisner. L'architecte Kamal el Mallak, chargé de ce travail, découvrit tout d'abord à 19,25 mètres de l'assise inférieure de la pyramide un mur ancien, pas très haut, qui n'est peut-être qu'un tronçon de l'enceinte. Ce mur et le sol environnant étaient enduits de limon. Au-dessous apparut une couche de plâtre et de poudre de calcaire qui dissimulait de grands blocs de calcaire longs de 4,30 mètres et larges de 0,80 mètre en moyenne. Ces blocs formaient deux rangées, l'une de 42 blocs, faisant en tout 32,80 mètres, l'autre de 40 blocs, séparées par un isthme rocheux situé juste dans l'axe de la pyramide.

On voulut alors se rendre compte de la hauteur des blocs et de ce qui pouvait exister au-dessous. La rangée est fut attaquée la première. Les blocs hauts de 1,80 mètre formaient le toit d'une longue excavation rectangulaire dans laquelle on aperçut une barque de bois. Dès qu'il y eut une ouverture suffisante, on jugea que la barque était faite avec un bois résineux, que le bois était bien conservé et qu'une grande rame était posée sur le pont. Les travaux furent alors suspendus pendant que M. Zaki Iskander, chimiste du musée du Caire, allait en mission à Londres et à Oslo pour se procurer les produits nécessaires à la conservation du bois et un hygromètre. Il convenait de maintenir l'humidité qui régnait dans la cachette et avait empêché le bois de se dessécher trop complètement.

Pendant l'automne, les blocs de la rangée est dont le poids moyen était de 17 tonnes, ont été enlevés, transportés à quelque distance et remplacés par des plateaux de bois mobiles. En manipulant ces blocs, on s'est aperçu que plusieurs portaient des inscriptions tracées à l'encre, en caractères cursifs, comme on en voit sur des blocs des pyramides de Meidoum et de Dahchour et aussi sur la pyramide de Chéops. Une de ces inscriptions donne des mesures : longueur : 8 coudées, 2 palmes ; largeur : 2 coudées, 4 palmes ; hauteur : 1 coudée, 3 palmes, ce qui correspond à 4,35 mètres, 1,35 mètre et 0,75 mètre. D'autres blocs portent le nom du roi Dedefrê, fils et successeur de Chéops, qui a élevé sa propre pyramide à 9 kilomètres de Chéops au nord de Gizeh, juste en face du Caire. Ce monument a servi de carrière et ses vestiges ont été explorés avant la guerre de 1914 par l'Institut français qui en a rapporté plusieurs beaux portraits de ce roi.

Jusqu'à présent, on n'a pas touché à la barque, si ce n'est pour examiner le bois et faire des essais afin de consolider les parties fragiles. La seconde cachette n'a pas encore été visitée et c'est seulement par

conjecture que l'on admet qu'elle contenait aussi une barque. On a construit un hangar au-dessus de la barque et une vaste clôture pour que les archéologues puissent travailler sans être dérangés. Néanmoins, des visites accompagnées ont lieu régulièrement. De bonnes photographies ont été communiquées à la presse et reproduites en particulier dans *The Illustraded London News*, 5 et 9 juin, 4 décembre 1954, 12 février 1955. La *Revue du Caire*, en 1954, a consacré aux dernières découvertes d'Égypte un numéro entier où il est beaucoup question de la barque. Le directeur du Service des Antiquités, M. Mustafa Amr, le professeur Abou Bakr, M. Zaki Nour qui ont partagé avec K. el Mallakh la responsabilité des travaux, ainsi que des savants ou architectes étrangers : Mrs H. Ricke, Ph. Lauer, WI. Vikentief, S. Sauneron, ont donné les informations essentielles et exprimé des avis qui ne concordent pas toujours, ce dont on ne saurait s'étonner. Comme rien ne vaut un coup d'œil personnel, j'ai pu, avec l'aimable autorisation de M. Amr, entrer en compagnie de Zaki Nour et Zaki Iskander dans le hangar, examiner la barque et la photographier tout à mon aise, sans toutefois toucher à rien, ni prendre aucune mesure. Voici donc mes principales observations dont je ne veux pas dissimuler qu'elles sont provisoires et incomplètes sur bien des points :

Un premier point est acquis. Plusieurs archéologues avaient dit ou écrit que l'excavation avait la forme d'une barque, ou qu'elle était plus large en bas qu'en haut. En réalité elle a la même largeur sur toute sa longueur et toute sa hauteur. Cette constatation est importante, puisqu'elle permet de bien séparer les excavations naviformes qui sont vides et celles qui contiennent une barque et sont rectangulaires.

Deuxième point. La barque n'a pas été installée intacte dans son logement. Elle a été démontée, puis remontée à l'intérieur, mais à cause de l'étroitesse du logement ou peut-être pour une autre raison, on s'est contenté de juxtaposer ses différentes pièces sans les assembler et de les maintenir à leur place approximative au moyen de cales et de poteaux. On peut voir dans l'épaisseur des ais des trous ronds ou carrés et sur la surface des trous rectangulaires nombreux et régulièrement espacés. J'ai trouvé moi-même, il y a bien longtemps, dans les tombeaux de la Ire dynastie situés au nord de Gizeh, des cercueils de bois dont les planches étaient littéralement cousues avec des ficelles qui passaient dans une multitude de trous et d'autres dont les planches étaient assemblées par tenons et mortaises. Les charpentiers égyptiens qui construisaient des barques travaillaient exactement comme les menuisiers qui fabriquaient des coffres et des cercueils. Au tombeau de Ti par exemple, la coque d'une barque, à la vérité beaucoup plus petite que la barque de Chéops, est formée par l'assemblage de quatorze ais, sept de chaque côté, qui sont assemblés par tenons et mortaises. A l'époque de Ti, sous la Ve dynastie, on avait sans doute reconnu l'inutilité de coudre les ais. D'autre part, les Égyptiens dès la IVe dynastie disposaient de bateaux

armés intérieurement comme les barques modernes, mais je n'ai rien aperçu qui puisse être attribué à une armature.

La coque était pourvue à chaque extrémité de deux étraves tout à fait identiques, rondes et creuses, qui ressemblent beaucoup aux colonnes palmiformes dont le musée du Caire et le Louvre possèdent de beaux exemplaires en granit. Elles sont fortement évasées, bouchées par un disque de bois et l'on remarque à l'endroit où commence l'évasement un quintuple lien sculpté dans le bois, qui existe sur toutes les colonnes. Il y a néanmoins une différence. Sur les étraves, les palmes ne sont pas indiquées, tandis qu'elles le sont sur les colonnes de pierres. Peut-être les charpentiers ont-ils pris pour modèle non la colonne palmiforme, mais la plante du Sud [1] dont on a de beaux exemples en haut-relief, sur le siège des statues de Chephren. Si l'on découvre une seconde barque, il y aura lieu de vérifier si les étraves ont la même forme ou si elles n'évoquent pas plutôt la plante du Nord, qui est le papyrus. Quant au lotus, dont on a parlé à propos de ces étraves, il n'a absolument rien à faire avec elles.

Les étraves ne sont pas en place aux deux bouts de la barque, mais simplement campées à côté d'elle contre la paroi rocheuse. Si elles avaient été mises en place, la longueur de la barque aurait dépassé celle du logement. Là-dessus, on a écrit que la barque avait été démontée, parce qu'au moment de l'introduire dans son logement, on s'était aperçu que celui-ci était trop petit. Il n'y a aucune raison de penser que le chef des travaux de la pyramide ait commis une erreur aussi grossière, qui lui aurait valu une sévère punition et la perte de sa place. Son successeur n'aurait eu qu'à allonger l'excavation. Nous verrons plus loin qu'une autre explication peut être avancée.

La coque disparaît presque complètement sous une série de panneaux de bois formés de plusieurs planches unies par des traverses. Il est évident que ces panneaux constituent le pont de la barque sur lequel évoluaient les rameurs, le pilote et leur chef et qui supportait peut-être des objets. Il n'y a ni mât ni voiles. C'est là une constatation importante, qui prouve que la barque n'était pas faite pour de longs voyages ; car sur tous les bateaux qui remontaient le Nil on dressait le mât, on tendait la voile pour l'offrir au vent du Nord. Dans l'autre sens, la voile était roulée, le mât descendu et couché sur le pont, ou mieux, placé sur des poteaux fourchus. La barque de Chéops était donc une barque à rames. On aperçoit d'ailleurs sur le pont un magnifique gouvernail, dont la pale en forme de feuille de laurier est emmanchée d'une perche longue de plusieurs mètres et sous le pont des rames à pale ronde, qui seraient au nombre de six. On aperçoit également entre les planches des poteaux renflés à l'extrémité qui soutenaient vraisemblablement des nattes, dont

1. La plante du sud était peut-être à l'origine le palmier ; plus tard elle ressemble au lis.

on pourra récolter les débris sur l'avant de la barque. A l'exception des rouleaux de corde qui n'ont servi qu'au halage de la barque, il n'existe, autant que j'ai pu m'en rendre compte, aucun objet étranger dans la coque. Tout ce qui a été dit, dans le public, au sujet de statues, de coffres et même d'objets d'or est purement fantaisiste.

En somme, la barque de Chéops est d'un type tout à fait courant en Égypte et n'est exceptionnelle que par ses dimensions. On lui trouvera des analogues dans les documents figurés, scènes de construction navale et scènes de navigation et mieux encore dans l'abondante collection de modèles de bateaux conservée au musée du Caire [1]. Plusieurs de ces modèles se laissent très bien comparer à notre barque, par exemple celui reproduit ici, celui aussi qui figure en tête de cet article et dont les

étraves sont relevées. Quand on aura présenté les étraves de Chéops actuellement détachées et campées contre la paroi rocheuse, nous verrons auquel des deux types elle appartient.

Les archéologues qui présidaient à l'enlèvement de la première dalle du plafond ont perçu une odeur de résine. C'était, a dit l'un d'eux, l'odeur du temps. M. Zaki Iskander, qui a examiné une pièce de bois au microscope, a reconnu le cèdre. Les Égyptiens employaient pour les barques le sycomore et l'acacia qui poussent très abondamment dans la vallée du Nil, mais pour les barques sacrées, comme le grand vaisseau d'Amon qui était un vrai temple flottant, pour la navigation maritime, ils employaient les bois étrangers, dont les principaux étaient : l'*âch*, le *merou* et le *ouân*.

Dans les *Annales de l'Ancien Empire*, nous apprenons que Snefrou, père de Chéops, fit deux bateaux de 100 coudées, plus de 51 mètres, en bois de *merou* et un autre en bois d'*âch*. Le même roi construisit quarante bateaux royaux à seize côtes et importa un bateau de 40 coudées en bois d'*âch*. Le bois d'*âch* est le sapin. Le bois de *merou* qui était, au dire de Ramsès II, rouge comme le grès de la montagne rouge, à l'est d'Héliopolis, pourrait très bien être le cèdre.

Ces deux essences poussaient sur les pentes du Liban septentrional et les Égyptiens allaient à Keben, en grec Byblos, et Gebeil en arabe, pour se les procurer. C'est pourquoi le site de Byblos a fourni aux archéolo-

1. On peut consulter, dans la collection du catalogue général du musée du Caire, G. A. Reisner : *Models of ships and boats*, Le Caire, 1913.

gues, à moi-même de 1921 à 1924, puis à M. M. Dunand, toutes ces antiquités égyptiennes qui font du musée de Beyrouth un important musée d'égyptologie ; il y aurait lieu d'examiner si toutes les pièces de la barque et les accessoires sont du même bois. Les planches du pont m'ont paru être en sapin.

***

Le moment est venu de répondre aux questions que se posent tous les visiteurs : à quoi servait cette barque ? Pourquoi l'a-t-on démontée et enterrée tout près de la pyramide de Chéops ?

La réponse se présentera d'elle-même lorsque les travaux seront terminés. Il serait sage d'attendre que les pièces de la barque soient dessinées à l'échelle, que la seconde cachette soit ouverte, que l'on sache si elle contient une autre barque et si cette barque est semblable à la première ou d'un type différent. Beaucoup n'ont pas eu cette sagesse. Selon une opinion très répandue et que l'on trouve exprimée dans la *Revue du Caire*, les deux barques, car on ne doute pas de l'existence d'une seconde barque, seraient les deux barques du soleil, la *mândjit* où l'astre prenait place pour la journée et la *mesketit* qui faisait le service de nuit. Mais cette supposition ne résiste pas à l'examen. Les deux barques solaires sont fréquemment nommées dans les textes des pyramides, sous Ounas et les rois de la VIe dynastie. Le dessin reproduit ici montre que le pont supportait une quantité d'accessoires qui n'existent pas sur la barque de Chéops. Le musée du Caire possède un bon modèle réduit, qui provient d'une tombe d'El Bercheh en Moyenne-Égypte et offre les mêmes accessoires.

On admet généralement que le simulacre de barque en brique crue trouvé en assez mauvais état par des archéologues allemands près de l'obélisque solaire d'Abou Gourab, à une quinzaine de kilomètres au sud de Gizeh, représente la barque nocturne attendant le soleil qui va éclairer le monde inférieur. Il se pourrait que les deux fosses naviformes qui flanquent le temple funéraire de Chéops soient le simulacre des deux barques solaires, mais pour la barque dont nous nous occupons il faut trouver autre chose.

Des scènes de navigation sont représentées dans les mastabas de l'Ancien Empire, chez Ti, chez Merruka et bien d'autres. Il s'agit pour le défunt de visiter ses domaines du Sud et du Nord qui doivent continuer à lui fournir sa subsistance. Ou bien il se rend en pèlerinage à l'une des villes saintes de l'Égypte. Souvent on se contente d'indiquer que

1. G. A. Reisner, *op. cit.*, n° 4959.

l'Amentit, le pays des morts, est le but vers lequel aspire le maître du tombeau. Mais nous avons vu que la barque de Chéops n'est pas construite, ni surtout gréée, pour un long voyage, puisqu'elle n'a ni mât ni voile et seulement un petit nombre de rames.

Ainsi, pas de navigation solaire, pas de navigation lointaine. Nous voilà ramenés à une explication plus prosaïque. La barque et sa voisine n'auraient servi qu'à transporter jusqu'au temple de la vallée le sarcophage en bois doré du roi et son mobilier funéraire. Jacques de Morgan a trouvé, pendant qu'il explorait à Dahchour les deux pyramides de brique crue et les nécropoles environnantes, une demi-douzaine de barques de bois posées sur le gravier et encadrées par des murs de brique crue. Longues en moyenne de 10 mètres, elles ressemblent à la barque de Chéops. Les ais sont assujettis les uns aux autres par des tenons et des mortaises, sans armature. Le gouvernail était posé sur le pont. Comme des traîneaux de bois ont aussi été trouvés dans le voisinage de ces barques, Jacques de Morgan s'est cru en mesure d'affirmer qu'elles avaient servi au transport des momies royales ou princières de la XIIe dynastie. Il fit faire une cage de bois pour les transporter au musée qui était alors, en 1895, à Gizeh et on peut examiner les deux plus complètes au musée du Caire, en face de l'entrée, dans le portique des quatre piliers. Plus ancienne de quelque sept cents ans et beaucoup plus grande, la barque de Chéops a servi vraisemblablement au même usage.

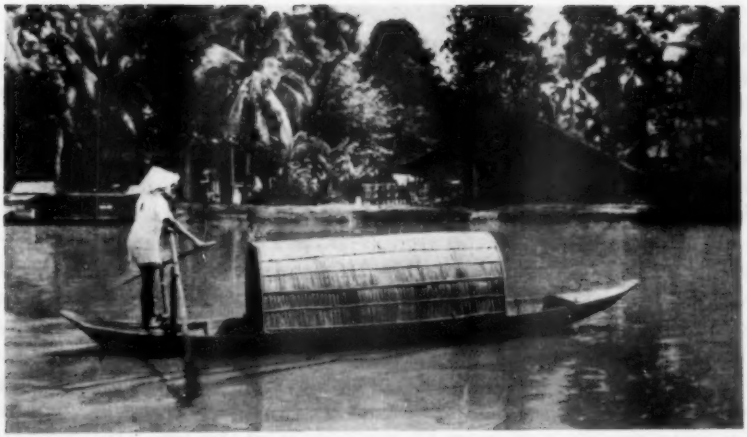
Cependant, une différence doit être notée. Les barques du Moyen-Empire, qui sont beaucoup plus dégradées, n'avaient pas été démontées quand on les a abandonnées dans leur logement de brique. Je ne crois pas, ainsi que je l'ai dit plus haut, qu'on ait démonté celle de Chéops parce que sa cachette n'était pas assez grande. Il se peut que Didefrê, le fils de Chéops qui a procédé à l'enterrement du pharaon, ait décidé que la barque ayant servi à un usage aussi noble ne devait plus être utilisée et qu'il fallait pour cette raison la démonter et l'enterrer aussi près que possible de la pyramide. Les barques du Moyen-Empire auraient-elles servi plusieurs fois, je ne puis l'affirmer, mais on ne s'étonne pas qu'en un temps si long les usages aient quelque peu changé [1].

Quelques visiteurs ont été désappointés en voyant que la barque n'était pas décorée et ne contenait aucun objet étranger, à l'instar des grands vaisseaux sacrés, véritables temples flottants, qui sont représentés en bas-relief à Karnak et à Louxor. On les comprend, mais je suis bien sûr que MM. les Conservateurs de notre musée de la Marine et leurs collègues de Londres ou d'Oslo envieront l'Égypte de posséder la plus ancienne barque du monde, en parfait état de conservation et avec tous ses accessoires.

PIERRE MONTET,
membre de l'Institut.

Juillet 1955.

1. La pyramide de Sanousrit III près de laquelle ces barques ont été trouvées date de 1838 avant Jésus-Christ.



SAIGON ET LE NOUVEAU VIETNAM

par Pierre Monchenin

Saigon... Le port sur la rivière... Chaleur moite, grand soleil blanc. Quais à peu près déserts, je ne vois que quelques coolies. La police retient, pour vérification, les passeports, qu'il faudra, quarante-huit heures plus tard, aller chercher au commissariat. Dans les bâtiments de la douane, nombreux, trop nombreux fonctionnaires vietnamiens, vêtus comme des joueurs de tennis. En un français impeccable, ils s'expriment avec une insolence si courtoise qu'on fait mieux de se taire. « On » : les Français. Pour les autres étrangers, régime de faveur. Une de nos compatriotes s'en indigne. Suave, un douanier : « Mais, madame, pourquoi vous rebeller ? Nous ne faisons qu'appliquer *vos* règlements, sans user, quoi que vous sembliez penser, de discrimination. » Il se rengorge : « Le Vietnam nouveau méprise toute idée de revanche, de vengeance. Il ignore la mesquinerie. » Puis, désinvolte : « D'ailleurs, regardez : ces gens là-bas, soumis aux mêmes formalités que vous-même, ne sont pas des vôtres... » Il sourit : « ... Mais bien des Japonais. » En tout cas, ces Nippons eux-mêmes se voient épargner une seconde visite, inopinée, à la sortie du port. Nous, pas. Les valises sont, de nouveau, ouvertes, les portefeuilles scrutés. Papiers, photos volent. Nous n'évitons que de justesse la cabine de fouille. Rien à dire. C'est le règlement — français, paraît-il.

Pourquoi cette hargne, cette haine, masquées sous des sourires ? Parce

— Ci-dessus : Saigon, près des Halles centrales.

qu'après Dien-Bien-Phu et Genève, les Français ont définitivement perdu la face ! m'affirmera, le soir même, un vieux Saigonnais.

Libéré, je m'enfuis dans un cyclo-pousse. Amarrées à demeure, des milliers de jonques encombrent, comme toujours, l'arroyo chinois. Public clairsemé, au contraire, sur la terrasse de la « Pointe des Blagueurs ». Mais, noyée de verdure, Saigon a, apparemment, peu changé. M'étonnent pourtant, tandis que je roule vers le Plateau, la prolifération, la pullulation de gendarmes autochtones, l'abondance des militaires vietnamiens, le ralentissement, la demi-sclérose de la circulation dans la rue Tu-Do (ex-Catinat) où des bandes de calicot, tendues d'un arbre à l'autre, à quelques mètres du sol, annoncent, en anglais, une quelconque exposition « culturelle », organisée par l'Office américain d'Information. Fraîchement badigeonnés d'ocre jaune, le théâtre, naguère encore asile de nuit pour réfugiés tonkinois, l'hôtel de ville et d'autres bâtiments officiels se dorent aux derniers rayons du soleil. Disparue, l'effarante saleté qui régnait en mai et juin derniers, du moins dans le centre. Car je la retrouve à l'ex-boulevard de la Somme, ainsi que le grouillement humain d'antan — familles entassées dans des cabanes à lapins, collées, sur le trottoir même, aux murs de plusieurs immeubles. Un tour au marché : fruits, viande, légumes scandaleusement chers. Les prix ont triplé depuis un an.

⁂

Le soir, quelques fantômes se groupent autour de cognac-sodas, sous les ventilateurs du « Continental ». On ne s'entretient que de départs. J'entends : « J'expédie les miens par l'avion du 16. — Moi, j'embarque ma famille sur la prochaine *Marseillaise*. — Les affaires ? — L'administration vietnamienne me complique les moindres formalités comme à plaisir. Conclusion : je réduis mon personnel, je ne prends plus de risques, je liquide mes stocks. Après quoi, je mettrai la clef sous la porte. — Et vos immeubles ? — Si je parviens à les vendre, ce sera avec une grosse perte. Quant à l'argent, il reste quasiment impossible d'en transférer même une partie. J'ai attendu hier trois heures à l'Office des Changes. En vain. — Trois fois moins d'exportations qu'on ne l'avait prévu vers la France et l'Union française en 1955. Donc, pour le Gouvernement de Saigon, trois fois moins de francs... — Oui, mais dans les limites des fonds transférables, les Vietnamiens se voient attribuer 50 p. 100 des autorisations. » (Investissements français au Vietnam : au bas mot, 300 milliards de francs. Au rythme actuel des transferts autorisés, il faudrait de vingt à trente ans pour les rapatrier.) « Bref, partir les poches vides ! Et recommencer ailleurs, avec quoi ? » Un planteur d'hévéas : « Moi, je reste. Je me sens enraciné. Ce pays nous doit une grande partie de sa richesse. Les excités de l'hyper-nationalisme

nous donnent à choisir entre « la valise et le cercueil », la presse nous traite quotidiennement de « colonialistes au gros nez ». Ils me chasseront, je ne m'en irai pas de mon plein gré. » J'interviens : « Vous ne redoutez pas des Vêpres vietnamiennes ? un massacre généralisé ? — Non. En tout cas, pas aussi longtemps que nous gardons des troupes au cap Saint-Jacques. — Pourtant, les incidents sont fréquents entre détachements vietnamiens et français ! — Nos soldats ont des ordres et conservent leur sang-froid. »

Vestiges du corps expéditionnaire : environ trente mille hommes. Les civils encore au sud du 17e parallèle ne sont pas plus d'une dizaine de milliers, colons, commerçants, industriels, avocats, médecins, fonctionnaires, etc. Aux entrées de l'hôtel : des gendarmes français, placés là pour protéger les délégués canadiens, indiens et surtout polonais de la Commission d'armistice contre des exaltés éventuels. Aux terrasses, presque plus d'uniformes. Un ami libraire me dit : « Mon dernier arrivage de romans français est retenu à la censure. Bah ! Racine et Molière y passent bien aussi... »

Dîner dans un des peu nombreux restaurants « possibles ». Chère indifférente. Prix prohibitifs. Inutile d'aller à Cholon. Depuis l'éviction des Binh-Xuyen et les ravages d'une croisade qu'inspira la vertu, la « cité-sœur » agonise.

Promenade, à pied, seul, pour prendre la température de la ville, la nuit. Dans les hauts quartiers, rues vides, noires, barrées et interdites aux véhicules, lorsqu'y habitent de grands personnages du régime. De l'ombre jaillissent des policiers qui arrêtent les rares piétons, les tâtent, en quête d'armes ou de grenades. Aux abords du palais de l'Indépendance, des soldats campent sur les trottoirs. Tentes, soldats dans le parc entourant la résidence présidentielle. La façade est brillamment éclairée. Plus loin, sous des projecteurs, des Américains jouent au tennis avec de minuscules Vietnamiennes. Ici et là, des policiers font stopper les autos, descendre leurs occupants, qu'ils fouillent ainsi que la voiture. Un Français qu'on moleste se débat. Il est emmené au poste. Quelques jours après, on le juge pour « outrages ». On me dit d'ailleurs que, de Blancs comme de Jaunes, les prisons sont pleines. Voilà quelques mois, deux garçonnets, dix et douze ans, fils de Français connus, se sont vus embastillés, promis à la fusillade comme espions binh-xuyen : ils jouaient, la nuit tombée, place de la cathédrale, avec une lampe électrique de poche...

***

Autour de Saigon, on construit avec frénésie. Un Vietnamien : « Autant placer en immeubles ses piastres pendant qu'elles valent encore quelque chose. » Des files d'hommes marchent dans la direction des campagnes.

(Pour s'y approvisionner en vivres ?) Dans le centre : gaieté du marché aux fleurs, charme des Vietnamiennes dans leur costume si gracieux. Toutefois, peu de sourires. Les visages des Vietnamiens sont tendus. Inquiétude latente. Qu'un gamin lance, boulevard ex-Charner, un pétard, aussitôt les passants se jettent sur le sol, comme à l'explosion d'une grenade. Pourtant les attentats ont cessé. La thèse officielle : les Français en étaient responsables. Le peuple le croit-il ? De même qu'il n'a pas répondu aux appels au meurtre du Comité National Révolutionnaire, il est généralement devenu, ou redevenu, confiant, aimable avec les Français. La consigne viet-minh : « Les Français ne représentent plus un danger. L'ennemi qui veut asservir le Vietnam, c'est l'Américain. » Aujourd'hui, loin de s'enfuir, les enfants accourent, vous prennent la main, font quelques pas avec vous. Plus d'injures de la part des cooliespousse. Ils remercient même des billets qu'on leur tend en paiement de la course. Mais qu'un Vietnamien, parlant avec vous dans la rue, aperçoive un policier, ses traits se figent et, le plus souvent, il brusquera les adieux.

Les rapports entre administration, gouvernement vietnamiens et nos représentants ? Prudents, ces derniers se taisent. Mais une minorité vietnamienne chavire dans le nationalisme délirant : « Les accords avec les Français sont périmés ou rompus. On ne discute plus avec ces gens-là ! » Cette attitude, les quelque deux mille hommes et femmes des divers organismes U.S.A. d'aide financière, d'assistance technique, et cætera sont loin de la décourager.

J'ai parlé avec un major d'une mission militaire. Son insigne n'est-il pas un écusson enfermant treize étoiles, symbole des treize colonies américaines en rebellion contre la métropole au XVIIIe siècle ? Quant à sa doctrine de base, c'est, me dit-on, celle de tous ses compatriotes à Saigon : l'anticolonialisme. Il ne mâche pas ses mots : « Vous avez exploité, opprimé ce peuple durant plus de cinquante ans. Vous l'insultez en restant. Vos investissements ? Remboursés dix fois. Vous avez gagné assez d'argent comme ça. Filez ! *and quick !* » Le meneur de jeu : un colonel des services spéciaux, L..., qui se flatte d'avoir « inventé » le président Magsaysay, aux Philippines. Plus habile, d'ailleurs, plus nuancé que les propagandistes de la francophobie importés d'Amérique qui, au Cambodge, ont été si véhéments qu'un revirement s'est produit en notre faveur.

Fanfares dans les rues. Grand défilé de bataillons vietnamiens. Revue. Décorations. Une fois de plus les sectes ont été définitivement écrasées. Mais le riz continue à manquer à Saigon. De 3 piastres le kilogramme, il est passé à 12 et même à 15 piastres. En réalité, M. Diem ne contrôle que Saigon-Cholon et les villes. Gouvernementales le jour, les campagnes appartiennent aux sectes ou au Viet-Minh la nuit. C'est une des raisons

qui déterminent la hausse terrifiante de la plupart des produits. Thèse officielle : « Pénurie due aux spécialistes français du marché noir. » En réalité, après leur chargement, tout le long du parcours, sectes, Viet-Minh, perçoivent sur les camions de marchandises qu'ils acceptent de laisser passer de multiples droits de péage. Le nouvel ordre lancé par le Viet-Minh serait : diminuer les prochaines récoltes. Sauf les Américains, qui nient l'évidence, tous les observateurs le reconnaissent : forts ici, plus faibles là, leurs éléments bien installés, les Viets sont partout. Pour agir, ils n'attendent qu'un signal, à moins que Hanoï n'estime préférable d'attendre que, mûr, le fruit ne tombe de lui-même. Je crains que cet épilogue ne soit inévitable, à moins d'un changement radical de la situation. Ceux qui pourraient utilement renseigner M. Diem se voient à priori écartés ou systématiquement discrédités — quand ils ont réussi à l'approcher...

... Pour la septième fois en cinq ans, je reviens à Paris d'Indochine. Une lettre m'arrive. Avec un mois de retard, elle m'apporte les vœux de Nouvel An d'une très haute personnalité vietnamienne, absente de Saigon pendant mon séjour, un ami de longue date. Quelle différence avec ses copieuses épîtres de naguère ! Cette fois-ci, quelques lignes à peine, du ton le plus neutre, *et sans signature !* Bien plus : *mon adresse a été écrite par une autre main que la sienne, sur une enveloppe portant un timbre de Malaisie et le cachet de Singapour.* Or, mon correspondant, je le sais, n'a pas quitté le Vietnam. Précautions...

PIERRE MONCHENIN

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

BANDOENG, 1.500 MILLIONS D'HOMMES

par Richard Wright *(Calman-Lévy)*

Le romancier américain Richard Wright — mississipien de naissance et parisien d'adoption — a assisté, pour son propre compte, en avril 1955, à la conférence de Bandoeng. « Le problème noir des Etats-Unis, écrit-il, est un jeu d'enfants, comparé aux tensions raciales non fardées auxquelles sont en proie l'Asie et l'Afrique. » Ce qui l'a frappé est beaucoup moins l'agnosticisme d'un Nehru ou le matérialisme athée d'un Chou-En-Laï, que l'irrationalisme des passions religieuses et raciales dont sont encore imprégnés la plupart des peuples représentés à cette conférence. Leur indépendance récemment acquise, explique-t-il, n'empêche que leur âme reste littéralement « corrodée » par un sentiment d'infériorité raciale ou technique. Si l'on en croit Richard Wright, c'est la peur qui fut la note dominante de Bandoeng. Du côté des ex-colonisateurs, la peur de voir se dresser contre eux un racisme retourné. Du côté des ex-colonisés, la peur du réasservissement, la peur de leurs voisins, la peur de l'avenir, la peur des énormes populations agitées de leurs propres patries, la peur de ne savoir utiliser le très faible pouvoir dont ils se sont théoriquement emparé. Faute de cadres et d'expérience, le gouvernement indonésien, tout le premier, est « presque inexistant ». Que faudrait-il pour permettre à ces pays « sous-développés » de s'organiser ? Une aide assez massive pour provoquer un traitement de choc. Massive, rapide, *dit l'auteur.*

P. F.

(Suite de la chronique bibliographique page 168.)

ANDRÉ BILLY

par Paul Guth

André Billy m'entraîne dans son bureau du *Figaro*. Contre la fenêtre on voit une des lettres géantes de l'enseigne. Au-delà, le paysage des toits en forme de mammouth du Grand et du Petit Palais. Plus loin encore, un grand ciel d'hiver de Paris, gris, profond, soyeux, aux souplesses d'écharpe.

J'admire et j'aime André Billy. Avec lui, les propos s'installent aussitôt dans une chaleur humaine qui m'émeut.

De temps en temps il ôte ses lunettes. Il découvre des yeux d'un bleu picard, à la pupille minuscule, qui papillotent avec douceur ou dardent un regard d'une fixité inquiète.

Je suis si habitué à son visage qu'une brume d'amitié me le masque. Je dois faire un effort pour me ressouvenir qu'avec son nez à la racine torte, ses côtelettes frisottantes et son menton carré, attendri par une fossette, il a l'air d'un hobereau forestier, bourru et tendre.

Il n'aime pas beaucoup reparler de son enfance. Il est né à Saint-Quentin le 13 décembre 1882. Son père était un industriel, mais je n'ai jamais su ce qu'il fabriquait. Il se ruina et mourut de chagrin, alors que le petit André avait huit ans.

Sa mère demanda pour l'enfant, au lycée, une bourse qu'un de ses oncles avait fondée. On la lui refusa. On le mit au séminaire pour qu'il pût continuer ses études à moindres frais.

Toute sa vie a été orientée par ce pieux séjour.

— Le séminaire était en pleine campagne. Il faisait froid. On avait des engelures. Trois heures de latin par jour, une heure de grec... Le reste ne comptait guère !...

Le petit André souffrait déjà des yeux. A sept ans, on l'avait opéré à la fois pour strabisme et astigmatisme. Il portait des lunettes. Aux récréations il restait à l'écart des jeux violents. En marge des galopades et des coups de pieds dans les ballons, il devenait un intellectuel, avec

— Ci-dessus portrait d'André Billy (Photo Muller).

tous les complexes qui s'entortillent dans les méninges de ce personnage.

Dans une division spéciale, les bons pères mettaient les élèves riches, qui payaient. Le petit André à lunettes se sentait mis à part.

— J'en ai gardé une timidité extrême. Aujourd'hui encore, dans les réunions où les camarades se grimpent les uns sur les autres et jouent à qui parlera le plus fort, ou bien à l'Académie Goncourt, partout, je suis tout de suite en dehors du coup.

Il était pauvre, au milieu d'enfants riches. Toute une branche de sa famille le laissa tomber. Il en éprouva une profonde blessure.

Au sortir de ces tourments il dut gagner sa vie. Il fut employé de banque au Comptoir d'Escompte. Il entra à la compagnie d'assurances *le Phénix*, à Paris, rue La Fayette.

— Je faisais des bordereaux de quittances... Pas longtemps !... On m'a eu vite assez vu !... Il n'y avait qu'une façon de m'en tirer : écrire un roman !...

La littérature apparaît ici ce qu'elle est pour beaucoup : la planche de salut sur l'océan des tribulations, le radeau de *la Méduse*.

— L'idée d'écrire m'est venue peut-être déjà quand j'étais gosse, sur les genoux de ma grand-mère. Elle me lisait *Perdu dans les Catacombes*. Un type perd le fil dans ces souterrains, risque de mourir de faim. J'avais peur. Je rêvais de faire, un jour, aussi peur aux autres.

Il commença par des vers, comme tout le monde, comme Victor Hugo. Au séminaire, se passa cet incident qu'il a reproduit dans son roman *L'Approbaniste*. Un prêtre découvrit ses vers, dans son pupitre : « Mais, mon enfant, vos vers sont d'un pessimisme affreux !... Il n'y a là aucun amour de Dieu !... »

— J'ai senti vite que la poésie n'était pas mon affaire. A douze ans, on me faisait lire *La Veillée des Chaumières*, les romans de La Motte. Et puis j'ai eu l'envie de raconter des histoires. C'est cela que je suis avant tout, plus qu'un critique : un raconteur d'histoires !...

Il habitait chez sa mère, à Paris, 29, rue de Sèvres. Elle dirigeait une maison d'objets de piété.

— La maison Bouasse-Lebel, voyons !... Les images de piété connues dans le monde entier !...

Paul Adam était le camarade de lycée de l'oncle d'André Billy qui l'admire encore beaucoup.

— Barrès a dit : « Paul Adam, c'est l'homme qui a mis le plus de désordre dans le Larousse. » Mais Barrès ne savait rien, tandis que Paul Adam savait tout... Paul Adam n'avait pas un rond. Mais il vivait comme Balzac dans le faste et les dettes.

Un jour, le jeune André Billy s'en fut rue de Verneuil porter à Paul Adam une nouvelle de dix pages : *Un grand Homme*. Il fut reçu par un larbin en culotte courte. Il lui demanda : « Est-ce que M. Paul Adam est

là ?... — Non, mais madame est là. » Sa timidité était telle qu'il s'enfuit.

Son oncle-providence connaissait un libraire du boulevard des Italiens, Eugène Rey, qui le recommanda à un éditeur de la rue de l'Eperon : Edward Sansot.

— Votre roman va me coûter huit cents francs, me dit l'éditeur. Il faut que vous m'en donniez la moitié. Je demandai mille francs à une vieille tante très riche. Elle voulut d'abord lire le manuscrit. Ensuite seulement, elle me donna la somme.

C'est ainsi qu'André Billy publia son premier roman, *Bénoni*, alors qu'il n'avait que vingt-deux ans : pas beaucoup plus que Françoise Sagan !...

— Je l'ai fait lire ensuite à Lucien Descaves qui m'a dit : « Pourquoi ne me l'avez-vous pas envoyé plus tôt ? On vous aurait donné le Prix Goncourt ! »... Mais il disait ça à tout le monde.

L'éditeur Sansot demanda à André Billy : « Voulez-vous être secrétaire de rédaction au *Censeur* ?... »

Le *Censeur* était alors une espèce d'imitation de *La Revue Bleue*. Il était dirigé par Ernest Charles.

— Ça vous dit quelque chose ?... Cette revue n'avait pas les idées de la rive gauche, pas d'idées symbolardes... Un jour, je suis allé entendre Ernest Charles à la Sorbonne. Je ne l'ai pas vu, mais sa voix m'a paru si désagréable, que j'ai f... le camp. Ensuite je me suis dit : « Tout de même, c'est trop bête !... » Et je suis allé le voir le lendemain.

André Billy entra dans l'ère de la vache enragée. Il touchait cent francs par mois. Il se passait souvent de déjeuner. Ou bien il se contentait d'un café-crème et d'un croissant, le tout pour quatre sous. Il lui arrivait souvent de tourner de l'œil.

— Pourtant, je n'ai jamais eu le genre montmartrois, « Lapin Agile »... Les autres recevaient de l'argent de leur famille. Moi pas ! Je n'étais pas assez riche pour mener la vie de bohème...

Il quitta *Le Censeur* pour devenir le secrétaire d'Albert Dubrujeaud. C'était un des sept chroniqueurs de l'*Echo de Paris*. André Billy l'aidait à rédiger sa chronique. Albert Dubrujeaud touchait cent cinquante francs et lui en donnait la moitié. Il le chargea d'écrire un roman-feuilleton pour le *Gaulois*. Mais ce travail de fabrication sur une grande échelle écœura André Billy, qui refusa.

Moyennant cent francs par mois, il bricola à l'*Echo littéraire du Boulevard*, bulletin bibliographique mensuel où il faisait la critique littéraire. Il donnait aussi de petits papiers à l'*Intransigeant*.

Enfin, voici le premier déclic. La machine du sort se mit en marche pour le tirer hors du troupeau des vaches enragées.

Maurice de Waleffe avait fondé *Paris-Midi* en 1911. Dans ce journal, il voulut donner de l'importance à la littérature. Il dit à André Billy :

« Tous les jours vous ferez le compte rendu d'un livre et vous en publierez une page. »

André Billy y ajouta une rubrique de potins : *Gazette des Lettres*, qu'il signait « Jean de l'Escritoire ».

Il devint un de ces pêcheurs de nouvelles qui se caractérisent par leur agilité. Tous les jours, il allait au *Mercure* pour y cueillir des cancans. Il y rencontrait Léautaud, qui soufflait déjà ses sarcasmes par ses trous de nez.

Là se place la grande amitié d'André Billy pour Guillaume Apollinaire. Il l'avait rencontré en 1903 au Café du Rocher où il disait des vers. On avait causé de table à table. On avait bu des bocks. On avait traîné jusqu'à deux heures du matin, dans l'enivrement de ces nouvelles amitiés qui fleurissaient alors autour des soucoupes.

Aujourd'hui encore, André Billy reste ébloui par la personnalité du grand Guillaume. Ce double charme, slave par sa mère, italien par son père. Sa stature qui le faisait ressembler à Racine et à Louis XIV.

En 1910, André Billy retrouva Apollinaire quand il publia *L'Hérésiarque*. Il en fit un compte rendu favorable, avec des réserves. Apollinaire lui envoya un pneumatique de remerciements où il approuvait les réserves.

André Billy continua à cheminer. Il entra à l'*Homme Libre* de Clemenceau. Après la guerre de 14, surgit sa seconde chance. Thérive, qui ne le connaissait que par ses articles, le fit entrer à l'*Œuvre*.

André Billy rédigea d'abord une revue de la presse. Ensuite, il remplaça Tailhade à la critique littéraire. C'est ainsi qu'il devint, avec talent et constance, un des plus grands critiques français.

André Billy est fidèle. Il resta vingt-trois ans à l'*Œuvre*, jusqu'en 1940. Et, grâce à Pierre Brisson, qui l'accueillit d'abord aux *Annales*, voilà vingt ans qu'il partage le pain du *Figaro*.

Le journalisme a dévoré beaucoup de la vie d'André Billy. On met un doigt entre les rouleaux des rotatives. Elles vous happent la main, le bras, le torse, le bonhomme tout entier.

André Billy ne s'en plaint pas. Il aime l'atmosphère du journal. Cette fraternité qui anime toute l'équipe, du bureau du directeur au sous-sol de l'imprimerie. Ce cliquetis de machines qui fait vibrer les nerfs et qui évoque un bateau en marche. L'odeur de l'encre fraîche, qui active les fulgurations du cerveau. Le coudoiement, au marbre, des chroniqueurs en faux-col et des typographes en bras de chemise.

— Si je n'écrivais plus dans un journal, j'aurais l'impression d'être amputé. Pourtant le journalisme est épuisant. Un livre, on l'écrit ligne après ligne, sans se presser. Tandis qu'un article, c'est une improvisation. Chaque article me fatigue. Je suis très nerveux. Mon cœur épate les médecins par son émotivité.

Que de lignes il a écrites dans les journaux !... Si on les mettait bout à bout, elles feraient sûrement le tour de la Terre.

Pendant cinq ans, au *Petit Journal*, il s'astreignit à la discipline monacale de l'article quotidien, qui vous pose une pierre sur l'estomac tant qu'on ne l'a pas écrit.

Pendant deux ans il se trouva à sa table de *Paris-Midi* tous les matins à six heures pour faire la revue des journaux. Il en déballait une brassée qu'il avait achetée au kiosque voisin. Il devait donner sa copie à huit heures. Le journal paraissait à onze... Pour se lever moins tôt, il louait une chambre meublée tout à côté, rue Vivienne. Après ce coup de collier de l'aube, il rentrait se coucher pour tenter de grappiller encore quelques minutes de sommeil.

Tant d'effort m'effraie. Avec un affectueux respect, je lui demande :

— Quand la vie, pour vous, a-t-elle commencé à s'adoucir ?...

Il sursaute, se renverse dans son fauteuil, ôte ses lunettes pour mieux me voir et me toise avec une stupéfaction amicale :

— Jamais !... Je travaille plus que jamais. Quand on vit du journalisme il faut toujours en faire.

On lui porte les épreuves de sa prochaine chronique lumineuse du mercredi. Il les déguste avec la joie du gourmet. Un sourire de contentement devant l'œuvre accomplie remonte de son menton, qui suit le déroulement des lignes, jusqu'à ses yeux. Et ce mouvement entraîne une oscillation de la tête qui dodeline et approuve.

Pourtant, malgré ces labours de tant d'années le long des sillons des lignes, André Billy eut le courage d'arracher au temps toute une admirable œuvre romanesque.

La Dérive, la suite de *Bénoni*, fut un roman naturaliste, très noir, qui avait pour héroïne une teinturière du quartier de l'École Militaire.

André Billy habitait alors le quai de Bourbon, dans l'île Saint-Louis. Eugène Rey lui avait commandé un livre sur Paris en deux volumes : *Paris vieux et neuf*. Charles Huard, l'illustrateur de Balzac dans la grande édition Conard, couvrait les pages de dessins. André Billy faisait courir allègrement son texte dans les blancs.

Pour les *Soirées de Paris* il écrivit *Les Scènes de la vie littéraire à Paris* : des petites anecdotes développées en forme de nouvelles satiriques. Il rassembla aussi des recueils d'articles : *La Guerre des Journaux*.

Mais surtout le Massif Central des romans. Il les voit s'ordonner sous ses yeux en diverses chaînes.

Les romans d'amour : *La Femme maquillée*, une histoire prise dans la vie. Un roman un peu scabreux qui obtint un tirage énorme : *Princesse folle*. Des histoires complètement inventées : *Quel homme es-tu ?*

Les romans de psychologie religieuse, qui ont jailli de son expérience du temps du séminaire, et qu'il appelle plaisamment ses « romans de curés ». *L'Approbaniste* (ses souvenirs de son séjour chez les Jésuites), *Introïbo* : une histoire arrachée à la vie.

Les romans d'intrigue populaire : *Nathalie* (sous le Second Empire), *Malvina* (sous la Restauration), *Métro Marbeuf* (à l'époque contemporaine, dans les milieux de la couture).

Tout le long de sa vie créatrice, André Billy a été accompagné par de grandes présences. Il est devenu le biographe des illustres.

D'abord Diderot, en 1930.

— Léautaud m'a orienté vers ce grand bonhomme. Nous nous entendions sur Diderot, mais pas sur Flaubert, que j'admirais et qu'il haïssait. D'ailleurs, il n'y avait pas alors de biographie sur Diderot.

Il n'y en avait pas d'assez complètes sur les autres gloires qu'il a peintes : Balzac, Sainte-Beuve, les Goncourt. Il a fait le nécessaire pour combler des lacunes.

Il a écouté aussi ses passions, notamment pour Diderot et pour Sainte-Beuve.

— Diderot... J'avais beaucoup de goût pour le XVIIIe siècle, pour les cafés littéraires... C'est Sainte-Beuve qui m'a donné le plus de joie. J'ai eu du plaisir à réformer mes idées sur lui et celles des autres. Et Bonnerot, avec une générosité incroyable, m'a communiqué tous ses dossiers... Mais Balzac, cette espèce de Languedocien hâbleur !...

Il a travaillé ses grandes biographies à chaud, comme du journalisme, ou comme du roman. Sans fiches, sans notes, en se lançant au hasard de son appétit. Il surcharge ses copies dactylographiées, il les enrichit, il les engraisse de repentirs, de reprises, de becquets.

— Je n'ai pas appris la bonne méthode de Sorbonne, dit-il en riant.

Il est frappé par le tragique de la vie plus que par sa gaieté, par ses ombres plus que par ses lumières. Il rôde autour du problème de Dieu, qui le hante depuis son enfance pieuse.

— Mais je suis resté profondément agnostique, pessimiste. La vérité est inconnaissable, même la vérité quotidienne. Nous sommes tous des énigmes, pour nous-mêmes et pour les autres. Qu'est-ce qui m'a donné ce pessimisme ? Peut-être les malheurs de ma jeunesse. Mais je tiens aussi cela de ma mère.

Quelles sont donc les joies de sa vie ?

Avant tout, l'amitié. Sous son ennui de vivre il cache un cœur profond et chaud. L'amitié est à la fois son pain quotidien et son luxe, son besoin essentiel et la plume qu'il glisse au ruban de son chapeau.

— Être avec des amis avec qui je me sens en confiance !...

Il a dit cela avec une plénitude, une force, en appuyant son dos au fond de son fauteuil ! Avec la certitude du croyant.

Et puis le travail, encore le travail, toujours le travail. En effet, depuis

son ermitage de La Chevrette, à Barbizon, il ne vient à Paris que le mardi pour ses mises au point de journalisme. On ne le voit jamais au théâtre ou au cinéma. Il garde dans ses poumons l'air de ses forêts.

Il se couche à vingt heures trente et se lève à huit heures trente, comme les sangliers et les cerfs. Mais il dort peut-être moins bien qu'eux.

— Je dors mal, je m'endors, je me réveille, j'allume, je lis, j'éteins... Je n'ai guère que la nuit pour lire !...

Il s'enchaîne à sa table au moins sept à huit heures par jour. Il rature beaucoup plus qu'au temps de ses articles de l'*Œuvre*. Il retranche les ornements. C'est le côté janséniste de cet ancien élève des Jésuites. Il cherche de plus en plus ce style invisible, qui coule avec une telle transparence qu'il se confond avec l'air.

Que voudrait-il écrire, maintenant ? Plusieurs passions l'occupent.

D'abord un projet de roman que le R. P. Valensin lui avait soumis sur les idées nouvelles de certains milieux religieux.

— Il est mort avant d'avoir pu me dire exactement ce qu'il voulait...

Ensuite une petite vie de Stendhal, très portative.

— Après Martineau, sur Stendhal on ne peut plus rien faire d'important...

Et puis le latin. La vie d'une béguine allemande du XIIIe siècle, des environs de Cologne : Christine de Stommeln. Cinq cents pages de latin à traduire des doctes Bollandistes, ces Jésuites du XVIIe siècle qui se vouaient au défrichement de la vie des saints.

Tous les soirs, après le dîner, en s'aidant d'un vieux dictionnaire, il en traduit la valeur de quatre pages de livre.

— C'est gratiné, je vous prie de le croire !...

Et cet homme qui a tant travaillé, qui travaille tant encore et qui donne l'exemple de la plus noble loyauté de l'esprit et de la rigueur la plus probe, ce promeneur solitaire qui se prétend pessimiste, désenchanté, revenu de tout, se penche vers moi dans le soir tombant, tandis que s'illumine, derrière la fenêtre, l'enseigne au néon du *Figaro*.

— Dites donc, il y a *pro voluntatis desiderio*... C'est un dominicain qui a quitté Cologne et qui vient faire ses études à Paris. Il écrit à cette béguine pour laquelle il éprouve un grand attachement et dont il s'éloigne... *Voluntatis ?* C'est sûrement une erreur... Vous ne croyez pas qu'il faudrait *Voluptatis ?*...

Et son œil brille. Et un merveilleux appétit de vivre, de connaître, de déchiffrer, l'anime. Et, par la grâce de cette béguine d'autrefois dont des Jésuites ont conté l'histoire en latin, il rayonne d'une inlassable curiosité *d'être*.

PAUL GUTH

par THIERRY MAULNIER

LES OISEAUX DE LUNE

ÉCRIVAIN à peine parvenu à sa maturité, M. Marcel Aymé a déjà derrière lui une bonne douzaine de romans ou recueils de contes, et au moins six comédies. De ces comédies, les deux premières, *Lucienne et le Boucher* et *Clérambard*, furent de tels coups de maître qu'elles placèrent en peu de mois leur auteur au tout premier rang d'une génération pourtant riche en écrivains de théâtre, puisqu'elle compte, entre autres, Jean Anouilh et André Roussin. Ensuite, *La Galère* fut accueillie assez mal, et sans doute injustement, car la pièce ne manquait ni d'invention ni de verve satirique. *La Tête des Autres* commençait magnifiquement, et faiblissait dans les derniers tableaux : l'indignation du corps des magistrats décida en sa faveur d'un succès qui semblait un peu hésitant. *Les Quatres Vérités* n'étaient guère plus qu'une « comédie de boulevard » ingénieusement agencée, dont la drôlerie parut sèche et mécanique auprès de la générosité féroce, de la cocasserie si humaine de *Lucienne* et de *Clérambard*, de la grandeur moliéresque de certaines de leurs scènes. Avec *Les Oiseaux de Lune*, et bien que cette dernière œuvre ait à mon sens moins de force, de chaleur, de vie profonde que *Clérambard*, M. Marcel Aymé semble bien avoir retrouvé le chemin des grands succès théâtraux, hors duquel il avait un moment battu la campagne.

Chose curieuse, il s'agit de la première pièce de Marcel Aymé qui ressemble, par le procédé — l'exploitation logique d'une donnée saugrenue intervenant par décret de l'auteur dans le cours d'existences très banales — aux fameux contes qui ont, une fois pour toutes, défini la manière propre de Marcel Aymé aux yeux du public. *Clérambard* avait vu paraître, ou avait cru voir paraître devant lui, le saint d'Assise, et converti par cette vision, poussait aux limites de l'absurde ou du sublime la charité franciscaine dans un monde assez peu préparé à l'accueillir. Nous étions devant l'étrangeté, non devant l'insolite absolu. De même avec *Les Quatre Vérités*, si nous admettons que l'usage du « sérum de

vérité », sans être encore entré dans les mœurs familiales, est désormais sinon du domaine de la réalité, du moins dans le domaine de la possibilité vraisemblable, et que l'idée de l'exploitation théâtrale des surprises qui peuvent résulter de son emploi pouvait venir à n'importe quel auteur comique. Quant aux situations de *Lucienne et le Boucher*, ou de *La Tête des Autres*, elles n'excédaient pas les limites de l'invraisemblance ordinairement permise aux inventeurs de fictions que la réalité dépasse parfois. La dernière pièce de M. Marcel Aymé s'inscrit moins dans la ligne des pièces antérieures que dans celle du *Passe-Murailles*. Nous y voyons un héros doué du pouvoir magique de changer en oiseaux les personnes qui se trouvent en face de lui par la seule concentration de sa pensée, exactement comme le héros du conte que je viens de nommer était pourvu du pouvoir de passer à travers les murs. Comme dans le conte, le point de départ est posé tout naturellement et, si l'on ose dire, tout ordinairement devant nous, comme s'il s'agissait d'une anomalie acceptable pour la raison et l'expérience, d'une étrangeté mineure, d'une vocation de l'infortune conjugale, d'une distraction ou d'une jalousie promises à toutes sortes de mésaventures, bref, d'une singularité vraisemblable. On sait qu'il ne s'agit pas pour M. Marcel Aymé, conteur dans *Le Passe-Murailles*, dramaturge dans *Les Oiseaux de Lune*, d'un abandon du créateur aux puissances souterraines de l'imagination, à la faculté « fabulatrice » qui enfante les monstres et les prodiges dans les littératures primitives et dont le surréalisme a tenté de retrouver les sources. Pas davantage, d'un allégorisme philosophique du genre kafkéen : rien de commun, en dépit de l'apparente ressemblance des données, entre *Le Passe-Murailles* et *La Métamorphose*. Enfin, M. Marcel Aymé ne tend pas du tout à créer autour de lui, ni de nous, l'angoisse, le malaise ou l'émerveillement d'un univers fantastique — le fantastique, que ce soit celui d'Hoffmann ou celui d'Andersen, celui d'Edgar Poe ou celui d'*Alice au Pays des Merveilles*, nous enveloppe de ses terreurs et de ses sortilèges, substitue au monde réel un autre univers doué de la crédibilité de l'irréel. M. Marcel Aymé ne réveille pas en nous l'âme enfantine, la religiosité du mystère. Il se donne au départ, et nous donne la règle d'un jeu qu'il nous invite à jouer avec lui pour en exploiter au mieux les ressources d'un imprévu comique et en tirer quelques leçons de moraliste positif. Ce jeu n'est pas sans charmes, et il lui arrive même de n'être pas sans poésie. Mais il ne s'agit que d'un détour ingénieux de la satire, d'une extravagance voulue et limitée dont le but est de nous ramener au réel. Fantaisie, si l'on veut, non fantastique — *Les Oiseaux de Lune* sont un apologue satirique, non un conte merveilleux.

Si « français » de tradition que soit un tel art, il n'en produit pas moins en certains spectateurs une sorte d'agacement. Considérés dans leur moyenne, ou, si l'on veut, statistiquement, les Français sont réalistes au théâtre. Ils n'aiment pas qu'on les convie à voyager dans l'espace du pur imaginaire, ils restent réticents devant l'enfance savamment recon-

quise de Supervielle, ils préfèrent aux académiciens-cambrioleurs de Guillaume Hanoteau les académiciens vraisemblables de *L'Habit vert*. Certains spectateurs estiment que cette histoire d'un homme qui change les gens en oiseaux ne tient pas debout, qu'on se moque d'eux, qu'on « les prend pour des enfants ». On sait qu'en dépit de tout le réalisme familier, à l'opposé même du merveilleux, que La Fontaine a su mettre dans ses fables, les fables de La Fontaine sont considérées par beaucoup de nos compatriotes comme tout juste bonnes à amuser les gamins de moins de treize ans : « Le chêne un jour dit au roseau... » s'indignait l'un d'eux, il y a quelques années : « ... Inutile d'aller plus loin. Nous sommes en pleine... » Ici, un mot très cru, que je laisse deviner. Ce qui n'empêche pas que le public, dans son ensemble, prenne un plaisir très vif à la représentation des *Oiseaux de Lune*. Mais j'ai cru sentir çà et là, dans ce plaisir, une sorte de mauvaise conscience, un peu comparable à celle des parents qui se laissent aller à parcourir les journaux enfantins de leurs jeunes fils ou à s'amuser de leurs jeux. Ce ne sont pas tout à fait des occupations de grande personne.

M. Marcel Aymé lève le rideau de son premier acte sur une boîte à bachot de province où grouille cette humanité médiocre que notre auteur dessine pour nous avec une férocité impitoyable mêlée d'on ne sait quel attendrissement secret. Il y a là un brave homme de directeur — joué par M. Jacques Guérini avec une finesse et une vérité qu'on peut dire émouvantes — affligé d'une femme qui le trompe sans hésitation ni remords en compagnie de tous les mâles qui se présentent, avec l'impétuosité avide d'une sensualité mûrissante. Le pauvre homme a aussi trois filles, deux « chipies » exécrables et un laideron insatisfait, marié à un jeune homme d'aspect timide et terne, qui exerce les fonctions de surveillant général. Le jeune homme est lui-même amoureux d'une agréable demoiselle qui consacre à une paresseuse préparation du baccalauréat le temps qu'elle ne dépense pas à agacer les rhétoriciens de sexe opposé ; et il est en même temps l'objet des furieux assauts de sa belle-mère, Phèdre bourgeoise brûlant pour cet Hippolyte étriqué. C'est dans cette situation compliquée qu'il découvre, d'abord au détriment d'un de ses rivaux du collège, puis à celui de la belle-mère encombrante, le pouvoir qu'il possède de transformer tous les être humains qui le gênent en petits volatiles pépiants. Il use d'abord de ce pouvoir timidement, et comme à regret, avec un air de s'excuser devant ses victimes et devant l'univers entier que l'acteur — un jeune comédien au jeu d'une sobriété, d'une efficacité, d'une justesse et d'une poésie comique admirables, M. Duby — a su rendre proprement irrésistible. Mais voilà notre malheureux garçon pris dans un enchaînement fatal : il lui faut changer en oiseaux, successivement, les questionneurs gênants, les voisins qui viennent chercher des nouvelles des disparus, les inspecteurs de police et les inspecteurs d'académie, les membres de sa propre famille. La ville entière est peu à peu transformée en une immense volière, y

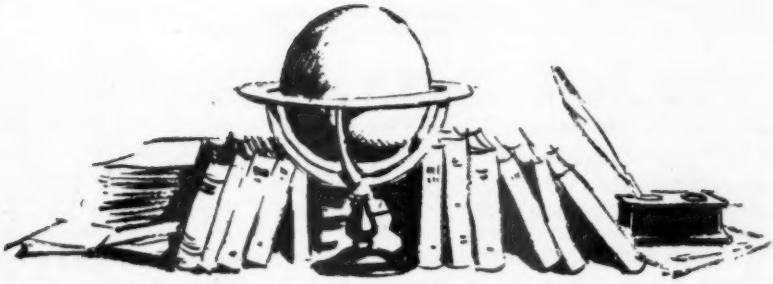
compris la gendarmerie et le sous-préfet. Les premières métamorphoses sont d'une cocasserie extraordinaire, et comme le dialogue est brillant, comme les répliques font mouche, on s'amuse beaucoup. En vérité il est difficile au spectateur le plus morose de garder son sérieux devant ces demoiselles agenouillées devant une petite cage qui appellent avec angoisse : « Maman ! Maman ! », devant ce directeur d'école secondaire, formé par de nombreuses années d'études philosophiques, qui s'écoute dire lui-même avec un étonnement douloureux : « Ma femme a été mangée par le chat. » Pendant deux actes, le comique ne fait que croître de la répétition même des effets. Vient un moment où l'on se lasse un peu, parce que les situations se ressemblent toutes avec un même dénouement aisément prévisible. Mais l'auteur et les acteurs achèvent de gagner la partie dans un final d'un excellent mouvement où le pouvoir du faiseur d'oiseaux l'ayant brusquement quitté avec le changement de lune, ses victimes revenues à la forme humaine réapparaissent en foule dans leur frileuse nudité. Non sans regrets pour l'innocence édénique d'une condition animale où n'existent ni les tristes servitudes du professorat, ni l'obligation de préparer dans l'ennui les diplômes universitaires.

***

Parmi les autres pièces du mois, il faut au moins signaler *Le Séducteur*, de M. Diego Fabbri. M. Diego Fabbri s'était imposé au début de la saison à l'attention de la critique parisienne et du public par une pièce intéressante, *Procès de Famille*. *Le Séducteur* — histoire d'un homme qui tente en vain l'entreprise à la vérité difficile de faire vivre ensemble auprès de lui, en pleine connaissance de cause, les trois maîtresses auxquelles il est également attaché — dissimule sous l'agrément d'un ton volontairement léger une signification plus profonde. Comme dans *Le Procès de famille*, la première moitié de la pièce est supérieure à la seconde, où la volonté démonstrative de l'auteur se trahit un peu trop.

La Plume, de MM. Barillet et Grédy, qui ont remporté dans la comédie légère, au cours des dernières années, d'assez beaux succès, veut être une satire de mœurs littéraires contemporaines et notamment de la culture des adolescents prodiges. Le cas de Mlle Françoise Sagan et celui de la jeune Minou Drouet donne à la pièce une actualité incontestable, mais elle n'en tire pas le meilleur parti. *La Plume* n'efface pas le souvenir du *Vient de Paraître* d'Edouard Bourdet.

THIERRY MAULNIER



CE QU'ON NE REVERRA JAMAIS

par Marcel Thiébaut

Littérature soviétique.

« *Il y a une grande littérature soviétique*, affirme Aragon au début de l'essai qu'il vient de publier sous le titre de *Littératures soviétiques* chez Denoël. Son livre tout entier tend à démontrer cette affirmation, mais les preuves qu'il apporte ne sont pas convaincantes : les deux écrivains qu'il met au tout premier rang sont : l'un un poète, Maïakovski, qu'on ne saurait, dit-il lui-même, apprécier pleinement si l'on ignore le russe ; quant au second, Gorki, nous le connaissions assez par ses œuvres présoviétiques (*Ma Vie d'Enfant, En Gagnant mon Pain, les Artamonov*) pour savoir que s'il est en effet un puissant romancier il ne saurait, et de loin, être égalé aux maîtres russes du XIXe siècle.

D'ailleurs, la plus importante partie de ce livre est consacrée à des littératures encore en formation, celles d'Ukraine, de Géorgie, d'Arménie et des pays baltes, qui en sont au stade folklorique ou à l'expression en vérité un peu primaire de la joie éprouvée en découvrant enfin la lumière qui vient de Moscou. Les chapitres qui leur sont consacrés se confondent avec un long compte rendu du deuxième congrès des écrivains soviétiques. L'idée maîtresse qu'on peut dégager des déclarations des délégués n'est pas faite pour surprendre les Occidentaux : la littérature russe reste sévèrement dirigée et tous ces discours trahissent une crainte extrême de s'éloigner de la ligne que les dirigeants ont tracée. Les écrivains d'ailleurs ont été impérativement invités à se convaincre qu' « *aux clichés du naturalisme il faut substituer le « réalisme » qui éveille en l'homme une honte vengeresse et un désir brûlant de créer d'autres modes de vie.* » Il s'agit moins de décrire que de communiquer une foi. Tâche délicate mais qui doit inspirer l'orgueil, car le réalisme « *est à l'art ancien ce qu'est la chimie à l'alchimie, le socialisme scientifique au socialisme utopique* ». Le

développement de cette chimie implique persévérance et énergie : il faut lutter sans relâche « *contre toutes les tentatives ennemies de disloquer, de détourner la littérature soviétique du principe vivant de son développement, du principe léninien de l'*ESPRIT DE PARTI *en littérature* ». Cette phrase implique sans doute qu'on a lieu de déplorer chez les écrivains soviétiques une sourde résistance aux directives qui leur sont données.

Le parti use largement de ses attributions de dictateur littéraire : « *il propose aux créateurs les lieux communs, au meilleur sens du mot* (?), *où exercer leurs dons de création* ». Certains, qui sont du reste sans arrière-pensée, semblent n'avoir pas très bien compris d'abord de quoi il s'agissait : les Esthoniens, par exemple, se sont montrés maladroits à développer « *les thèmes de la contemporanéité* ». Mais le nécessaire a été fait, et « *ces derniers temps* » quelques-uns d'entre eux ont « *développé puissamment le roman à thème historico-révolutionnaire* ». On a dû reconnaître qu'ils avaient réussi « *à s'approprier la méthode du réalisme socialiste et à porter dans la littérature l'idéologie prolétarienne* ». Cette appropriation est, paraît-il, grandement facilitée par l'étude du « *krach des conceptions historico-littéraires de la bourgeoisie* ».

Dans quel esprit cet examen des littératures bourgeoises est entrepris, on peut s'en faire une idée en lisant les pages qu'Aragon consacre lui-même aux écrivains occidentaux. On y apprend que « *toute cette littérature du passé avait pour fondement la dévolution des biens ; elle était au bout du compte une histoire de la propriété* ». Histoire de la propriété *La Princesse de Clèves* ou *Adolphe*, et, plus précisément si l'on considère *Les Hauts de Hurlevent*, histoire « *de la propriété foncière* ». Ces œuvres ont d'ailleurs été écrites dans un esprit de propagande ; les romans bourgeois sont tous éducatifs et destinés à perpétuer par voie d'insinuation les erreurs (ou les crimes) d'un régime pourri.

Dans cette entreprise, la classe bourgeoise s'était associée d'abord à l'aristocratie : « *Que le théâtre français au grand siècle est un théâtre de la dévolution des biens, cela ne souffre pas la discussion.* » Dans la tragédie, « *qui est le théâtre des rois, la question essentielle est celle de la succession et de l'usurpation* », ajoute Aragon, oubliant qu'on pourrait écrire une très ample série de tragédies sur l'usurpation du pouvoir en Russie soviétique (purges, liquidations, révolutions de palais) et que le Kremlin serait même le lieu idéal pour loger ces batailles de princes qu'il condamne dans notre littérature classique, sans faire la moindre allusion aux conflits du cœur qui les accompagnent (non plus qu'à la valeur poétique des œuvres où elles sont dépeintes).

Il faut abréger : les jugements d'Aragon sur la littérature d'Occident ne peuvent s'expliquer que par une partialité résolue qui lui inspire parfois d'ailleurs des diatribes injurieuses. Pour rendre sensible ce qui lui paraît un des caractères dominants de la littérature bourgeoise,

n'écrit-il pas : « *La charogne n'entre pas en décomposition qu'au tombeau ?* »

Il y a longtemps d'ailleurs que pour Aragon cette charogne bourgeoise est en décomposition : il s'en prend avec violence à *Wilhelm Meister* qui a préparé la voie au jeune homme-type des temps romantiques, Rastignac, ce maquereau. De simplifications en déformations, il boucle sa conclusion en tirant sur le *Grand Meaulnes* considéré comme l'expression de la « *décomposition morale* » liée au mythe de la « *propriété foncière idyllique* », une des plus machiavéliques inventions de la bourgeoisie.

« *Que voulez-vous qu'il devienne, Augustin Meaulnes, avec les rêves qu'il a dans la tête... Il aime la maison qu'on a donnée au petit garçon, le fils des gens du domaine, parce qu'il voulait à dix ans avoir une maison pour lui tout seul. C'est extraordinaire, cet enfant, les idées qu'il a ! L'idée ne vient pas à Augustin, plus qu'au père du petit ou à sa grande sœur, plus qu'à Alain Fournier d'ailleurs, que cela est révoltant, horrible.* » Curieuse interprétation d'un roman d'amour : se fondant sur un caprice d'enfant auquel Alain Fournier n'a consacré que sept lignes, le commentateur communiste voit avant tout dans ce livre une démonstration des méfaits du code civil.

Je ne songe pas d'ailleurs à sourire de pareilles affirmations. Elles sont terrifiantes. Ainsi, les maîtres de la moitié du monde veulent sonner le glas de ce qui pour nous représente l'art, le bonheur et la liberté de l'esprit. L'art occidental est œuvre d'hommes engagés dans une aventure sociale mais libres de la juger, libres aussi d'agir, libres de penser. Le moi, l'univers personnel, est la matrice de toutes nos œuvres. Le moi en U.R.S.S. est sévèrement contrôlé. « *Un moi qui s'oppose à la marche en avant de l'humanité, j'estime que même lorsqu'il se cache il fait son vilain travail.* » Comme il est difficile de savoir avec certitude ce qui s'oppose *à la marche en avant de l'humanité* et comme le « vilain travail » est sévèrement puni, on imagine les inquiétudes que doivent éprouver les écrivains russes, surtout s'ils s'arrêtent à la menace incluse dans ces mots d'inquisiteur : *même lorsqu'il se cache.* La définition du *moi* communiste approuvé est, d'ailleurs, compliquée : « *Être communiste, c'est une structure de l'âme où la personnalité n'est pas ce qui distingue l'homme de la classe, mais ce qui, l'identifiant à la classe, s'appuie sur la classe pour développer ses qualités propres, le placer le plus haut possible, lui donner un maximum d'efficacité au profit de la classe.* » En d'autres termes, un écrivain communiste doit être un saint (reconnu) de la religion marxiste et un endoctrineur soumis à un régime de surveillance spéciale.

Liberté annulée, moi contrôlé, choix des sujets dicté : mauvais terreau pour la littérature. Le jour viendra-t-il où, utilisant les souvenirs transmis de bouche à oreille, des écrivains auront la liberté de nous faire connaître la passion des millions de familles décimées par les purges.

des millions de paysans arrachés à la terre qu'ils aimaient pour être transplantés dans des kolkhozes sibériens ? Ce jour-là, on touchera une vérité russe qui ne sera pas, elle, de catéchisme et cela au moment même où les vieilles nations aujourd'hui réduites au silence, de la Hongrie à la Pologne, retrouvant elles aussi le climat des littératures non dirigées, pourront évoquer dans leurs romans, leurs pièces ou leurs poèmes, les épreuves des peuples soumis à la plus rigoureuse des tyrannies policières.

Le *système* littéraire instauré depuis trente-cinq ans en Russie a été récemment établi en Chine. Peut-être est-il un peu moins rigoureux, la mise au point moins parfaite, néanmoins Pierre Gascar écrit dans *Chine Ouverte* (Gallimard) : « *Les écrivains et artistes chinois sont secrètement inquiets du langage. Celui que l'État leur dicte et que, par lassitude, par goût de l'obéissance, ils recopient presque toujours fidèlement, ne les satisfait pas ou ne satisfait que les plus médiocres d'entre eux. Ce langage constitue une espèce de pâle décalcomanie sociale, une représentation moins conforme que conformiste de ce qui se passe dans le pays. Le souci d'idéalisation est apparent à chaque ligne et le réalisme qui par définition est la peinture de la vérité se résume, lorsque comme ici il devient socialiste, en la peinture d'une vérité édifiante.* » Les « genres » admis par l'État ne sont qu'au nombre de trois : *l'épopée paysanne ; les récits inspirés par les combats de la révolution ; les livres destinés à exalter l'industrialisation de la Chine nouvelle.* Les écrivains étrangers dont les œuvres sont admises en Chine *sont exclusivement les communistes,* mais pour communistes qu'ils soient, ils se voient eux-mêmes expurgés : c'est ainsi que « *d'Éluard on ne traduit actuellement que les poèmes politiques. Pas les poèmes d'amour* ».

Bref, le problème se pose absolument dans les mêmes termes qu'en Russie : « *La survivance de l'individualité doit être passée sous silence.* » Il apparaît donc qu'aujourd'hui, dans une masse d'un milliard d'hommes, les écrivains sont contraints de s'associer à une vaste chorale dont le Parti règle les gestes et les chants. Il n'y a aucune chance pour que dans les cadres d'une littérature aussi sévèrement dirigée les sentiments des peuples puissent trouver une expression. De Berlin-Est jusqu'à Shanghai, ce que les livres feront connaître dorénavant ce ne sont pas les hommes tels qu'ils sont, mais tels que le Parti veut qu'ils soient. On entend bien que le but poursuivi n'est pas de tromper l'étranger, dont on ne se soucie guère, mais de former des hommes nouveaux n'ayant rien à objecter au régime politique qu'on leur impose. Le totalitarisme communiste souhaite disposer d'êtres préfabriqués, semblables à ceux qu'Huxley a dépeints par anticipation dans *Brave New World ;* il refuse de voir se maintenir dans les frontières de son empire les libres mouvements d'action et de réaction qui s'établissent normalement entre l'Histoire et la littérature.

La Littérature et l'Histoire.

Si le Parti ne songeait pas à fabriquer des robots mais réellement à protéger la littérature, sa politique serait évidemment toute différente. L'idée de faire développer par un romancier un thème précis dans une intention définie lui apparaîtrait ce qu'elle est : extrêmement dangereuse. Les romans à thèse sont toujours des romans manqués. Paul Bourget et Jean-Paul Sartre y ont également échoué. Quant aux écrivains de premier rang sous ce régime ils n'ont qu'à se taire. Gide a fort bien dit : « *Avec le talent on fait ce qu'on veut. Avec le génie, on fait ce qu'on peut.* »

Contrairement à ce que pense le Parti, on ne peut même pas exiger de romanciers qu'en écrivant ils serrent au plus près l'actualité. Du moins si l'on se préoccupe de la qualité de leur œuvre. Les rapports de l'art romanesque et de l'Histoire échappent en effet à tout contrôle et, en apparence du moins, à toute logique. Quand un écrivain est engagé avec tout un peuple dans une immense aventure collective, il est rare qu'il puisse, immédiatement, en tirer parti. Entre 1789 et 1815, on n'a pas écrit en France un seul roman de valeur sur la Révolution et l'Empire. Les grands événements semblent réserver à l'action toutes leurs virtualités d'émotion. Sans doute, a-t-on publié beaucoup de romans de guerre pendant la guerre de 14, mais plus que de romans il s'agissait en réalité de documentaires. Cela est explicable : il faut le plus souvent qu'un artiste, en face d'un événement, soit en état de prendre du recul : les récits de guerre inclus dans *La Guerre et la Paix* sont incomparablement supérieurs du point de vue de la force et de la beauté à ceux que Tolstoï avait écrits quinze ans plus tôt quand il était lui-même un combattant (*Récits de Sébastopol*).

A supposer que des écrivains aient la liberté de décrire le monde qu'ils voient et qu'ils se sentent en parfait état d'harmonie avec lui, on ne peut même pas dire qu'en exprimant, par leur œuvre, cet accord ils se placent, du point de vue de la création, dans la situation la plus favorable. Il y a au contraire un danger à se trouver en état de *pleine* résonance avec son époque, cette harmonie ne portant souvent que sur des valeurs superficielles. Il est des œuvres qui ont enthousiasmé une génération uniquement parce qu'elles exprimaient ses petits secrets. *L'Astrée* et les romans de Mlle de Scudéry ont conquis les meilleurs esprits de la société précieuse ; Delille, Picart, Béranger, Georges Ohnet ont été les rois de leur temps. Mais une fois oubliés les secrets des années où ils vécurent, on s'est aperçu que leur œuvre était de qualité mineure. L'essentiel, le fond humain, avait été négligé au bénéfice de préférences ou de modes qui n'ont pas survécu.

Si l'on considère la relation des œuvres et des événements, on cons-

tate le plus souvent (certes ce n'est pas une règle absolue) que les grandes œuvres se situent avant ou après l'événement auquel elles sont liées, l'écrivain captant en prophète les mouvements d'esprit qui ne se réaliseront historiquement que par la suite, ou au contraire recueillant les dernières ondes provoquées par cette « réalisation » et composant ainsi une sorte de littérature de crépuscule, une littérature de *rayon vert*. *Le Cid* traduit un esprit féodal et chevaleresque qui avait à peu près disparu en 1636. L'esprit de la Révolution qui n'avait inspiré aucune œuvre pendant la Révolution a fusé enfin dans le ciel littéraire trente-cinq ans plus tard, au temps des romantiques. Proust évoque une société moribonde. Les hellénistes nous affirment même aujourd'hui qu'au temps où les diverses versions de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* furent composées, les événements auxquels elles se référaient appartenaient à un lointain passé. Inversement, Kafka décrit le monde de l'angoisse et de l'absurde avec une force que ne retrouveront plus ceux qui écriront dans cette ligne après 1945. L'événement, la seconde guerre, a usé en partie la force du thème. Le mouvement littéraire de 1930 qui, avec Malraux, Bernanos, Mauriac, Green, développe le sentiment tragique de la destinée humaine, se place au moment où les souvenirs de la guerre de 14 (qu'en 1920 on avait littéralement, dans la joie de la paix reconquise, relégués et comme *enkystés*), interfèrent avec les premières ondes annonciatrices de la seconde tragédie mondiale.

On ne peut donc lier par décret Histoire et Littérature, puisqu'en pays libre on constate que l'histoire n'agit heureusement sur la littérature que lorsque le présent est passé par le laboratoire du moi. L'œuvre romancée valable est le produit de cette lente alchimie. Même lorsqu'un créateur paraît de plain-pied avec son temps, comme Balzac, il n'en a fait que le fond de tableau d'une mythologie toute personnelle — et il est superflu de citer Stendhal qui se sentait lui-même hors de son époque, impression à laquelle son époque a souscrit en l'ignorant. Celui-là appartient à cette série d'écrivains qui ne sont qu'à demi de leur propre génération, tel Montherlant qui aurait sans peine exprimé son goût de l'héroïsme au temps des Croisades ou Giraudoux plus proche des poètes Louis XIII que de son contemporain Gaston Doumergue.

La prétention de diriger le moi qui apparaît dans les discours soviétiques implique de tous points de vue une complète ignorance des conditions où s'accomplit la création littéraire. Une politique littéraire de parti réclame des écrivains un attachement *constant* à une attitude qui, dès lors qu'elle est fixée, devient dans la minute même une tradition ; or, la littérature ne *vit* que par une série de révoltes contre les valeurs « acceptées ».

Faut-il invoquer, parmi vingt exemples, le mouvement surréaliste ? Il n'a peut-être pas, dans sa première vague, fait naître de chef-d'œuvre, mais vingt ans plus tard il a profondément marqué beaucoup de roman-

ciers pour ne rien dire des poètes. Sa plate-forme de départ a été le mépris des valeurs nationales que presque tout le monde en 1920 vénérait sans réserve et un refus total de toute la littérature d'avant-guerre avec laquelle les écrivains de 1925, à la suite de *l'enkystement*, prétendaient, eux, comme on dit au théâtre, « réenchaîner ». Ce sursaut, qui est du même ordre que celui des romantiques dressés contre les classiques, a été vers 1920 d'une exceptionnelle violence et comme il est plus amusant de s'attaquer aux hommes qu'aux idées, on a pu lire alors sous la plume d'André Breton : « *Loti, Barrès, France, marquons tout de même d'un beau caillou blanc l'année qui couche ces trois sinistres bonshommes : l'idiot, le traître et le policier* », gentillesses auxquelles Aragon s'associait en flétrissant dans l'œuvre d'Anatole France « *le littérateur que saluent à la fois aujourd'hui le tapir Maurras et Moscou la gâteuse* », car en ce temps la grâce soviétique ne l'avait pas encore touché.

Si, d'autre part, on se plaçait au point de vue des lecteurs, j'entends des lecteurs de l'U.R.S.S., il n'est pas du tout certain qu'en leur proposant, comme le réclament les Congrès soviétiques, une littérature d'usine et de combats révolutionnaires, on aille au-devant de leurs vœux. Au cours de la guerre de 14, je n'ai jamais rencontré sur le front un seul homme qui ait lu avec plaisir les romans que la guerre inspirait. On les considérait comme ennuyeux, inexacts et parfois même indécents (le secret du front y était violé). La sensibilité des combattants s'était émoussée sur les événements auxquels ils participaient et dont on leur proposait la peinture. On peut croire que si l'on offrait aujourd'hui à des ouvrières du Dombass de choisir librement entre quelque *Épopée de l'Acier* et des traductions de la comtesse de Ségur, elles se précipiteraient sur *le Général Dourakine*.

En cela, elles rendraient inconsciemment hommage au génie même de la littérature qui n'a pas d'autre objet que de nous révéler dans le connu l'inconnu. De même qu'il est plus intéressant de regarder le bassin d'Argenteuil peint par Sisley, c'est-à-dire transformé par l'interposition de l'univers Sisley entre l'objet et la toile, que de contempler une photo d'Argenteuil, ce que l'on recherche dans un roman c'est ce minimum *d'étrangeté* qu'y a apporté le moi du créateur. Et, pour les lecteurs les plus simples, le plaisir est encore plus grand si au lieu du bassin d'Argenteuil qu'ils connaissent, on leur offre la rivière au nom étrange qu'a contemplée Louis Hémon au Canada, une rivière qu'ils ne verront jamais.

Parce que la vision de Dostoïevski ou de Stendhal n'est pas la nôtre, il y a dans l'intérêt et l'admiration qu'ils nous inspirent un charme proche de l'exotisme. Comme il n'y a de littérature que du moi, l'accès à un univers étranger offre l'attrait d'un voyage. *En mettant au pas* l'individualité des créateurs, en leur suggérant impérativement un climat et des thèmes, on tire leurs œuvres vers l'uniformité, c'est-à-dire vers l'annu-

lation du plaisir littéraire qui est constatation d'une différence suivie aussitôt d'une identification provisoire à cet univers différent.

Les Lieux Communs et le Moi.

Aragon affirme que « *chaque mot écrit* » doit pouvoir être lu « *par le peuple entier, par soixante peuples, par deux cents millions d'hommes* » et nous informe que tous les écrivains soviétiques ont compris cette nécessité. Ce programme : développer des « lieux communs » — et employer un esperanto soviétique n'est qu'un des aspects de l'entreprise d'assassinat de la littérature à laquelle se consacre le Parti. On n'a nullement à craindre en effet que le plus grand nombre des écrivains d'une grande nation s'engagent dans une littérature cryptique, une difficile littérature de recherche ; donc, le Parti ne peut redouter de manquer de matière livresque à débiter. Par contre, son interdit est délibérément nuisible, car ce qui dans une œuvre nouvelle paraît d'abord, loin des *lieux communs*, difficile et insolite, tend graduellement à rentrer dans le contenu des œuvres dites accessibles à tous. Si les symbolistes n'avaient pas existé, et Mallarmé et Apollinaire, les communistes chinois auraient-ils le plaisir de lire Éluard, même expurgé ? Et comment ne pas s'étonner, lorsqu'on apprend que la *Recherche du Temps Perdu*, qui semblait à tant de bourgeois cultivés d'une lecture difficile voire impossible, soit aujourd'hui tirée aux États-Unis à des millions d'exemplaires ? Il y a toujours un moment où les marchandes de légumes deviennent, sans le savoir, aristotéliciennes ou platoniciennes, et *Maldoror* finit par passer, à dose homéopathique, dans les romans et les chansons de carrefours.

Il est étrange de constater que les dirigeants littéraires du Parti qui assimilent si volontiers la littérature à la science n'ont pas compris que la littérature peut et parfois doit passer par le laboratoire comme la chimie avant de fournir des produits de grande consommation. Mais n'est-il pas vain d'opposer aux discours des congrès soviétiques la nécessaire primauté du moi quand on a tant de raisons de penser que lorsque le Parti feint de discuter littérature, il ne pense que catéchisme et lorsqu'on sait que toute sa politique présume l'existence d'êtres identiques ou qu'il entend rendre identiques, alors que les biologistes aujourd'hui découvrent dans chaque homme une combinaison de chromosomes qui n'a aucune chance de surgir une seconde fois, et révèlent ainsi l'inestimable valeur de ces *univers individuels tous différents et qu'on ne reverra jamais* — inépuisables sujets pour les romanciers ? Il est vrai que les biologistes russes doivent aussi suivre des directives, car en pays totalitaire philosophie scientifique et roman ne sont que deux aspects de la même Bible.

Évolution d'une Littérature libre.

Si l'on considère la littérature romanesque française des dernières années, on constate que par opposition à la guerre de 14 qui s'était *enkystée*, celle de 1939 est restée ouverte comme une *plaie*. Les massacres avaient été si atroces, la Gestapo, les bombardements, les camps d'extermination si efficaces, qu'une grande peur s'est abattue sur les Européens, peur dont on ne peut dire qu'ils se soient tout à fait dégagés. Aux yeux de beaucoup, le monde risque encore aujourd'hui de devenir ce monde concentrationnaire dont la première apparition nous est apparue comme une vision infernale. La crainte reste si grande que la note écrite jadis par Benjamin Constant (il venait de lire une description des prisons de Venise) pourrait trouver encore de profonds échos : « *Malheureuse espèce humaine ! Toujours féroce et toujours misérable ! On est tellement saisi de pitié et de terreur par les réflexions que suggèrent de pareilles cruautés qu'on se sent impatient de traverser la vie au plus vite pour échapper aux hommes.* »

C'est dans le sillage de Dachau et dans l'atmosphère d'une libération, hélas ! sanglante que s'est développée la littérature de l'angoisse et de l'absurde. Elle proclamait une faillite générale : celle de tout idéal, celle de l'humanisme, celle de Dieu, celle de l'amour. De ce point de vue, Sartre, que les impératifs de sa nature condamnaient à n'imaginer qu'un univers nauséeux, s'est trouvé de plain-pied avec l'opinion, exactement comme l'avait été Morand au lendemain de l'autre guerre en écrivant *Ouvert la Nuit*, livre d'élan, de plaisir et de liberté reconquise. Et de même qu'*Ouvert la Nuit*, ce prodigieux succès de la Paix de 1918, semble aujourd'hui le chapitre fragile d'une œuvre de qualité et durable, les *Chemins de la Liberté* se voient déjà privés du prestige que leur avait conféré une complicité excessive avec l'époque.

Comme tous les mouvements littéraires, celui né de l'angoisse et de l'absurde a rapidement élaboré sa doctrine. Sartre ne croit pas que le caractère se confonde avec le destin. Le rôle que la Fatalité jouait dans les tragédies antiques et que jouent les chromosomes dans la science moderne, il l'attribue à la liberté. Les écrivains qui officiellement ou non se réclament de lui accordent à la *situation* et aux idées le rôle qu'on réservait naguère à la psychologie. La littérature de révolte, surtout dans son secteur existentialiste, prétend être descriptive et substituer à la peinture de la conscience de l'homme celle de sa *situation* dans l'univers ; mais cette prétendue description s'appuie sur un choix dans le magma des faits, et est vivifiée par un dessein ; aussi en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire est-elle devenue, dans le roman même, une *dramaturgie des idées*, une projection des conceptions de l'auteur.

Le refus opposé à la littérature du passé et aux *valeurs* qu'elle acceptait a été encore une fois total, mais cette fois la négation a été si menaçante dans l'étrange climat de cette libération, où Sartre, magnifique (et paradoxale) intelligence mais artiste contestable, a fait quelque temps figure de géant, qu'un ciel de plomb est tombé sur la littérature. On eût dit que les conseils de l'époque et ceux de la mode se confondaient soudain avec la peur d'on ne sait quelle police. Si le mot de Terreur doit trouver son application en littérature, comme Paulhan nous a invités à le croire en écrivant *Les Fleurs de Tarbes*, c'est en évoquant les années 1945 à 1950 qu'on pourrait le plus aisément l'employer. Il ne semblait pas permis alors de se dégager de la contemplation de la *plaie* et un groupe d'écrivains belliqueux, pratiquant l'affirmation à l'estomac, regardait comme une sorte de traître tout auteur postulant la possibilité de revoir un monde sans angoisse.

Aujourd'hui, la littérature romanesque s'est dégagée de cette fascination et il suffit de rapprocher les noms de Perret, Gascar, Hougron, Peyrefitte, Ikor, Dhotel, Marceau, Robbe Grillet, Aymé, Nathalie Sarraute, Hervé Bazin, Gracq, Mandiargues, Françoise Mallet, Simone de Beauvoir, Gadenne, Françoise Sagan, pour constater que la peinture de mœurs et la littérature poétique, la littérature psychologique même sont confrontées chaque jour avec le roman social, philosophe ou mathausénien, qui a perdu sa primauté.

Nombreuses restent pourtant encore les œuvres où, sous l'influence des tabous « terroristes », l'amour est barré par la sexualité, la psychologie par la situation, la phobie de la *littérature* considérée comme un exercice mandarinal incitant, elle, à mépriser le style.

Parmi tous ces traits, le plus curieux est sans doute cette défiance érigée parfois en doctrine à l'égard de la psychologie. Dans une étude de Nathalie Sarraute publiée récemment par la N.R.F., on lit : « *Le mot psychologie est un de ceux qu'aucun auteur aujourd'hui ne peut entendre prononcer à son sujet sans baisser les yeux et rougir... Depuis les romans américains et les grandes vérités aveuglantes que n'a cessé de déverser sur nous la littérature de l'absurde, y a-t-il encore beaucoup de gens qui y croient ?* » En dépit de l'apparition de ces *vérités aveuglantes*, on regrette que tant de personnages de romans soient si souvent aujourd'hui dénués de toute vraisemblance psychologique et l'on est en droit de rester convaincu que la psychologie reste au contraire un des domaines où peuvent s'engager sans crainte les romanciers. D'innombrables découvertes y restent possibles : les psychiatres le reconnaissent, et c'est un des rares domaines où, comme le savant lui-même, le romancier est maître des grandes voies d'accès : en l'espèce l'observation et l'introspection.

On peut croire qu'en tout état de cause la littérature terroriste conti-

nuera d'exercer une influence. Sa volonté de *révéler* fera peut-être d'elle le point de départ d'un mouvement. Elle répond d'ailleurs à un besoin. On ne saurait méconnaître qu'à un public de lecteurs qui depuis cinquante ans tend à se limiter aux romans, la nécessité est apparue et apparaîtra de plus en plus nette de voir assumer par les romanciers une partie de la tâche réservée, en d'autres temps, aux moralistes et aux essayistes. Il y a là une sorte d'impératif vital analogue à celui qui détermine l'embryon lorsqu'il se voit soudain contraint de charger telles de ses cellules, qui devaient fabriquer du tissu osseux, d'élaborer du tissu nerveux parce que les cellules consacrées à cette tâche ont été retranchées par quelque ingénieux disciple de Jean Rostand. Plusieurs critiques ont très bien vu que la littérature d'angoisse qui refuse la religion assume pratiquement une fonction religieuse et ce n'est pas par hasard que Camus, las de l'absurde, débouche dans un territoire parachrétien. La quête de ce qu'il faut bien appeler, faute d'un autre mot, un nouvel idéal, est insupportable si elle revêt dans le roman la forme didactique de la thèse. Mais elle est légitime et féconde si elle traduit sans dogmatisme une aspiration constante vers l'élévation, bref un *état d'âme*. De ce point de vue, on peut croire que les romanciers néo-platoniciens qui, de Walter Pater à Charles Morgan, auxquels, si l'on considère non les moyens mais le but poursuivi on devrait associer Proust, se sont chargés de spiritualiser la littérature, auront leurs sectateurs, voire hérétiques. De la critique partisane que pratique Aragon, le seul élément à retenir est son assaut contre les romans exclusivement consacrés à la peinture du vice et à la sexualité. Il serait d'ailleurs absurde de les prohiber, d'autant plus absurde que dans un monde libre ils représentent peut-être, eux aussi, un passage vers autre chose, vers cette recherche du *meilleur* qui a été le moteur même de quelques-uns des plus grands romans de la littérature mondiale, ceux de Tolstoï. Cette recherche, franchis les gués du poisseux et du visqueux, il y a toute chance pour qu'elle soit poursuivie sous une forme nouvelle. Elle n'implique ni idéologie impérative, ni respect servile d'une certaine morale sociale, mais aptitude à retrouver, précisément par les moyens de la psychologie, ce domaine du moi où les religions et les mystiques ont trouvé leur source. On dira qu'un pareil exercice serait plutôt l'affaire de journalintimistes que de romanciers et ce serait vrai si le roman n'était qu'une opération photographique. Mais si l'on ne voit en lui, comme toute l'histoire de la littérature y invite, que le fruit d'un mariage entre le monde extérieur et l'univers du moi, on a toutes raisons de penser qu'une connaissance plus complète de celui-ci peut donner à l'art du roman une de ses impulsions et quelques-unes de ses couleurs les plus nouvelles.

PARMI LES LIVRES : JEAN-PAUL CLÉBERT, JACQUES LANZMANN, RENÉ HARDY, LOUIS PAUWELS

— En juin 1944, au moment où débarquent les Alliés, six Français travaillant dans l'organisation Todt sont enfermés par un éboulement dans un profond blockhaus d'où ils ne peuvent se dégager. Tel est le point de départ du *Blockhaus* de Jean-Paul Clébert (Denoël), un roman à rattacher à la littérature d'angoisse. L'auteur a expliqué dans une interview que ce sujet lui avait été inspiré par l'histoire de deux Allemands qui, en 1951, avaient été dégagés d'une sape polonaise : à demi fous, les malheureux étaient enfermés là depuis cinq ans. Les deux survivants du roman de Clébert ont à leur passif six ans de vie souterraine quand ils sont délivrés. Ils ne sont plus, eux aussi, que démence et moisissure humaine. L'exercice pour Clébert a été d'imaginer ce qu'avait pu être la vie d'hommes fournis de vivres (son blockhaus était un vaste entrepôt de conserves et de vins) mais captifs et, après deux ou trois ans, privés de lumière, leur provision de bougies s'étant épuisée. (Pour mieux imaginer le climat, il s'est condamné lui-même à demeurer huit jours dans le noir.) Le résultat a été impressionnant : batailles entre les prisonniers, meurtres, suicide, sodomie, sanie, purulence, dégradation, hallucinations, l'auteur a joué cette gamme tragique avec talent. La lecture de certaines pages de son livre est presque intolérable.

— Autre roman de la dégradation humaine, *Le Rat d'Amérique*, de Jacques Lanzmann (Julliard). Un peintre qui, sous l'occupation, a combattu dans la Résistance, va chercher fortune en Amérique du Sud. Il comptait sur l'appui de lointains parents, mais ceux-ci ne manifestent aucun désir de l'aider. Au Paraguay, en Argentine, l'exilé s'essaie dans beaucoup de métiers, surtout les plus abjects, et la nuit, erre dans les « bouges ». *Des putains et des putains, rien que des putains... De faux cris. De faux plaisirs. Une fausse vie aussi...* Il passe quelques jours (on ne sait trop pourquoi) dans l'île de Pâques. L'île n'est d'ailleurs dans ce livre qu'un décor de carton. Puis ce Gil Blas de la misère travaille pendant des mois dans une mine située à quatre mille cinq cents mètres d'altitude. Le séjour n'y est pas beaucoup plus plaisant que dans le blockhaus de Clébert. Enfin, malade, demi-mort, mais obstiné à vivre encore, l'homme réussit à regagner la France. Ce livre à la fois théâtral et vécu est écrit en style fiévreux, désinvolte et télégraphique. Plutôt qu'un roman, c'est l'ébauche d'un roman, mais l'âpreté douloureuse de certains tableaux n'est pas sans toucher le lecteur.

— *Amère Victoire*, de René Hardy (Robert Laffont), est un récit en forme, ce qu'il faut bien appeler un vrai roman dont la vigueur et l'in-

térêt sont indéniables. La guerre encore... Dans le désert de Libye, un commando anglais d'une quarantaine d'hommes va faire sauter le Q.G. allemand de Benghazi. Le retour vers les lignes amies est tragique. Les chameaux qui devaient transporter la petite troupe ont été volés et pendant le trajet une bonne partie des hommes meurt de soif ou d'épuisement... Deux hommes les commandent : le capitaine Brand, le lieutenant Leith. Brand est un lâche, Leith un héros. Brand hait Leith, car Leith a aimé et aime encore la femme de Brand. Il le hait assez pour en arriver à le tuer. Réduit à ses éléments Kipling : les hommes, les combats, la lutte entre les deux chefs, *Amère Victoire* est un livre remarquable. Le secteur sentimental donne moins de satisfaction. La psychologie des deux officiers est un peu théorique et l'on éprouve quelque doute sur la valeur symbolique attribuée au personnage de Leith : « *Il irait jusqu'au bout de son échec. Il plongerait jusqu'au plus profond de cet abîme, de ce néant insensé qu'était la vie. Il achèverait son chemin absurde. Il lui fallait qu'il soit absurde jusqu'au bout.* » Est-ce là de la « dramaturgie idéologique » ? Question de définition. Il est certain que l'auteur a voulu donner aux actes de ses personnages de longues résonances : *C'est toute l'aventure humaine que René Hardy a réussi à exprimer*, affirme la prière d'insérer. Non, c'est trop, mais il est certain qu'il s'agit là d'*une* aventure émouvante et qui aurait encore gagné à n'être pas intégrée dans la littérature de révélation.

— La tentation de la découverte apparaît aussi chez Louis Pauwels — écrivain de qualité incliné vers la métapsychique et porté à composer de nouvelles mythologies. Mais on ne discerne pas aisément ses intentions en lisant l'*Amour Monstre* (*Éditions du Seuil*). Le sujet ne semble pas d'abord inciter à des gloses philosophiques : Antoine Billet s'ennuie avec sa femme. Devenu l'amant d'une jeune veuve, il éprouve pour elle un très violent amour physique. Un jour elle s'éloigne de lui et se réfugie dans un couvent. Il veut la reconquérir. Ici coup de surprise : nous nous croyions au XXe siècle. Erreur, l'action se situe à la fin du XVIe. L'amant, accusé par sa maîtresse de l'avoir conquise par magie, est livré au tribunal ecclésiastique et condamné à être brûlé, ce qui est fait. Que le lecteur puisse se tromper pendant deux cents pages sur la date de l'aventure, prouve assez qu'elle est stylisée. Le singulier de cette œuvre c'est qu'elle est à la fois furieusement charnelle et cela au point que certains libraires n'ont pas voulu en assumer la vente — et en même temps réduite à des données impersonnelles, presque abstraites. Il faudrait dire qu'elle est aussi, dans l'entre-deux, lyrique. (*Elle était amie, épouse, enfant, maîtresse et mère. Elle s'évanouissait dans le plaisir, elle s'anéantissait avec adoration, elle abandonnait tout dans le spasme, humble jusqu'à l'incandescence, pleine d'un délire de bête et d'un renoncement religieux.*) Quand on a quitté ces héros sans visage, on s'interroge encore

sur le sens du message de « *dépassement* » qu'ils étaient chargés de nous délivrer. Mais on admire l'*impetus* de l'auteur et l'art avec lequel il fixe parfois certaines nuances.

UN VOYAGE EN CHINE

— Impartial, fin, attentif, disposant d'une table de références étendues car il a sillonné le monde, Pierre Frédérix a rapporté de son voyage en Chine un livre d'un rare intérêt : *Une Porte s'ouvre sur la Chine* (Hachette). Après avoir lu cet ouvrage intelligent et nourri de faits précis, le mystère qui pèse sur l'Extrême-Orient communiste paraît moins épais. Les pages consacrées à Pékin sont connues des lecteurs de cette revue [1], tirons du reste du livre quelques notions essentielles. Quatorze fois grande comme la France, peuplée de six cents millions d'habitants, la Chine est un pays pauvre. Son budget n'égale pas celui de la France. Les trois quarts des terres arables ne sont pas mises en valeur. L'industrie reste insignifiante, en dépit du grand effort accompli au Mandchoukouo. Les salaires sont bas : 4 500 francs par mois pour un manœuvre, 30 000 pour un ingénieur ou un médecin (l'éventail des salaires s'ouvre de 1 à 7 contre 1 à 15 en U.R.S.S.). Toute la population porte des bleus de mécanicien, les soldats sont livrés aux cotonnades jaunes ; l'élégance féminine est morte. Lignes de chemin de fer sans aucune proportion avec les dimensions du pays (en longueur, un quart du réseau-rail français), routes insuffisantes ; le Yang-Tsé qui, déplié, représenterait une distance égale à celle qui sépare Brest de l'Oural, n'est franchi par aucun pont. Dans les villes, le moyen de transport le plus répandu c'est le pousse ou la charrette tirée à bras d'hommes et Frédérix peint dans des pages impressionnantes les haleurs en loques qui, le long du Yang-Tsé, tirent les sampans en s'agrippant aux rochers des gorges.

Les effets de la révolution ? Dans les camps « de rééducation », peut-être dix millions d'hommes. Biens étrangers saisis. L'industrie communisée. Le commerce encore aux mains des particuliers, mais l'État prend dans presque toutes les affaires des participations chaque année plus importantes : Frédérix insiste sur le fait que le Gouvernement ménage les transitions. Côté paysan : on a distribué les terres, après avoir liquidé ou éliminé les gros propriétaires. La base de répartition : environ deux hectaires pour dix personnes. Les coopératives agricoles deviennent chaque jour plus nombreuses. C'est un fait que Pierre Gascar, dans *Chine Ouverte*, souligne plus nettement que Frédérix. D'après les plus récentes publications de la Commission internationale contre le régime concentrationnaire, on prévoit pour 1958 le passage dans le nouveau système de deux cent cinquante millions de ruraux. D'après les mêmes publications,

1. Voir livraisons de mai et juin 1955.

les transferts de propriété ont été accompagnés de violences et le régime serait lourdement terroriste et policier.

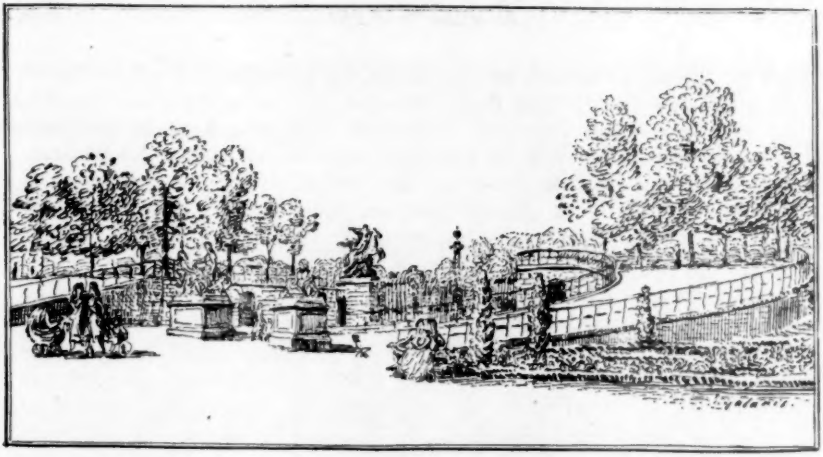
Ce qui est certain c'est que l'économie chinoise est en porte-à-faux. Pour l'assainir, il faudrait un immense matériel agricole et les énormes capitaux nécessaires à la création d'une industrie. L'U.R.S.S. ne semble pas disposée à faire de grands cadeaux. Elle aurait enlevé du Mandchoukouo en 1944 pour deux milliards de dollars de matériel d'usine, matériel qu'elle aurait *revendu* depuis lors aux Chinois...

Je n'insiste pas davantage, ce n'est pas en quelques paragraphes qu'on peut évoquer la vie d'un grand pays qui, déjà malaisément accessible à l'intelligence occidentale, est devenu moins « lisible » encore depuis que le nouveau régime s'y est établi. Les rares voyageurs ne peuvent sur beaucoup de points qu'opérer des recoupements, écouter des conférences de presse et bâtir des hypothèses. Au reste, si les inconnues politiques restent nombreuses, les impressions d'un enquêteur perspicace n'en sont pas moins précieuses. Ce ne sont pas seulement les paysages, les promenades dans Pékin, Changhaï ou Chungking qui nous intéressent dans le livre de Frédérix, mais la prise de contact avec une population qui, au travers de ses tribulations historiques et de ses souffrances, paraît conserver une bienveillance, une gentillesse et une sagesse auxquelles tous les voyageurs ont été sensibles.

Faut-il ajouter *in termino* que l'écriture chinoise (dont il faut lire l'histoire dans le passionnant livre de Karlgren si l'on veut comprendre comment elle s'est formée et adaptée à une civilisation raffinée) oppose aux tentatives accomplies pour la transformer une résistance dont peu d'Européens connaissent la raison ; les Chinois ne parlent pas tous le même chinois, les neuf dixièmes d'entre eux emploient des dialectes et si les caractères très nombreux (quarante mille courants) sont communs à tout le pays, les mots qu'on forme avec eux se prononcent de façon différente dans les diverses provinces ; d'où la difficulté de réaliser une réforme qui ne peut viser qu'à la transcription des sons par le moyen de l'alphabet.

Si l'on se risquait, après avoir lu quelques livres sur la Chine d'aujourd'hui, à tirer une conclusion, elle serait du même ordre que les réflexions d'ordre historique maintes fois exposées par les collaborateurs de cette revue avant la guerre. Le peuple chinois a toujours échappé à l'emprise de ses conquérants, il les a usés — et les uns après les autres, Mongols, Mandchous, Japonais, ont été éliminés. Imperméable aux idées étrangères, le Chinois l'a été aussi aux religions auxquelles il a rarement accordé une foi totale. Une idéologie nouvelle peut-elle le gagner complètement et remodeler son esprit d'après des schémas étrangers ? On trouve dans le passé d'assez fortes raisons d'en douter.

MARCEL THIÉBAUT



LE MOIS A PARIS

Images votives. — Carpeaux au Petit-Palais. — Le Salon de la Jeune Peinture. — C'est par centaines que la Bibliothèque nationale expose dans son vestibule, confiés au papier, au cuivre, à la pierre, les vœux imagés que depuis peu les peintres ont si heureusement substitués à la sécheresse, à l'uniformité des « cartons » de nouvel an. Remercions les mains qui nous comblèrent de ces estampes en miniature ou de ces croquis parfois enluminés d'une touche d'aquarelle. Remercions surtout les peintres-graveurs qui, ne se contentant pas d'un paysage saisonnier saupoudré de neige, ou d'une fillette en fleur, sont parvenus à rajeunir, pour les enfants que nous demeurons tous, le merveilleux d'une Nativité, ou les promesses d'une débutante après la mise à la retraite de son aînée. Que le thème des « jours de fête », arrachant les visuels au train-train, leur permette de se fier davantage à leurs ailes, qu'ils recourent à l'allégorie ou donnent un nouveau visage au présent, tel est le vœu qu'en réponse à tant de vœux nous nous permettons de former ici.

— Il en va de Carpeaux comme de Daumier : leurs contemporains les ont forcés à sourire. Mais c'est, plus encore, dans les travaux qu'ils exécutèrent pour leur seul plaisir, et non sur commande, dans leurs esquisses peintes ou sculptées, que ces génies fiévreux ont souvent révélé l'essentiel de leur nature.

L'*Enfant à la Coquille*, qui fit le premier succès de Carpeaux (1858), n'est qu'un frère cadet du *Napolitain à la Tortue* de Rude. Avec l'*Ugolin* (sculpté peu après à Rome, où les leçons de Michel-Ange renforcent

celles de Rude), le Valenciennois affirme son culte pour le mouvement. Les groupes de *Flore*, de la *Danse*, des *Quatre parties du monde soutenant le globe terrestre* (fontaine du Luxembourg), vivront de ce puissant rythme circulaire qui, même lorsqu'il s'agit de bas-reliefs, délivre la sculpture de son immobilité apparente et la fait palpiter sous tous ses profils. Des bustes (la *marquise de La Valette*, la *baronne Sipiere*, la *duchesse de Mouchy*), des statuettes innombrables font tout ensemble de Carpeaux le successeur de Houdon et de Clodion et l'annonciateur de Rodin.

Mais la révélation de la rétrospective du Petit-Palais, on la trouvera surtout devant les dessins, les peintures, les carnets de notes où celui dont la vie fut si brève, livré aux rêves qui le minent, découvre le tragique dans son propre visage ou dans ceux de ses amis, et jusque dans les solennités du Second Empire, dont la pompe transfigurée et réduite à des explosions de soufres et de pourpres, de blancs et de noirs, est magnifiquement infernale ou funèbre.

— Cinquante estampes, réunies chez Louis Carré, témoignent dans un petit format des mêmes qualités monumentales que les toiles, les décorations murales ou les tapisseries de Gromaire. La double action de la pointe et de l'acide arrache au métal des sonorités mâles. Aucune complaisance de sentiment ni de métier. Et pourtant de ces nus, de ces paysages si rudes monte, et presque à l'insu du dessinateur, un frémissement incomparable qui fait étinceler comme du givre les noirs au contact des noirs épineux.

— La galerie *Art Vivant* réunit les dix-huit lauréats des *prix* de peinture décernés à Paris au cours de l'année 1955, dont beaucoup témoignent de l'embarras croissant des jurys à trouver des fronts non laurés. Puisqu'il est encore des mécènes en France, ne pourraient-ils servir plus efficacement les arts en fondant, par exemple, une revue d'art libre ? A quoi bon multiplier des compétitions qui favorisent les mœurs publicitaires de l'époque et incitent à une surproduction inquiétante ?

— Il était nécessaire que la *Jeune Peinture* (dont le septième Salon s'est ouvert au musée d'Art moderne) s'opposât avec une force croissante au Salon de Mai, voué de plus en plus à l'abstraction. En état de renouveau continuel, grâce à la limite d'âge fixée à quarante ans, présidé par un jury composé uniquement de peintres, il offre dans sa diversité l'attrait d'une sélection judicieuse. Bien que prédominent ici des tendances communes au groupe de la Ruche, notamment une réaction contre toute orgie de palette (Dujarric) et l'espoir de trouver des richesses dans la pauvreté ou dans un certain unanimisme (Thomson, Simone Dat, Léa Lublin) auquel participe le paysage même (Taylor, M. de Gallard, Rebeyrolles), la variété des techniques et des genres abordés, un accrochage qui sert aussi bien de nouveaux venus que des valeurs récemment consacrées (Brasilier, Clamagirand, Pradier,

Lequien, Friboulet, Denise Lemaire, G. de Rosnay), tout contribue au mérite d'un des salons les plus denses et les plus indépendants d'aujourd'hui.

CLAUDE ROGER-MARX

La danse. — Spectacles de fin d'année. — Pour la réouverture de son Ballet, Roland Petit a présenté deux créations : *La Chambre* et *Les Belles Damnées*, et deux reprises : *Le Loup* et *Deuil en 24 heures*. La comparaison fit apparaître dans les deux nouveautés beaucoup de faiblesses et trop d'improvisation. *La Chambre* (G. Auric-B. Buffet-R. Petit) a voulu trop visiblement reprendre le thème du *Jeune homme et la Mort* : mais de tels recommencements sont rarement heureux. Là où M. Cocteau, porté par son sens de la transfiguration poétique, avait su élever son scénario sur le plan des symboles du destin, M. Simenon demeure sur celui d'un fait divers criminel un peu sordide. *Les Belles Damnées* (M. Legrand et J.-M. Damase-Tom Kéogh-R. Petit) sont moins encore : disons un enfantillage, qui eût été « amusant » et « audacieux » sur quelque petite scène montmartroise; le goût, pas très sûr au début, en devient bientôt franchement douteux. Alors, par contraste *Le Loup*, avec son livret d'Anouilh, sa partition de Dutilleux, son décor de Carzou, affirmait de hautes qualités théâtrales et *Deuil en 24 heures* sa fantaisie et son alacrité.

Il faut dire que dans ces ballets on ne danse plus guère : le vocabulaire chorégraphique est réduit à présent à quelques pas à grand effet : la hâte et l'improvisation éclatent à tout instant. Il est vrai qu'aux jeunes générations de danseurs manquent la pratique et même la connaissance du grand répertoire classique du Ballet : l'Opéra lui-même ayant délaissé *Coppélia*, *Sylvia*, *Les Deux Pigeons*, éléments essentiels à la fois de l'éducation des artistes, et modèles d'invention, de composition et de style.

La version de *Roméo et Juliette* réglée par M. Lifar à l'Opéra ne peut se comparer avec l' « édition filmée » du ballet original fixant la chorégraphie créée par Lavrosky en 1940 à l'Opéra de Léningrad et qu'on peut voir depuis plusieurs semaines sur un écran parisien.

La version de M. Lifar, d'ailleurs, est considérablement abrégée : les coupures représentent une heure de musique ! En particulier, le jeu de la foule et l'ambiance populaire qui, dans le film, enveloppent continuellement les personnages, manquent. M. Lifar n'a retenu que les passages se prêtant, selon son style propre, à la mise en scène de tableaux positifs et descriptifs. L'originalité de l'opéra mimé et dansé conçu par

Prokofiev, son abondance, sa diversité, sa générosité, se dissipent et le spectacle se banalise.

Les ensembles de ballet sont réduits, selon la formule lifarienne, à une figuration décorative adossée aux toiles ; sur le devant de la scène les protagonistes développent soli et pas de deux, construits en brèves séquences coupées, véhémentes. On voudrait que, dans ces passages consacrés à l'exaltation lyrique des caractères, la danse obéisse réellement à la forme et au mouvement de la musique de Prokofiev et qu'elle prenne également souci du style d'époque et de lieu.

PIERRE MICHAUT

Trois opérettes nouvelles. — A quelques jours de distance, le Châtelet, la Gaîté-Lyrique et le Mogador ont « produit » une opérette nouvelle. Il n'est pas inutile de rappeler au lecteur comme au spectateur que la création d'un ouvrage lyrique de ce genre exige des mois de préparation et plusieurs dizaines de millions. Cette remarque incline le chroniqueur (je me garderai bien de dire le critique, étant en même temps juge et parfois partie...) à une nécessaire indulgence. En principe, si une opérette nouvelle ne tient pas l'affiche deux ans, ou tout au moins un an, cela devient un désastre financier, car il faut de longs mois pour amortir les frais d'une pareille entreprise. Je ne serais pas éloigné de croire que *Méditerranée* a coûté à Maurice Lehmann et Benoît-Léon Deutsch soixante millions, *Les Amours de Don Juan* quarante « briques » à Henri Varna, et *Chevalier du Ciel* trente unités à Germaine Roger. Rendons grâces tout d'abord à ces fastueux directeurs d'avoir su allier à leur faste un indiscutable bon goût. En fait, c'est ce que l'on retient le plus quand on sort de l'un de ces spectacles : harmonie des couleurs, beauté des costumes et des décors, avec une heureuse hardiesse dans le choix des teintes. Il ne s'agit pas de retenir l'affabulation, ni la finesse des dialogues. Le public de ces trois salles ne demande pas qu'on le fasse penser. Pourvu qu'on lui fournisse du rêve plein les yeux, et qu'on le fasse rire entre deux chansons de charme, c'est bien là tout ce qu'il demande. Plaçons en tout premier plan Pierjac au Châtelet, Francis Blanche à la Gaîté et Eddy Rasimi au Mogador. Tous trois consolent de Tino Rossi, Mariano et Marcel Merkès. Non que ces trois rossignols me gênent, mais ils ne m'enchantent point. On les voudrait moins bons chanteurs et meilleurs comédiens. L'intelligence de Georges Guétary à l'A. B. C. où il joue depuis trois ans la même opérette est d'avoir accepté qu'on lui adjoigne le prestigieux comique Bourvil qui lui

a appris à jouer la comédie. Et c'est ainsi que Guétary est à l'heure actuelle notre meilleur chanteur-comédien.

Aucune de ces trois nouvelles opérettes n'aura la réussite magnifique de la *Route fleurie*, pourtant montée avec beaucoup moins de luxe, qui n'est pas un très grand spectacle, mais qui réunit deux très grandes vedettes. Signalons cependant dans ces trois nouveautés l'excellence des couplets (en particulier ceux de Marc-Cab) la joliesse des ballets, et passons sous silence les partitions bien quelconques qui ne révèlent, hélas ! aucun compositeur nouveau.

SERGE VEBER

Quand la Banque de France s'agrandit. — Déjà, en 1941, j'ai intitulé un chapitre de *Destruction de Paris* : « Quand la Banque de France s'agrandit ». Bien entendu, elle continue de s'agrandir aux dépens des belles demeures qui l'environnent. Mais qui oserait, au Conseil municipal ou au Gouvernement, s'opposer aux volontés de la Banque ? Pas la direction des Monuments historiques, bien sûr, que son ministre désavouerait. N'a-t-elle pas été impuissante à sauver l'hôtel de Lambert, ou de Locmaria, construit par Dullin, au 102, rue de l'Université, sous le prétexte qu'il n'était pas absolument intact ? M. Dupont brûlera-t-il un fauteuil Louis XV sous le prétexte qu'un des pieds est moderne ? Mais les Monuments historiques avaient en face d'eux la France d'outre-mer et ils n'ont pas insisté.

On peut dire que dans les démolitions de la Banque de France, ce ne sont pas seulement de belles maisons anciennes qui sont en cause, mais l'animation de tout un quartier, le Palais-Royal, qui est voué à une asphyxie complète. A six heures du soir, la grande caserne de la rue Croix-des-Petits-Champs se vide de ses milliers d'employés qui se hâtent de rentrer chez eux et c'est un véritable désert qui sépare de ce côté le Palais-Royal des autres centres d'animation. Aussi, les boutiques des galeries ferment-elles les unes après les autres.

Déjà la Banque de France avait quelque peu saccagé une des plus belles demeures princières de Paris, l'hôtel construit par François Mansard pour le duc de La Vrillière et remanié au XVIIIe siècle par Robert de Cotte pour le comte de Toulouse, fils légitimé de Louis XIV. A part la Galerie Dorée, entièrement démontée et reconstruite, toute la décoration intérieure, les escaliers et jusqu'aux façades, tout a disparu. Puis elle s'était agrandie à différentes reprises. Mais ces agrandissements étaient bientôt jugés insuffisants et dès 1912, la Commission du Vieux

Paris s'inquiétait de voir la Banque de France acheter tous les immeubles qui l'environnaient, aussi bien rue Radziwill, rue des Bons-Enfants, que rue de Valois. Le 20 décembre 1919, en présence de hautes personnalités dont un maréchal de France, M. Louis Bonnier, inspecteur général des Services techniques d'Architecture et d'Esthétique de la Ville de Paris, projette les premiers résultats du Casier archéologique et, en montrant pour finir des vues de la chancellerie d'Orléans et de « ses magnifiques intérieurs que les efforts de la Ville de Paris et de la Banque de France ont sauvés récemment », il fait écouter un concert de musique française ancienne digne de « ce cadre d'un moment brillant de notre histoire ». Or, quatre ans plus tard, les efforts conjugués de la Ville et de la Banque de France jetaient bas la chancellerie d'Orléans et les hôtels environnants.

Du moins, le ministre de l'Instruction publique n'avait consenti au déclassement de la chancellerie d'Orléans, qu'il n'avait pu refuser à la Banque qu'à la condition que fût assurée la parfaite conservation des œuvres d'art de l'hôtel et leur mise en valeur dans les bâtiments agrandis de la Banque de France. Celle-ci prit l'engagement écrit en 1913, et le renouvela en 1914, de reconstituer les parties intéressantes, du point de vue historique et artistique, de la chancellerie d'Orléans dans le périmètre de son établissement, les plafonds de Coypel, les lambris sculptés et dorés, les voussures peintes ayant été transportés dans les magasins de la Banque à Asnières.

Depuis lors, la Banque a construit ses casernes, mais elle a négligé d'exécuter la clause qui lui avait permis d'obtenir une démolition qu'on n'aurait jamais dû lui accorder.

Vous croyez peut-être que nous en avons fini avec les agrandissements de la Banque ? Eh bien, pas du tout. Malgré l'avis de la Commission des Sites et sans que la Commission supérieure des Sites ait été saisie, elle commence à démolir un à un les hôtels de la rue Radziwill qu'elle avait achetés dès 1912 et que, volontairement, elle a laissé tomber en ruine. Fidèle à son système de *respecter*, en apparence, *les vieilles pierres*, la Banque précisait dans le *Monde* (15 décembre 1955) que « les motifs architecturaux qui ornent la façade de cet hôtel frappé de vétusté (*sic*) seront déposés, afin d'être replacés sur le nouveau bâtiment ». Nous savons d'autant mieux ce que vaut un tel engagement qu'un gouverneur de la Banque de France avait écrit personnellement à un de mes confrères pour l'assurer qu'il n'oubliait pas ses promesses, que les façades des immeubles détruits seraient remontés.

Laissera-t-on se poursuivre ce massacre des vieilles demeures parisiennes, des plus nobles aspects de Paris ?

GEORGES PILLEMENT

L'Affaire Vigny. — Voici Vigny sur la sellette ; mieux, au banc des accusés. Et le procureur n'est pas tendre : Henri Guillemin, armé d'une érudition infaillible, use contre le ci-devant comte de toutes les ressources d'une intelligence ingénieuse, fouettée par une antipathie qui s'avoue. Mais un remous court sur le public ; on s'émeut de voir un grand homme accablé sous des petits papiers ; une partie de la critique tire sur l'accusateur en lui rendant dureté pour dureté, grands mots pour grands mots. Car ce procès se débat sous le signe de l'hyperbole ; et jamais il n'a été plus évident que la litote est la meilleure hygiène du style et de l'esprit.

En soi, le procédé est régulier, et Guillemin a fait avec la méthode convenable son métier d'historien de la littérature. Il est entendu, depuis Sainte-Beuve, que le projecteur du critique doit être dirigé sur le visage de l'écrivain autant que sur l'œuvre, sur l'individu historique autant et plus que sur le moi créateur. Nous avons donc le droit de connaître Vigny tel qu'il fut, et non tel qu'il a posé pour son temps et pour la postérité ; et, pour découvrir le vrai de sa pensée et de son cœur, il faut bien fouiller dans ses tiroirs et déchiffrer ses brouillons. D'un lot de papiers inédits qui se promenaient en Suisse et qui ont d'ailleurs abordé pour la plus grande part à la Nationale, Guillemin a recueilli des renseignements qui montrent dans une attitude imprévue et choquante le hautain solitaire du Maine-Giraud. Passionnément attaché au salut de l'Empire, Vigny surveillait les agissements des « républicains socialistes » qui travaillaient dans son canton contre le pouvoir établi ; il prenait des notes et, sans doute, les faisait-il passer à quelque agent de l'autorité (*sans doute*, car Guillemin ne possède pas la preuve qu'il ait existé effectivement une correspondance entre le poète et la police impériale). Se trouvant à Compiègne, invité par l'empereur, et ayant appris par son valet de chambre qu'un Cent-Gardes s'était dit prêt à tuer le maître pour 100,000 francs, Vigny se hâte de rapporter ce propos de cabaret au général Espinasse...

On approuve Guillemin quand il écrit : *Des diverses façons que peut avoir un écrivain de s'intéresser aux affaires publiques et de s'y mêler étroitement, celle qu'a choisie Alfred de Vigny aurait surpris Chateaubriand, et Lamartine, et Victor Hugo.* Par malheur, la passion a dicté une phrase malheureuse : *Le comte Alfred de Vigny s'est conduit, des années durant, au bénéfice du Second Empire, en indicateur de police.* Des années durant ? Les quatre pages de notes et les trois pages du *Journal* sur lesquelles Guillemin étaye son accusation, sont de 1856-1857. De cette même année, il cite une phrase du *Journal inédit* qui, à mon sens, met les choses à leur place : *Une perpétuelle société secrète conspire sans repos sous la société publique et conspire pour sa destruction, et cela au hasard, sans savoir ce qu'elle fera du chaos.* Pour Guillemin, Vigny est

un « nanti », un riche propriétaire terrien, qui demande avant tout aux policiers et aux militaires de défendre son bien contre la revendication des ouvriers ; et la peur du rouge le conduit aux basses besognes du dénonciateur. C'est un aspect du vrai, mais toute la pensée politique et sociale de Vigny ne tient pas là. En fait, c'est typiquement un conservateur, qui voit, à tort ou à raison, la société minée par des forces secrètes, contre lesquelles il entend résister : d'une manière haute et magnifique quand il écrit *La Maison du Berger* et l'*Esprit fier ;* d'une manière mesquine, quand il prend des notes sur la vie privée d'un juge de paix de Châteauneuf et sur l'action démagogique *du sieur Joly, fils d'un confiseur d'Angoulême.* Mais « indicateur de police » dit bien davantage, et une exacte critique doit se tenir en deçà de ce mot, qui a rebondi, et devient déjà « mouchard » dans la presse. La postérité a droit à la vérité, mais les morts ont droit à la justice ; et il n'est pas évident que nous apercevions le plus vrai profil d'un grand homme quand nous le surprenons dans un instant de médiocrité.

P. HENRI-SIMON

Le Cinéma. — Parmi nos grands souvenirs de cinéma, *Nanouk* et *Moana* figurent en bonne place. Le documentaire, qui avait d'abord été (et qui est encore quelquefois), exécrable remplissage, pouvait largement égaler le film romancé. *Continent perdu* appartient à cette famille et, grâce à quelques progrès techniques, ses images sont encore plus belles et plus ensorcelantes. J'ai fait parfois des réserves sur le cinémascope ; j'en ai fait encore davantage sur la couleur, surtout quand il s'agissait de paysages. Ici, tout concourt à notre ravissement. Il est possible, d'ailleurs, que la palette violente des pays asiatiques convienne davantage à la sélection que les teintes pastel de l'Ile-de-France ou de l'Écosse. Le reportage, qui nous emmène quelque part en Chine, puis à Bali et à Bornéo et qui nous fait entrer de plain-pied dans les rites violents ou poétiques de ces vieilles civilisations, est fort bien fait. Le commentaire me paraît suffisant car il me donne ce que je lui demande : la précision. C'est aux images de se charger de la poésie. Le seul vrai reproche que l'on puisse faire à ce film envoûtant, c'est d'avoir quelquefois mêlé l'invention à la vérité et agencé deux ou trois épisodes légèrement fabriqués, comme le mariage d'amour chez les coupeurs de tête. Combien le mariage chinois me paraît plus juste, avec les mariés qui ne se sont encore jamais vus et qui se bornent à échanger des salutations très polies et très timides !

— Walt Disney ne nous apporte peut-être plus autant de surprises qu'autrefois, mais il sait agencer un dessin animé avec la perfection d'un maître-horloger. L'argument de *La Belle et son Clochard* est sans doute un peu larmoyant, mais les détails amusants abondent et, comme il s'agit presque exclusivement d'animaux, on échappe à la fadeur qui se dégage souvent des êtres humains dessinés. Ce conte pour enfants reste à la portée des grandes personnes et on y prend un plaisir sans arrière-pensée. Sur le plan technique, « l'animation » m'a semblé particulièrement remarquable et le galop des chiens, par exemple, a presque tout l'arrondi de la nature même.

— Je voudrais bien aimer *Ordet*. J'ai, depuis des années, un grand respect pour la probité du cinéma scandinave et, en particulier, pour les efforts d'un homme comme Carl Dreyer. Mais, vraiment, *Ordet* dépasse les bornes de l'ennui, d'autant plus que l'histoire, qui voudrait être dramatique et convaincante, se pousse doucement jusqu'aux limites de la bouffonnerie, et parfois un peu au-delà. J'accorde que la partie satirique (tout ce qui se passe chez le tailleur, chef local d'une secte ultra-puritaine), ne manque ni d'accent, ni d'une sorte d'humour noir. J'aime beaucoup moins les interminables numéros du farfelu qui se prend pour Jésus-Christ et qui parcourt la lande en discourant : « Hommes de peu de foi qui m'avez abandonné... » Mais quand il faut assister à la scène de l'accouchement entièrement réalisé aux ciseaux par le docteur local, quand la jeune maman meurt, quand le fou, qui a tout à coup cessé d'être fou, ressuscite tout bonnnement la morte (il n'était donc pas aussi fou que cela !) et quand le mari, jusque-là agnostique, retrouve la foi devant un événement qui, je dois le dire, sort du quotidien, le ridicule de cette aventure me submerge d'autant plus que le ton est plus sérieux, les gestes plus lents, le « message » plus grave et plus prétentieux. Et je me prends à regretter que le cinéma opère si facilement des miracles, qu'il offre un instrument trop docile aux constructions des « penseurs ».

JEAN FAYARD

Le souvenir de Mistinguett. — Une jeune femme, juchée au sommet de la Tour Eiffel comme sur un tabouret de bar, voilà comment le Hongrois Gesmar, dessinateur en vogue, représenta Mistinguett, en 1930, pour une affiche du Casino de Paris. Vision de féerie publicitaire et presque surréaliste ; les jambes fameuses semblant narguer les constellations de notre firmament. Deux mots composaient le titre de cette revue à grand spectacle : *Paris-Miss*. La capitale et le surnom de la vedette étaient, par la grâce d'un petit

trait d'union, mis sur le pied de l'égalité. Popularité qui peut sembler excessive, voire démodée, à une jeunesse n'ayant pas connu l'étoile du music-hall, alors qu'elle était, elle-même, idolâtrée par les adolescents.

Ses débuts avaient été si modestes qu'elle en gardait, malgré son ascension, l'empreinte des faubourgs. « Je n'avais même pas de quoi me payer un bibi », disait cette parigote, fidèle à son parler « folklorique ». « Pour avoir l'air chic, j'avais piqué des ailes de moineau sur mon béret. Mais comme je n'étais pas très calée en « empaillage », toutes les mouches d'Enghien me suivaient à la trace... C'est *marrant* ce que j'ai toujours aimé les plumes !... »

En vérité, aucune vedette n'aura jamais été plus empanachée. L'histoire anecdotique du fastueux Paris d'après-guerre réservera, sans doute, une petite place aux grands escaliers pavés de diamants que, la première, descendait Mistinguett, presque majestueuse, malgré son large sourire de gigolette... Un geyser de plumes d'autruche s'élançait de sa tête. Et le public tendait les bras pour applaudir mais, peut-être aussi, pour saisir, au passage, cette séduisante vision. Volonté de paraître belle ! Pour oublier peut-être la prédiction, sans pitié, de sa mère : « Avec ta bobine et tes dents de singe », tu ne pourras jamais être actrice, tu te ferais « sortir »... »

Elle avait vaincu ; d'ailleurs le destin l'avait servie. Gaby Deslys venait de mourir. Le Casino de Paris tenta une gageure : remplacer sur la scène de la rue de Clichy la blonde Vénus marseillaise par cette excentrique qui jusqu'alors, à l'Eldorado, aux Folies-Bergère, en passant par les « beuglants », avait surtout tenu l'emploi des goualeuses aux savates bâillantes, des arpètes cascadeuses ou des « filles » battues. La métamorphose s'opéra vers 1919, à l'époque des booms, des baragouinages et des gros bénéfices. L'aventure féerique de Miss commençait dans ce paradis pour permissionnaires et nouveaux riches. La « miteuse », selon son expression, l'hirondelle des bals-musette, fut sacrée reine des diamants, des aigrettes et... du clin d'œil. « En somme, disait-elle, le music-hall, c'est un peu comme la cuisine ou la couture. Il faut toujours « épater » et donner, au dernier moment, *le coup du retroussé !* »

Malgré sa prodigieuse habileté, elle révélait ses origines par sa voix fêlée de chanteuse des rues. Captées par les gramophones, ses intonations grasseyantes et canailles firent le tour du monde. Elles passaient, en contrebande, de Manhattan à Honolulu, de Whitechapel à Copacabana, un peu de l'âme secrète des faubourgs, enclose dans *C'est mon Homme !*

Elle en vint à exploiter l'opposition spectaculaire de la môme et de la star. Entre deux apothéoses de souveraine, parmi des ribambelles de girls, l'artiste la plus payée de Paris s'offrait le luxe de redevenir la petite marchande de fleurs qu'elle avait été dans sa jeunesse, la fillette mal nourrie. Cette pauvresse de théâtre avait le sens des précisions, des réalités.

On raconte que, dans sa blanche maison Directoire, de Bougival, les couverts de table constituaient un curieux échantillonnage de chiffres, d'écussons, d'inscriptions : Monico, Buffet de la Gare de l'Est, Ritz, Bouillon Chartier... Souvenirs, souvenirs ! « Je *leur* fais tant de plaisir quand j'en emporte, ça les flatte, expliquait-elle avec un sourire de coin... Et puis à la campagne, pas besoin d'acheter de l'argenterie... »

La notoriété oblige très vite les artistes à livrer le secret de leur intimité. On ne put ignorer qu'elle avait rencontré un jeune fantaisiste, originaire de Ménilmontant, un inconnu — ou presque : Maurice Chevalier. Le hasard des répétitions les avait réunis, aux Folies-Bergère, pour une danse à sensation. « Ah ! cette valse anglaise, soupirait-elle longtemps après, les yeux alanguis. Au deuxième tour, il me flanquait des coups, mais je les lui rendais. Alors, on tombait sur le tapis. C'était le bon temps ! » Ce fut surtout le prélude d'une passion. « Jusqu'à maintenant, confia-t-elle à Chevalier, j'ai pas eu de grand amour... Je serais pas fâchée de connaître ce p'tit truc-là. » Mistinguett avait trouvé le partenaire idéal : l'amoureux et l'élève parlant le même langage qu'elle. Mais tout passe. Dix ans de bonheur aboutirent à une rivalité professionnelle, et, même, à la séparation. Plus tard, quand elle évoquait la fin du roman, elle se laissait aller à dire : « J'aurais dû le tuer ! Comme cela, il ne m'aurait jamais lâchée pour une autre femme !... » Après un temps, elle ajoutait : « J'ai des relations, j'aurais été acquittée. » L'amour des fantaisistes, comme on le voit, peut devenir redoutable.

Malgré les caricatures, malgré les rosseries des chansonniers, elle demeurait conservée... dans « de la gloire ». Elle stupéfiait, refusait de s'arrêter, d'abdiquer. Mais, malgré son acharnement à se « maintenir », elle n'eut pas recours à la chirurgie esthétique. Sa vraie jeunesse, elle ne l'ignorait pas, c'était la perfection de ses jambes. Admirables, ses gambettes, mais gainées, sanglées dans des bas d'un tissu apparemment arachnéen mais réellement inflexible et qui maintenait sans pitié la pureté d'un galbe célèbre... Un jour, il n'y a pas si longtemps, un metteur en scène voulut lui faire incarner dans un film, une habilleuse, un peu ivrognesse, au passé de vedette, et il eut la prudence de poser à Miss cette question préalable : « Quel emploi voudriez-vous tenir à l'écran ? » Avec un sourire suave, que démentait peut-être la tristesse d'un regard lucide, elle répondit, superbe d'inconscience voulue : « J'aimerais jouer... les Marlène Dietrich... mais en plus *gamin* ! »

Le mirage a pris fin. Les revues de music-hall perpétueront néanmoins, mieux qu'un souvenir, un *style*, un *rythme* Mistinguett ! Et tant qu'il y aura des féeries pour adultes, nous verrons des plumes, des escaliers... et de belles jambes.

ANDRÉ RIVOLLET

A propos d'Alain-Fournier. — C'est un tic aujourd'hui de comparer au *Grand Meaulnes* tout livre qui parle de la magie de l'enfance, de la féerie contenue dans l'existence quotidienne, comme si Alain-Fournier avait inventé le merveilleux, comme s'il en avait une fois pour toutes fixé les règles, donné le modèle et détenu le monopole. Que fait-on de Nodier, de Nerval, de Pétrus Borel, de Villiers de l'Isle-Adam ? Sans parler des *Études philosophiques* de Balzac et des romantiques allemands. C'est par paresse d'esprit, routine et incompétence, que l'on cite *Le Grand Meaulnes* comme source unique de la féerie contemporaine.

Il faut constater l'immense succès de ce livre depuis une vingtaine d'années : on le lit, on le relit, on le regarde comme un des romans les plus réussis de la première moitié du siècle. Cet excès d'honneur ne se justifie pas. Si l'on considère les œuvres parues dans le même temps et qui manifestent des affinités avec *Le Grand Meaulnes*, on trouvera une peinture plus ensorcelante et plus fine de l'enfance dans *Enfantines* de Valery Larbaud, un style plus original dans les *Provinciales* de Giraudoux, une vision du monde plus singulière, une morale plus forte dans les *Cahiers de Malte Laurids Brigge* de Rilke. Le succès d'un livre s'explique rarement. Le plus souvent, il est fondé sur un malentendu.

La plupart des lecteurs ne voient dans *Le Grand Meaulnes* qu'un conte bleu qui insère la merveille dans la réalité et, imaginant l'auteur d'après François Seurel, ils font d'Alain-Fournier une sorte d'Ariel, de rêveur désincarné, d'amoureux timide et languissant. La mort prématurée de l'écrivain aux Éparges, en septembre 1914, l'a fait entrer dans la légende. Aucun autre livre, aucun acte d'homme vivant ne peut apporter de démenti à l'image que les lecteurs de 1950 se forment complaisamment d'Alain-Fournier. Il appartient à la postérité et la postérité le modèle à sa façon : elle en fait le champion de l'aventure chimérique, de la littérature d'évasion.

Rien n'est plus contraire à la réalité des faits, à la vérité du caractère que possédait Henri-Alban Fournier. En dépit de nombreux ouvrages consacrés à l'écrivain, en dépit de la courageuse étude de Clément Borgal qui a écrit un *Alain-Fournier le Terrible* dans la *Table Ronde* avant de publier dans les *Classiques du XXe Siècle* aux Presses Universitaires une biographie spirituelle et sentimentale de l'auteur, la légende tient bon.

Clément Borgal a beau dire d'Alain-Fournier : *Solide, agressif, plein d'assurance et d'orgueil, une femme ne l'effarouchait point. Il avait pris très tôt le goût des aventures, il a connu beaucoup de femmes*, on continue à évoquer un adolescent chaste épris d'une jeune fille inaccessible.

Clément Borgal a beau dire avec raison que *Le Grand Meaulnes* est un

livre fait avec la chair et le sang, une obsession dont Alain-Fournier s'est délivré, le public n'y voit qu'une fantaisie aimable, une affirmation de l'amour idéal et du rêve. En réalité, Alain-Fournier n'a pu écrire son livre qu'après s'être renié lui-même, après avoir renoncé à ce qu'il appelait le « bonheur », et alors qu'il ne croyait plus ni à l'amour ni à l'aventure. *La tristesse de l'amour, comme celle de la vie*, dit-il dans une lettre de 1909, *c'est qu'il y a renoncement. On se résigne à l'amour comme on se résigne à sa vie.*

Spontané, violent et gai, mais aussi narcissiste et esthète, Alain-Fournier a moins vécu son rêve qu'une vie recréée selon le rêve et avec la volonté d'en faire « a thing of beauty ». Après avoir subi les tentations du catholicisme de sa jeunesse, peut-être aussi du jansénisme, il trouva un chemin plus conforme à sa nature et atteignit une sorte de joie qui, si elle ne ressemble pas au « bonheur » qu'il désirait naguère, lui permet pourtant de déclarer à sa sœur le 1er août 1914 : « Nous étions sûrs de la guerre. Je pars content. »

C'est qu'une certaine forme de rêve tient lieu de salut.

MARCEL SCHNEIDER

Politique intérieure. — Il y a un point au moins sur lequel l'unanimité est faite : les élections du 2 janvier feront date dans les annales parlementaires. Hors de cela, les considérations les plus diverses ont été émises depuis lors.

Au lendemain du scrutin, qui avait ramené cinquante communistes de plus sur les travées du Palais-Bourbon et donné cinquante-trois élus au Mouvement Poujade, une inquiétude quasi générale s'était emparée des vieilles formations nationales. Le régime lui-même, pensait-on, était ébranlé si, contre la menace des extrêmes, un large regroupement ne s'opérait du centre-droit à la gauche inclus.

Moins de quarante-huit heures après, un changement complet de courant se produisait : le Front Républicain, — né au lendemain de la dissolution et constitué par MM. Mendès-France pour les radicaux, Guy Mollet pour les socialistes, Miterrand pour l'U.D.S.R. et Chaban-Delmas pour les ex-gaullistes — proclamait sa propre victoire et s'apprêtait à réclamer le pouvoir. En fait, ledit Front Républicain ne comprenait plus que MM. Mendès-France et Guy Mollet, représentant, le premier une formation qui avait perdu près du tiers de son effectif et le second 94 sièges contre 105 précédemment. L'un et l'autre arguaient surtout de ce qu'ils avaient gagné des voix, mais c'était vrai au moins autant sinon plus

pour les indépendants. Quant à MM. Mitterrand et Chaban-Delmas, ils ne représentaient plus, après l'aventure du 2 janvier, que leur propre personne.

Tout cela donnait au Front Républicain quelque 160 à 170 voix, en face desquelles se présentaient 210 à 220 voix des formations centristes et modérées. Il était clair, dans ces conditions que ni l'un ni l'autre bloc ne pouvait prétendre, par ses propres moyens à la majorité dans l'Assemblée.

On vit alors les appels se multiplier : de M. Edgar Faure, des Républicains Populaires, de M. Pinay et même de M. Vincent Auriol auquel sa qualité d'ancien président de la République avait fourni l'occasion de démêler une bonne douzaine de crises ministérielles en sept ans. Chaque fois, les représentants du Front Républicain répondirent négativement : pas d'union nationale, qui conduirait à l'immobilisme.

Les communistes, de leur côté, multipliaient les pressions dans le dessein d'imposer un front populaire, agitaient l'épouvantail de la laïcité pour creuser un fossé à la lisière droite du Front Républicain.

Cependant les socialistes, réunis en congrès et les radicaux en comité exécutif, se refusant selon leur propre expression à toute « tractation », établissaient un programme dit de première urgence et persistaient, même minoritaires, à revendiquer le pouvoir : sur le programme et sur le gouvernement, limité à la seule participation des radicaux et des socialistes, l'Assemblée, disaient-ils, prendrait ses responsabilités.

Trop d'inconnues pèsent actuellement sur le Palais-Bourbon pour qu'un pronostic sérieux puisse être avancé. L'attitude des poujadistes reste problématique, le congrès du Mouvement et les nombreuses déclarations de M. Poujade n'ont rien apporté de très sûr à cet égard. En revanche, ce qui est à considérer, c'est la volonté de cohésion qui s'est manifestée du côté des modérés : ils forment aujourd'hui le groupe national le plus nombreux de l'Assemblée et peuvent peser d'un grand poids au cours de la législature s'ils savent rester unis dans leurs votes.

MARCEL GABILLY

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

LES DEUX VISAGES DE L'AFRIQUE

par Alexandre Campbell *(Hachette)*

En 1937, Alexander Campbell était rédacteur dans un journal écossais lorsqu'on lui proposa de poursuivre sa carrière en Afrique du Sud. Il s'établit dans la province du Cap, puis, en 1946, à Johannesburg, et à partir de 1952, parcourut presque tout le continent au Sud de l'Egypte et du Sahara, comme correspondant du *Time* et de *Life* américains. Plus de quinze ans d'observations et de pratique de l'Afrique noire nous valent aujourd'hui un livre écrit d'une plume alerte, nourri de faits autant que d'anecdotes, et riche d'enseignements. « Parler de l'Afrique, affirme l'auteur, c'est un peu comme surveiller plusieurs chaudrons en ébullition. Certains d'entre eux ont des soupapes de sécurité, d'autres n'en ont pas. Mais le manomètre marque partout : « Danger ! ». Le tout est de savoir lequel de ces chaudrons éclatera le premier. »

Si différents que soient à divers égards — et pour des raisons évidentes — les problèmes de l'Afrique du Nord (qu'Alexander Campbell n'effleure pas) et ceux de l'Afrique noire, ils ont pourtant des traits communs. Dans l'Afrique tout entière, ce sont les Européens eux-mêmes qui ont proposé aux populations conquises les idéaux dont se réclament aujourd'hui les élites autochtones : liberté, fraternité chrétienne, démocratie, recherche du bonheur ou du moins d'un « niveau de vie » qui ne soit pas le plus bas. Dans l'Afrique tout entière, l'industrialisation a déclenché des courants migratoires de main-d'œuvre qui sont en train de détruire les sociétés tribales et de former d'énormes prolétariats miniers ou urbains.

Ce grand mouvement est irréversible. Croire que l'on pourrait maintenir l'Afrique à l'état de musée des mœurs pastorales et du monde primitif est pure utopie. Quels que soient ses maîtres, demain ou après-demain, les industries se multiplieront ; et leur existence même ne fera que rendre plus sensibles des conflits spirituels, politiques et sociaux aggravés par le heurt des races. Les nationalismes africains ne sont qu'une des manifestations d'un choc psychique d'autant plus dangereux que la révolution aura été plus rapide. Le roi de l'Ouganda a passé par Cambridge, mais son grand-père adorait les crocodiles. A Ibadan (Nigéria), la plus grande ville noire d'Afrique, le temple du Tonnerre voisine avec les chapelles méthodistes. Au cœur de Johannesburg, près des immeubles à central téléphonique, les guérisseurs vendent de la « graisse de lion » ; dans la banlieue, un pied humain, fraîchement sectionné, s'échappe d'un tonneau de bière.

Une femme blanche, raconte Campbell, venait d'être assassinée par des Noirs au Transvaal. Mrs Smith, inquiète, demande à son vieux domestique : « Toi, tu ne feras jamais jamais cela, Joseph ? » Réponse de Joseph : « Non, madame. Le moment venu, j'irai tuer la dame d'à côté. Et le domestique d'à côté viendra vous tuer, vous. » Ainsi le « bon Noir » est-il repris par les rouages d'une société secrète, comme le « noble guerrier » de l'Atlas par les impératifs de la guerre sainte. L'on se croyait « aimé » ; l'on découvre que l'insurrection couvait. Au Kenya, le Mau-Mau fétichiste égorge, décapite, et coupe en morceaux ses victimes. Au Maroc, le musulman de la montagne ou de la Médina, dans un accès de fureur démente, éventre jusqu'aux chiens et aux chats qui appartenaient aux Français.

Toute politique digne de ce nom doit tenir compte de ces faits, en rechercher les causes, éviter des situations telles qu'il ne reste plus qu'à tuer pour ne pas être tué. La formule « eux *ou* nous », d'un simplisme tragique, n'est en réalité qu'un constat de faillite puisque le but, dans toute l'Afrique, est précisément d'organiser une cohabitation durable entre « eux *et* nous ». Au Congo, les Belges comptent sur un paternalisme qui élève très réellement le niveau de vie des Noirs tout en leur refusant (comme aux 70.000 Blancs eux-mêmes) le moindre droit politique. En A.-O.F. et en A.-E.F., on recourt au bulletin de vote et à la représentation, au moins partielle, dans les assemblées. En Gold Coast (et au Nigeria), les Anglais ont accordé à l'autochtone le « self government ». Aucun de ces trois systèmes ne prétend être ni définitif ni parfait ; les deux premiers, en effet, n'excluent pas la poussée d'un nationalisme noir ; le dernier risque d'ouvrir la porte à l'incompétence et à la corruption. Mais tous trois ont en commun un immense mérite. Ils donnent aux Noirs l'espoir raisonnable d'occuper des postes de plus en plus importants : d'où l'absence, jusqu'à présent, de violences majeures dans ces régions de l'Afrique. Les « soupapes » n'y sont pas bouchées.

En Afrique du Sud au contraire, le ré-

gime de l' « apartheid » qui a triomphé avec Malan en 1948, est basé sur deux postulats : 1° Le nègre est imperfectible ; 2° Il doit être maintenu par la force dans les emplois les plus bas. Autrement dit, l'on entretient des conditions économiques et sociales faites pour accroître la haine du Blanc et la criminalité ; l'on nie délibérément l'existence de soupapes ; et l'on renforce les parois de la chaudière afin qu'elle n'éclate pas.

Parmi les nombreuses réflexions que suscite la lecture du livre d'Alexander Campbell, il en est deux que je voudrais énoncer brièvement.

Voici la première. Le *modus vivendi* est d'autant plus difficile à négocier que la minorité européenne est plus forte. C'est sur les territoires où les « Blancs » sont assez nombreux pour prétendre représenter tout le pays (Union sud-africaine, Afrique du Nord) que les conflits risquent d'être sans issue : tout se passe comme si en dessous d'une certaine « masse critique » l'explosion était moins à redouter. L'exception la plus notable, le Kenya (35 000 Blancs pour 5 500 000 Africains), s'explique par des raisons locales : un accaparement de terres cultivables, dont les Anglais ont admis un peu tard l'imprudence.

Seconde remarque : la politique du Colonial Office est résolument libérale. Mais l'exemple de la Grande-Bretagne comme celui de la France démontre que les conseils de la raison demeurent impuissants devant certaines crises passionnelles. En donnant l'indépendance à l'Union sud-africaine, l'Angleterre n'a rien résolu. Elle s'est débarrassée d'un problème, ce qui est différent. En dernière analyse, il s'agit partout et toujours d'associer des Européens ou des Blancs, seuls capables d'apporter à l'Afrique les techniques et les capitaux dont elle a besoin, à des autochtones qui se révolteront fatalement s'il ne leur est offert que le choix entre la condition d'un prolétariat misérable et celle d'une société tribale décadente.

PIERRE FRÉDÉRIX.

LE SAGE D'ISPAHAN

par Jacques DEVAL *(Albin-Michel)*

Au lieu de livrer directement au public un recueil de maximes, Jacques Deval s'est diverti à recourir au truchement d'un imaginaire sage d'Ispahan, Ghazil, marchand de parfums et de brûle-parfums.

Parmi ces cent pensées où se condense l'expérience d'un auteur à succès, mais qui n'est pas dupe de la comédie, et dont beaucoup sont savoureuses, cueillons :

« *Un homme aime longtemps une femme à qui il peut mentir impunément mais une femme n'aime pas longtemps un homme à qui elle peut mentir impunément.* »

« *Ce serait le ciel sur terre que de pouvoir se retirer du monde sans que le monde se retirât de nous.* »

« *S'il est un ciel pour nous, nous aurons la tulipe et le rossignol. Et si la terre nous retient, nous serons la tulipe et le rossignol.* »

S. DE LA BAUME

SOLITUDE FACE A LA MER

par Anne LINDBERGH *(Amiot Dumont)*

Sous ce titre heureusement choisi, Anne Lindbergh, la femme du célèbre aviateur, a écrit un court essai qui a, paraît-il, rencontré un vif succès aux États-Unis.

Dans la solitude d'une île, face à la mer, inspirée par le contact avec la nature, l'auteur se livre à une tentative d'approfondissement intérieur, à une longue méditation sur les moyens pour la femme, voire pour le couple, de préserver et d'enrichir une vie déchirée entre les obligations réelles ou factices de la vie moderne. Si les Américains ont découvert un enseignement nouveau dans ces pages, les esprits cultivés de notre vieil occident formés de longue date à l'idée de la primauté du spirituel y trouveront, à défaut de nouveau, le rappel poétique de thèmes qui leur sont familiers. La traduction d'une savante simplicité, par Nicole Bodoglio et Georges Roditi, est excellente.

S. DE LA BAUME

NOTES INTER-ARTICLES

La Marine dans l'Histoire de France, par l'Amiral AUPHAN, p. 48. — *Mickiewick et l'Histoire pathétique de la Pologne*, par Edouard KRAKOWSKI, p. 78. — *Découverte de l'Ile Saint-Louis*, par Paul GUILLY, p. 106. — *Bandoeng, 1 500 millions d'hommes*, par Richard WRIGHT, p. 127.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Krol, Graul Sala, Malciès, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Pierre Dubreuil, Decaris, Paul Brel, et R. Caillaux.)

IMP. CHAIX. 20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 6182-12-55.

NOUVEAUTÉS

CHOSES VUES - AVENTURES VÉCUES

UNE PORTE S'OUVRE SUR LA CHINE

par

PIERRE FRÉDÉRIX

"L'extraordinaire odyssée d'un reporter français à travers la Chine populaire"

Un volume broché

★

ÉVOLUTION DE LA MÉDECINE

Collection dirigée par le Professeur DEBRÉ

CINQUANTE ANS DE CONQUÊTES MÉDICALES

par le

Docteur ROBERT BROCA

"Comment peut-on écarter ou atténuer les menaces qui planent sur toute vie humaine ?"

Un volume broché

★

LAËNNEC

médecin breton

par

ROGER KERVRAN

"La passionnante biographie du pionnier militant de la médecine moderne"

Un volume broché

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

HACHETTE

GRASSET

Vient de paraître :

ÉDOUARD PEISSON

Dieu te juge! roman

Édition originale « Les Cahiers verts »
Édition courante **570 fr.**

BERTHE RAVARY

Prémontré
dans la tourmente révolutionnaire

La vie de J.-B. l'Écuy (1740-1834)
Dernier abbé général des Prémontrés en France
Un vol. in-8° écu **975 fr.**

ANDRÉ MAUROIS de l'Académie française

René
ou la vie de Chateaubriand

Nouvelle édition (in-8° écu) **990 fr.**

ALEXANDRE ARNOUX de l'Académie Goncourt

Le Chemin de l'Étoile

Édition originale « Les Cahiers verts »
Édition courante **585 fr.**

ALPHONSE ALLAIS

A lire et à dire

Petit théâtre **450 fr.**

GAÉTAN BERNOVILLE

L'Évêque de Bernadette

Mgr Bertrand Sévère Laurence, évêque de Tarbes et Lourdes
Lettre-préface de S. E. Mgr Théas,
évêque de Tarbes et Lourdes **585 fr.**

denoël

Vient de paraître :

LUMIÈRE D'ÉPOUVANTE

récits par

MARIANNE ANDRAU

l'auteur de

LE PROPHÈTE

dont ROBERT KEMP dans LES NOUVELLES LITTÉRAIRES disait :

« Marianne Andrau a mis plusieurs années - après LES MAINS DU MANCHOT - à édifier cette apocalypse, ce mélange dantesque d'enfer et de paradis... Ce roman m'émerveille... par l'éclat de la forme, l'audace prolongée de l'invention, une vraie beauté de style. »

denoël

COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA COTE DESFOSSÉS

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

TRADUIT EN DIX LANGUES, DONT LE JAPONAIS ET LE RUSSE, ET PARTOUT AVEC UN SUCCÈS CONSIDÉRABLE !

SENSATIONNELLES DÉCOUVERTES !

KARL VON FRISCH

VIE ET MŒURS DES ABEILLES

les abeilles parlent et ont le sens de l'heure exacte !!!

Un vol. In-16 : 660 F

"SCIENCES D'AUJOURD'HUI"

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

DENIS DE ROUGEMONT

L'AMOUR ET L'OCCIDENT

Édition remaniée et augmentée

« Le livre de Denis de Rougemont éclaire d'une manière nouvelle l'un des drames les plus actuels de la conscience; c'est l'un des ouvrages les plus vivants, les plus utiles, les plus plaisants aussi que je connaisse! »

Albert BÉGUIN

870 fr.

●

RENÉE LANG

ANDRÉ GIDE ET LA PENSÉE ALLEMANDE

Réédition **420 fr.**

●

Docteur ALEXIS CARREL

JOUR APRÈS JOUR

1893-1944

« JOUR APRÈS JOUR » rassemble un nouveau choix de notes et pensées ordonnées autour de certaines idées maîtresses qui touchent aux problèmes que Carrel a médités toute sa vie et dont l'objet essentiel est « la reconstruction de l'homme ».

540 fr.

●

LETTRES DE W. A. MOZART

Traduction nouvelle et complète de Henri CURZON

Deux volumes :
★ **1769-1781**
★★ **1781-1791**
Deux vol. : **1.500 fr.**

PLON

LE LECTEUR SERA JUGE

LOUIS NOGUÈRES
ancien Président de la Haute Cour de Justice

LE VÉRITABLE PROCÈS DU MARÉCHAL PÉTAIN

Tous les éléments pour se faire une opinion : documents inédits, carnets de notes quotidiens, témoignages.

Un volume : 1.200 frs

L'HISTOIRE QU'ON NE CONNAIT PAS

LOUIS HASTIER

VIEILLES HISTOIRES ÉTRANGES ÉNIGMES

MARIE-ANTOINETTE-TALLEYRAND
LA DUCHESSE DE BERRY - VIGNY
LA FAYETTE.... et d'autres

Un volume : 850 frs

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

denoël

COLLECTION
LE CHANT LIBRE

Vient de paraître

PHILIP TOYNBEE

LE THÉ DE MRS GOODMAN

Traduit de l'anglais par
JEAN-LOUIS CURTIS

un roman d'une
technique révolutionnaire

Déjà parus

ALBERT AYCARD

LES CANARDS BOITEUX

2e édition

Un humour qui se teinte, selon les passages, d'ironie, de colère, de pitié ou d'affection... A la fois un témoignage et une œuvre d'art.

Etienne LALOU, "Radio".

Albert Ayeard est un romancier né.

Pierre EMMANUEL - Arts.

MICHEL BREITMAN

FORTUNAT ou LE PÈRE ADOPTÉ

Un roman de construction classique, mené tambour battant dans une langue simple et claire.

Jaques BRENNER - Paris-Normandie.

La maîtrise des êtres est ici totale. Elle n'a qu'une réplique : celle de l'écrivain, dont il me semble qu'il faut attendre beaucoup.

Stephen HECQUET - Bulletin de Paris.

MARC DESCLOZEAUX

LA MALVENUE

Ce premier roman nous révèle une voix authentique, d'un accent très pur, dont la réserve ne doit pas dissimuler la virtuosité.

Figaro Littéraire.

denoël

LES ANNALES

Sommaire de février

WILFRID BAUMGARTNER
Gouverneur de la Banque de France
La Banque de France

LOUIS GABRIEL-ROBINET
Rédacteur en chef du *Figaro*
Polémistes d'hier et d'aujourd'hui

GEORGES VAN PARYS
L'opéra-bouffe, des origines à nos jours

GASTON PICARD
J.-H. Rosny aîné aurait cent ans

RENÉ LALOU
Du côté de la critique

78, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 85 francs

TOUTE L'ACTUALITÉ ALLEMANDE
politique
sociale
économique
culturelle
EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX KIOSQUES
150 Frs.

DOCUMENTS
LA REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMANDES

CONDITIONS D'ABONNEMENT
France et U. F. :
6 mois : 800 fr. — 1 an : 1.500 fr.
Autres pays :
6 mois : 1.000 fr. — 1 an : 1.800 fr.
Étudiants (France seulement) :
1 an : 1.000 fr.
Envoi gratuit d'un numéro spécimen récent
REVUE DOCUMENTS :
3, rue Bourdaloue, Paris 9e

VIENT DE PARAITRE

RENÉ HUYGHE

DIALOGUE AVEC LE VISIBLE

POUR LA CONNAISSANCE DE LA PEINTURE

456 pages - 386 reproductions en noir
16 hors-texte en couleurs

Relié pleine toile sous jaquette illustrée ..... **3.500** fr.

JAIME SABARTÈS
WILHELM BOECK

PICASSO

510 pages - 40 planches en couleurs
4 lithographies en 4 couleurs, 112 planches en noir
72 reproductions de dessins en 2 couleurs, 54 dessins dans le texte

Relié pleine toile sous jaquette illustrée ..... **4.950** fr.

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS :

VICKI BAUM

VACANCES VÉNITIENNES

ROMAN

le premier roman de **VICKI BAUM**

" *Un livre ensoleillé, riche d'enthousiasme et d'émotion* "

(Les Nouvelles Littéraires)

Un volume : **390** fr.

JAMES FARRELL

LA FACE DU TEMPS

ROMAN

A cinquante ans, James Farrell, l'enfant de Chicago, dont l'œuvre s'est vendue à dix millions d'exemplaires, se tourne vers son passé pour écrire le plus émouvant, le plus vrai de ses romans

Un volume : **750** fr.